BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
163
NAPOLI

37. 3. 13.

1001. I

II Supl. Polak. A. 163

VOYAGE
DE LONDRES
À GÊNES.

TOME PREMIER.

VOYAGE

DE LONDRES

A GÊNES.

TOME PREMIER.

127.25

VOYAGE DE LONDRES À GÊNES.

PASSANT PAR L'ANGLETERRE, LE PORTUGAL, L'ESPAGNE, ET LA FRANCE.

Par JOSEPH BARETTI,

Secrétaire pour la Correſpondance Etrangere de l'Académie Royale de Peinture, de Sculpture & d'Architecture.

Traduit de l'Anglois ſur la troiſieme Edition en quatre Volumes.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXXVII.

AVERTISSEMENT.

Lorſque ce Voyage parut pour la premiere fois, en Anglois, les Journaliſtes en dirent & beaucoup de bien, & beaucoup de mal; il ſemble en effet, au premier aſpect, que M. Baretti ait plus cherché à amuſer qu'à inſtruire ſon lecteur; mais à l'examen, on eſt forcé de convenir que l'auteur a ſcu raſſembler, au milieu des longueurs qu'il auroit pu élaguer, beaucoup d'obſervations judicieuſes, de détails curieux & de réflexions fines, bien capables de dédommager de la mauvaiſe humeur que peuvent donner à des lecteurs ſévères quelques narrations trop prolixes. Le point de vue nouveau ſous lequel notre Voyageur préſente la nation Eſpagnole, à laquelle il rend plus

de juſtice qu'aucun autre hiſtorien, ne peut manquer d'intéreſſer tous les amateurs de la vérité: on ne peut qu'applaudir au courage qu'a eu M. Baretti de s'oppoſer au préjugé univerſel.

Quant à la traduction: faite par un homme de lettres, & parfaitement en état de ſaiſir l'eſprit de ſon Auteur, nous croyons que la littérature n'aura rien perdu pour la juſteſſe & la fidélité.

On a ajouté quelques notes tant géographiques qu'hiſtoriques & critiques, ſelon l'exigence du ſujet.

VOYAGE

VOYAGE
DE
LONDRES
À GÊNES.

LETTRE PREMIERE.

Avis du départ.

Londres, 13 *Août* 1760.

CHERS FRERES.

JE quitte enfin demain cette Métropole, & je pars pour Falmouth, dans le deſſein de me rendre chez moi, en traverſant le Portugal, l'Eſpagne, & une partie des provinces méridionales de la France, ce qui fera un voyage paſſablement long. Mais vous ſavez que toute communication eſt fermée entre Douvres & Calais, relativement à la guerre, & puiſqu'il faut néceſſairement que je me ſerve d'une route détournée, il m'importe fort peu quelle ſoit plus

ou moins longue : je préfére de traverſer l'Eſpagne & le Portugal à la Hollande, parce que j'ai lu aſſez de deſcriptions des Pays-Bas, & que je ne connois que très-imparfaitement le Portugal, & encore moins l'Eſpagne, dont nous n'avons que des relations très-fautives. D'ailleurs en ſuivant le chemin de Falmouth, je verrai auſſi la partie occidentale de ce Royaume, que je n'ai pas encore viſitée. Je compte donc dans trois mois, pour le plus tard, avoir le plaiſir inexprimable de vous revoir, après une ſéparation de dix bonnes années : mon ſang s'échauffe, & mon cœur palpite lorſque je penſe qu'après une ſi longue abſence, je pourrai reprendre ma place, à la table paternelle; j'aurai l'un de mes freres vis-à-vis de moi, & les deux autres à mes côtés!

Ainſi adieu, Angleterre! Je te quitte avec moins de regrets, parce que je ne te quitte que pour revoir ma patrie après une très-longue abſence, je dis longue rélativement à la brieveté de la vie : Cependant ce n'eſt qu'en pleurant que je t'abandonne. Puiſſe le Ciel te protéger, & te faire proſpérer! Toi mere illuſtre, feconde en hommes polis, inſtruits & vertueux. Toi magaſin immenſe de Littérature, pépiniere de guerriers invincibles, d'intrépides marins, &

d'ingénieux artiſtes (1). Adieu, adieu! J'ai dans ces momens tout à fait oublié les traverſes & les chagrins que j'ai éprouvé dans tes différentes regions pendant l'eſpace de dix ans; mais je n'oublierai jamais le grand nombre de ceux de tes enfans qui m'ont

(1) Cette affectueuſe Apoſtrophe n'a rien d'hyperbolique pour quiconque a étudié de près les mœurs, & le caractere actuel de la majeure partie des Anglais. Ce peuple eſt naturellement actif, généreux, & de bonne foi. La température de l'air en Angleterre fait que les eſprits n'ont pas tout le feu des peuples du midi de l'Europe, mais leur donne une vivacité moderée également propre pour la guerre & pour l'étude. C'eſt cette conſtitution qui fait ces eſprits profonds, capables des meditations les plus abſtraites. On ſcait tout ce que la philoſophie & toutes les ſciences en général doivent aux grands hommes que cette ille a produits. Doués preſque tous par la nature des qualités qui conſtituent l'homme de guerre, ils ſoutiennent depuis pluſieurs ſiecles la juſte réputation qu'ils ſe ſont acquiſe d'etre l'un des premiers peuples de l'Europe pour la valeur. On les accuſe de rudeſſe & d'incivilité, mais cette accuſation eſt fondée ſur ce qu'on les juge par des dehors qui, à la vérité, ne leur ſont pas tout à fait avantageux. D'un naturel froid & réſervé, leur civilité ne ſe repand point en compliments & en contorſions meſurées, qui font ſouvent tout l'eſſentiel de la civilité françaiſe, ils s'abordent ſans façon & mépriſent les formalités inutiles. Cependant on doit leur rendre la juſtice que les voyages & le commerce des autres peuples ont beaucoup adouci cette rudeſſe nationale. Il n'y a pas de peuple qui puiſſe leur diſputer le prix de la gé-

assisté dans mes besoins, encouragé à surmonter les difficultés que j'ai rencontrées, consolé dans mes afflictions, & communiqué la lumiere de leurs connoissances pour m'aider à me tirer du labyrinthe obscur, & difficile de cette vie. Adieu, Impériale Angleterre, adieu, adieu!

LETTRE II.

Voyageurs du Coche, Salisbury & sa Cathédrale, Milice, Cage à plonger à Honiton, Amour d'où il nait.

Exeter, 16 *Août* 1760.

ADMIREZ! me voici à cent soixante mille & plus de Londres!

Je partis Vendredi, dans l'un de ces in-

nérosité. Sans entrer dans des détails particuliers, nous rappellerons au Lecteur ces édifices immenses, ces fondations multipliées pour le soulagement des malheureux, témoins constants de la générosité de quelques particuliers; un *Thomas Gresham* qui seul a fondé cinq hopitaux un College public, & un bel édifice (*l'ancienne Bourse Royale*). Une dame inconnue de Londres qui mit 1500 livres sterlings pour les pauvres de sa paroisse lorsque le parlement créa en 1706 un fond de 2575000 livres sterlings de rentes viageres, &c.

nombrables caroſſes qui vont & viennent continuellement de ville en ville. Il contenoit ſix perſonnes, qui ſe trouverent toutes ſix de fort bonne compagnie, quoique aſſemblées par hazard, trois femmes dans le fond, & trois hommes ſur le devant vis-à-vis d'elles.

Ceci commence à avoir l'air d'un Roman, & n'en eſt pourtant pas un. Dans ce caroſſe ſe trouvoient une Tante un peu ſur le retour, avec ſes deux nieces, un gentilhomme Anglois, un Officier Ecoſſois, & votre frere aîné. Les ſix chevaux qui le trainoient alloient grand train. Je connus le pays de l'Officier à ſa prononciation, ainſi qu'à l'air ſérieux dont il s'entretenoit de nobleſſe avec la tante. Ce ſujet me parut ſon ſujet favori. L'Anglois & moi, emploiames notre temps plus agréablement, nous cauſâmes le plus que nous pûmes avec les nieces, toutes deux paſſablement jaſeuſes, & paſſablement jolies. Cependant la bonne tante, n'étoit pas auſſi ſérieuſement occupée de généalogie que l'Officier l'auroit déſiré, elle ne laiſſoit pas que de ſe tourner de temps en temps de notre côté, & d'encourager ſes nieces à montrer de la gaieté, & à nous chanter quelques vaudevilles; ce qu'elles firent ſouvent, de maniere à plaire même à des oreilles Italiennes.

Je ne rencontrerai vraiſemblablement plus d'auſſi agréable compagnie dans tout le reſte de mon voyage; les pauvres voyageurs ne ſont pas aſſez heureux pour trouver de ſi bonnes tantes, & de ſi jolies nieces, ſi gaies, & ſi obligeantes. L'Ecoſſois quoiqu'un peu affécté, & ridicule dans les détails minutieux qu'il nous fit de la haute nobleſſe de la province d'Argyle, étoit à tout autre égard fort raiſonnable. Le Gentilhomme Anglois me parut fort inſtruit, & plus poli que ne le ſont ordinairement ceux qui comme lui ſortent tout fraichement de l'univerſité.

Le premier jour je n'obſervai rien qui fût digne de remarque, nous allions ſi vîte que je n'en eus pas le temps; je m'apperçus ſeulement que les cabarets où nous nous arrêtions pour changer de chevaux, & nous rafraichir, étoient tous bons & propres, ainſi que le ſont ordinairement tous les Cabarets des grandes routes d'Angleterre. Le ſecond jour; nous traverſames en hâte Salisbury, (2) mais comme j'a-

(2) Salisbury eſt dans une vaſte plaine de quarante Milles de tour, qui ne produit autre choſe qu'une petite herbe menue qui ſert de paturage aux brebis. Cette ville a été batie dans le douzieme ſiecle, des ruines de l'ancienne *Sorbiodunum* qui étoit ſituée un peu au deſſus ſur

vois beaucoup oüi parler de ſa Cathédrale, je voulus la viſiter en paſſant, ainſi je mis pied à terre & tout en courant, je parcourus la ville, je remarquai ſon marché, qui me parut ſpacieux, & abondamment fourni de vivres. Le long de la grande rue que je traverſai, ſe trouve une eau courante des deux côtés qui en fournit à toutes les maiſons, ce qui doit être d'une grande commodité pour les habitans; je ne reſtai qu'une minute dans la Cathedrale, c'eſt un ſuperbe édifice, (3) beaucoup plus gothique que celui de Milan; mais qui autant qu'il peut m'en ſouvenir n'eſt pas la moitié auſſi grand: je regarde celui de Milan comme le plus vaſte édifice de cette eſpece qu'il y ait dans le monde entier.

Dans une large plaine, peu éloignée de

une hauteur aride & ſterile. Elle eſt ſur l'Avon à ſoixante-dix milles de Londres.

(3) Cette Egliſe eſt ornée d'une ſuperbe tour au deſſus de laquelle s'éleve une pyramide ou aiguille l'une des plus hautes qui ſoit en Angleterre, elle étoit chargée autre fois d'une couronne imperiale qu'un coup de vent abbatit dans l'année 1608, on dit de cette Egliſe, comme une rare merveille, qu'elle a autant de portes qu'il y a de mois, autant de fenêtres qu'il y a de jours, & autant de colonnes & de piliers qu'il y a d'heures dans l'an. *Jean Jewell*, à qui l'Angleterre doit l'hiſtoire de ſa Reformation, & celle des regnes de Charles II & Jacques II, fut Evêque de cette Egliſe.

Salisbury, eſt un prodige, (je ne ſais quel nom lui donner) nommé Stone-henge, (4) je ſerois fâché que vous neuſſiez pas conſervé mes deſcriptions de pluſieurs monumens remarquables de ce Royaume, Quand je ne devrois jamais revoir l'Angleterre, ainſi que cela pourroit fort bien arriver, je ſerois toujours bien aiſe de relire ces deſcriptions, pour me rappeller quelquefois un ſouvenir agréable; pauvre conſolation (je l'avoue) comparée à celle que j'éprouverois en revoyant ce pays! mais, hélas, cela vaut encore mieux que rien.

Dans le voiſinage de Salisbury, ſe trouve auſſi une Terre appartenante à un Comte Anglois, qui renferme la plus ample Collection de ſtatues, de buſtes, & d'autres monumens antiques que l'on puiſſe trou-

(4) Stone-henge; Pierres d'une groſſeur prodigieuſe qui ſe trouvent dans une prairie nommée Aubury; les plus groſſes ſont dans une vaſte plaine à ſix mille de Salisbury; dans le milieu d'une tranchée on trouve une triple enceinte de pierres, rangées en rond dont, quelques unes ont juſqu'à vingt huit pieds de haut, ſept de large, & ſeize de circonférence. Les unes ſont droites & les autres de travers par deſſus faiſant comme le linteau d'une porte: Elles ſont attachées aux premieres par des mortaiſes, où ſont enchaſſés les gonds quelles ont. Cela fait qu'on leur donne le nom de *Stone henges* comme qui diroit pierres ſuſpendues.

trouver dans ce Royaume, ainſi que pluſieurs Tableaux précieux, le tout acheté du côté des Alpes que vous habitez, à des prix énormes. Je ne comprends pas ce qui a pu m'empêcher dans l'eſpace de dix ans d'aller viſiter ce palais, ſurtout m'étant arrêté deux fois dans ſon voiſinage. Les hommes ſont naturellement portés à uſer de delai: ils renvoient au lendemain, ou à l'année ſuivante, & ce lendemain & cette année n'arrivent jamais.

Le troiſieme jour nous dinâmes dans une petite ville nommée *Honiton* où l'on fabrique quantité de ces dentelles ſi fort admirées par nos Dames Italiennes connues chez nous ſous la dénomination de *Merletti d'Inghilterra.* Je voudrois ſavoir pourquoi on n'en fait pas ailleurs, ceux qui les fabriquent ne ſont ni philoſophes ni ſorciers ce ne ſont que de pauvres femmes très-ignorantes, j'avois envie d'en achetter pour en faire cadeau à quelqu'un de ma connoiſſance à Turin, je n'exécutai pas mon deſſein pour éviter l'embarras que m'auroit occaſionné la viſite du grand nombre de douannes où je ſerai obligé de paſſer avant d'arriver dans ma patrie.

Je vis d'une des fenêtres du cabaret à Honiton un bataillon de milice nouvellement levé, qui fit toutes ſes évolutions,

j'avoue que j'admirai peu ſon agilité. Cependant lorſque ces milices ſeront une fois bien diſciplinées, elles réſiſteront aux troupes les mieux aguéries, & les François s'appercevront que ce n'eſt point un badinage, ſi jamais ils oſent s'aventurer à traverſer la mer dans leurs bateaux plats, & à mettre le pied ſur le rivage d'Angleterre, ainſi qu'ils menacent de le faire depuis ſi long-temps.

Nous dinâmes très-vîte, après quoi l'Anglois & moi fumes nous promener hors de la ville, uniquement pour dégourdir nos jambes: nous nous avançames juſqu'à un ruiſſeau, au bord du quel je vis une machine nommée *Cage à plonger*; vous me demanderez ce que c'eſt! Je vous le dirai ſi je puis. C'eſt un ſiege pour s'aſſeoir. Un eſpece de fauteuil de bois à bras, fixé à l'extrémité d'une perche d'environ quinze pieds de long. La perche eſt placée horiſontalement ſur un poteau tout près de la riviere & liée à ce poteau, de ſorte qu'en élévant l'une des extrémités on baiſſe la Cage & on la plonge au milieu du ruiſſeau. Me comprenez vous? Cette cage ſert à préſent à ſauſſer les poiſſardes & les femmes de mauvaiſe vie: on prétend, que les ſuperſtitieux habitans d'Honiton, avoient coutume ci-devant d'y placer les vieilles

femmes, qu'ils ſoupçonnoient d'être ſorcieres, & qu'ils les plongeoient ſans pitié dans le ruiſſeau pluſieurs fois; au point que quelques-unes même en mouroient.

Tandis que ce jeune gentilhomme & moi philoſophions gravement ſur les fauſſes idées qu'on s'étoit formées des ſorciers, & ſur la croyance qui avoit ſi généralement prévalu dans tous les temps & dans tous les pays, le caroſſe nous joignit, mais au lieu d'y monter, nous voulions engager les jeunes Demoiſelles à mettre pied à terre, & les plonger une ou deux fois dans l'eau: l'opinion dominante de nos jours étant que toutes les jolies femmes ſont des enchantereſſes, & que les vieilles ne le ſont plus; Miſs Anne & Miſs Hélene l'échapperent belle, elles peuvent en remercier le cocher qui étoit très-preſſé, ſans quoi elles auroient payé pour les ravages que leurs charmes ont occaſionné.

Nos Dames, ainſi que l'Officier Ecoſſois nous quitterent près d'Honiton, cette ſéparation parut nous affecter, nous nous embraſſâmes &c. nous ne les vîmes partir qu'à regret: ais-je dit embraſſer! oui, ſur ma parole. Mais vous autres Italiens vous vous revoltez ſi aiſément, & regardez un baiſer comme quelque choſe de ſi ſérieux que je ne ſaurois vous paſſer vôtre délica-

teſſe. Ici nous n'en faiſons aucun ſcrupule, ſurtout en pareille occaſion, & réellement je ne ſaurois y voir aucune conſéquence, quoique vous puiſſiez en penſer. Qu'avez vous à dire? vous autres habitans de l'autre côté de cette énorme chaine de montagne? Je ſuis ſûr que je ne me ferai point à vos ſottes façons, à préſent que je ſuis accoutumé à celles d'Angleterre; Qu'y-a-t il de plus ridicule que de voir des hommes embraſſer des hommes, & des femmes embraſſer des femmes? Les Anglois ont cent fois plus d'eſprit que vous. Lorſque je retournerai parmi vous, je veux décidément ſuivre les modes Angloiſes. Vous pouvez informer toutes les Demoiſelles de vôtre voiſinage que j'arrive pour corriger leurs manieres; à preſent que je ſuis voyageur je veux m'ériger en réformateur, & profiter des droits que s'arrogent mes ſemblables, lorſqu'ils retournent chez eux, ils ſe regardent, & avec raiſon, comme beaucoup plus ſavans & beaucoup plus ſages depuis qu'ils ont vu le monde.

Cependant je reſſentis plus de chagrin, qu'il ne me convient de vous le dire en quittant ces deux aimables perſonnes. Peut-être les ai-je vues pour la derniere fois; & cette penſée eſt toujours affligeante. Rien n'attache plus les gens les uns aux autres

que de voyager dans un même véhicule; cela eſt naturel. Nôtre amour pour le prochain naît du plaiſir qu'il nous fait, plus il nous en procure, plus nous lui ſommes attachés c'eſt là de la véritable philoſophie où je ſuis un ſot. Dans ce caroſſe aucun de nous ne pouvoit goûter d'autre plaiſir, qne celui que lui donnoit un de ſes cinq compagnons & chacun tâchoit d'en procurer un peu, afin d'en recevoir à ſon tour. Ainſi l'un chantoit un vaudeville, l'autre contoit une hiſtoire, l'autre lâchoit une plaiſanterie, l'un faiſoit ceci, l'autre cela. Le monde entier étoit hors de la voiture, & dedans il n'y avoit que nous. En conſequence, n'ayant rien autre à aimer, nous nous aimions très-tendrement, & ſans réflexion. L'on a remarqué que l'amour le plus fort eſt celui qui n'ait dans une priſon; & le Caroſſe étant pour nous pendant trois jours une véritable priſon: nous devînmes tous aſſez amis durant ce court eſpace de temps pour être affligés de nôtre ſéparation. Mais à quoi bon ce babil? Nous nous ſéparames, & tout fut dit. Ces plaiſirs & ces chagrins paſſagers ſont le vrai partage des Voyageurs. Le Caroſſe ne va pas plus loin que cette Ville, & il faut que je ſonge à me pourvoir demain d'une autre Voiture.

LETTRE III.

Se bien mettre n'eſt point blâmable. Cinquante nez caſſés. Promeſſe d'écrire des bagatelles.

Encore d'Exeter 17 Août 1760.

J'AI parcouru de bonne heure ce matin toute la Ville (5), elle n'eſt pas des plus belles, elle eſt très mal pavée, & très-Sale quoique nous ſoyons en été, en hyver elle doit l'être dix fois plus. Les maiſons ſont généralement bâties dans un goût d'Architecture ſi barbare que ſi Palladio avoit eu le malheur de les voir il ſe ſeroit pendu

(5) C'eſt une des plus grandes villes du Royaume ſituée ſur la rive orientale de l'Ex dont elle tire ſon nom, les anciens Romains la connoiſſoient ſous le nom de *Iſca Dannoniorum* : les Gallois l'appellent en leur langue *Caer Iske* elle eſt ſituée en forme d'amphithéatre ſur une Colline qui s'éleve au bord de la riviere, elle eſt bien peuplée & fort commerçante elle le ſeroit bien d'avantage ſi les vaiſſeaux y pouvoient monter mais ils ſont obligés de s'arrêter à huit milles au deſſous, (à Topesham). Un vieux château qui eſt à ſon extrêmité orientale & bâti dans le dizieme ſiecle par le Roi *Athelſtan* a été autrefois le palais des Rois des Saxons occidentaux.

de déſeſpoir. Je voulus voir en courant la Cathédrale (6). Comme c'eſt aujourd'hui Dimanche, elle s'eſt trouvée pleine de monde, le Sermon du Prédicateur a roulé ſur la parure; ce qu'il a dit pour en démontrer la Vanité étoit aſſez raiſonnable, & débité avec onction; mais paſſablement hors de propos à ce qu'il m'a paru; car les Exoniens ne ſe piquent point (du moins ceux qui compoſoient l'auditoire) de magnificence. Pluſieurs étoient proprement mis, mais perſonne n'avoit de prétention à la parure. Cependant euſſent-ils été même un peu mieux habillés, je n'aime pas à entendre condamner la parure, qui eſt une des choſes qui diſtinguent l'animal raiſonnable d'avec celui qui eſt denué de raiſon, & quelque foible que ſoit celle qui fait ſentir cette différence, elle n'eſt jamais déplacée. Les extrêmes ſont certainement toujours des extrêmes, & la vanité de la parure peut-être portée ſi loin qu'elle devienne un ridicule, cependant elle ne peut preſque jamais devenir criminelle; ainſi ſi j'étois prédicateur je ne voudrois point m'appeſantir ſur ce ſujet, parce que j'ai remar-

(6) Cette Egliſe eſt d'un deſſein particulier quoiqu'en forme de Croix. On eſt étonné de la quantité de ſtatues placées en trois rangs de niches dans la principale façade. Le dioceſe d'Exeter comprend deux Provinces, Devonshire & Cornouailles.

qué que les gens parés ont en général une eſpece de reſpect pour eux mêmes, & tout homme qui ſe reſpecte lui même, fait une bonne action. Quand à moi, je l'aime à un tel point que ſi j'étois aſſez riche pour cela, je voudrois preſque toujours être richement vêtu.

Cette Cathédrale eſt gothique ainſi que celle de Salisbury, mais elle lui eſt fort inférieure à pluſieurs égards: Elle eſt aſſez ſpatieuſe pour contenir les habitans de la Ville, mais elle n'a rien de remarquable, excepté les cinquante figures (ſuppoſé que je les aie bien comptées) qui ornent ſon frontiſpice. Elles ſont de haut-relief, & toutes ſans nez. Le temps les en a privées & les a réduits en poudre, ainſi qu'il en uſe avec tous les nez ſoit de marbre ou d'autre matiere. Du haut de l'Egliſe où je montai par un eſcalier tournant, dont les marches ſont en mauvais ordre, je vis les dehors de la Ville, qui me parurent très-agréables, ils ſont variés par des côteaux plantés d'arbres, & arroſés par pluſieurs rivieres.

Il y a devant la Cathédrale quelques arbres formant des allées, chaque arbre eſt taillé en évantail. Aux environs des murs d'un château ruiné, qui eſt ſitué au-deſſus de la Ville ſe trouve une jolie promenade

qui me parut très-fréquentée par les femmes vers le ſoir. J'y aperçus peu d'hommes, la vue à l'oppoſite du château du côté de la promenade, eſt des plus agréables.

Demain m'a malle ſera expédiée pour Falmouth par un Chariot ou par un tombereau; nous allons le Gentilhomme Anglois & moi à Plymouth, où je me propoſe de faire peu de ſéjour. Je ſouhaite d'être à Falmouth, & de m'embarquer pour Lisbonne; n'ayant plus de jolies femmes pour compagnes de Voyage, je m'apperçois que j'ai de l'impatience; & je déſire la fin de ma courſe, réfléchiſſant de moment en moment plus ſérieuſement aux trois mille milles qu'il me reſte à faire. C'eſt la ſeptieme ou la huitieme partie de la circonférence du globe. De Plymouth & même de Falmouth, je vous écrirai de nouveau, & j'enverrai mes lettres à Londres, afin qu'elles puiſſent vous parvenir. Après mon départ de Falmouth je me propoſe de vous écrire tous les ſoirs, même pendant que je ſerai en mer, & de vous donner le journal de ma route; mais tout ce que j'écrirai par la ſuite, ne vous ſera remis que par moi même, comptez que je vous entretiendrai: ce ſera, je l'avoue pour l'ordinaire de purés bagatelles, je n'aurai

nulle part le temps de faire des réflexions bien sérieuses. Je tacherai pourtant de ne pas être ennuyeux, du moins à moi même : probablement je n'aurai d'autre ressource que ma plume pour charmer les ennuis de mes soirées.

LETTRE IV.

Manufactures de serges, & de tapisseries. Le pere Norbert, & ses ouvriers Français.

Plymouth 18 *Août* 1760.

J'AI quitté ce matin à onze heures Exeter, après avoir visité deux Manufactures, l'une de serges, & l'autre de ces sortes de tapisseries, auxquelles on donne en France le nom de tapisseries des Gobelins, du lieu où on les fabrique à Paris. Les serges d'Exéter, sont à ce que l'on m'a assuré, presque toutes exportées dans les pays Catholiques pour l'usage des Religieux & des Religieuses des différens ordres. Dans plusieurs différens Magasins de cette Ville on en trouve un nombre de Balles si considérables, qu'il suffiroit à former les retranchemens du camp que l'on assure que les

Autrichiens formeront en Saxe, & qui doit être d'une très-grande étendue. Ceci doit faire comprendre qu'il ſe fabrique beaucoup de ces ſerges à Exéter; & que ſi les voyageurs prétendent intéreſſer il faut néceſſairement qu'ils éxagerent: Pluſieurs politiques fanatiques verroient volontiers abolir tous nos ordres Religieux; mais ſans ces autres fanatiques dont ces ordres ſont compoſés, Exéter feroit très-mal ſes affaires, & ſon commerce languiroit.

Quand aux tapiſſeries des Gobelins, l'art de les fabriquer dans toute leur perfection a été apporté en Angleterre par un Anti-Jéſuite diſtingué, le fameux Pere Norbert, Capucin François, auquel Benoit XIV (eſpece d'Anti-Jéſuite lui même) a permis d'aller vivre en Angleterre, à condition qu'il y feroit les fonctions de Miſſionnaire, & qu'il convertiroit les bonnes âmes qui gouteroient ſa doctrine; loin de chercher à s'aquitter de ce devoir ainſi qu'il s'y étoit engagé, cet honnête moine a pris la liberté de ſe ſéculariſer de ſa propre autorité, & s'eſt produit ſous le nom de Monſieur Pariſot. Il s'eſt établi directeur d'une manufacture de cette eſpece de Tapiſſeries. Il a trouvé moyen de ſe faire aider dans cette entrepriſe par une ſouſcription volontaire de gentilhommes, & de gens aiſés du

Royaume qui s'eſt montée à ce que l'on m'a aſſuré dans le temps à dix mille livres Sterling. Ce Monſieur trouva moyen d'empocher cette ſomme peu après ſon arrivée à Londres. J'ai été pluſieurs fois de cette Capitale à Fulham pour voir ſes métiers, qui auroient pu lui procurer une ſubſiſtance honnête, s'il s'étoit piqué de la moindre œconomie, mais il aimoit la dépenſe; & il poſſédoit des qualités ſi éminentes, ſurtout les deux vertus Cardinales, connues ſous les noms d'incontinence & de vanité, qu'il ne tarda pas à s'abîmer de dettes, fit banqueroute, & prit la fuite.

Les métiers, & les différens outils qu'il ne put pas emporter furent vendus publiquement, & un M. Paſſavant les acheta pour fort peu d'argent. Par ce moyen il établit une foible Manufacture à Exéter. Après avoir pris à ſon ſervice un petit nombre d'ouvriers déſerteurs des Gobelins de Paris, qui avoient été ſéduits par les magnifiques promeſſes de l'Ex-Capucin: en conſéquence de ces promeſſes ces malheureux vinrent en Angleterre; & braverent la potence qu'ils n'auroient pu éviter s'ils avoient été découverts: Le moine de ſon côté, dès-qu'il en eut un certain nombre en ſon pouvoir, ne craignit point de leur manquer de parole, les ſalaires qu'il leur

aſſigna (& dont ils furent obligés de ſe contenter) furent très-modiques. Cet entrepreneur s'étant ſauvé d'Angleterre, ces pauvres malheureux ſe trouverent dans la plus triſte ſituation. Ils ne ſavoient d'autre métier que le leur, ignoroient entierement la langue, & ne pouvoient retourner en France, où ils auroient été pendus pour leur déſertion; M. Paſſavant ramaſſa dans les rues de Londres le petit nombre de ceux que la faim & la miſere avoient encore épargnés, & les fit conduire à Exéter, où il ſe fait un petit revenu de leurs travaux.

Je ſavois depuis quelques années la premiere partie de l'hiſtoire de cet établiſſement, l'autre m'a été racontée à Exéter par les ouvriers François; & je m'imagine que vous ne ſerez pas fachés d'être inſtruits de cette anecdote relative à un homme, dont vous avez ſi ſouvent entendu parler en Italie, à l'occaſion de ſes écrits ſatyriques & mordants contre les Jéſuites, dont les Livres ont été pendant un temps entre les mains de tout le monde, & dont à la fin les mœurs & le caractere ont paru ne valoir pas mieux que ceux des membres les plus dépravés de l'ordre qu'il a ſi fort décrié.

Je prends à préſent congé d'Exéter, & de l'orgue de ſa Cathédrale, que les Exo-

niens ne craignent pas d'éxalter au deſſus de toutes celles d'Angleterre. Imaginez-vous dans ce moment me voir étendu dans une chaiſe de poſte, avançant à grands pas vers Plymouth tout à fait enchanté des beautés rurales de la Province de Devon (7), qui ne le cédent en rien à celles des parties les plus fertiles du Piémont & de la Lombardie: à nuit tombante j'ai atteint cette Ville ſans m'être rompu le col. Ce qui me paroît aſſez heureux, vu la maniere dont les poſtillons pouſſoient leurs chevaux. On ne voyoit abſolument plus clair lorſque j'ai mis pied à terre à l'hotellerie. J'écris ces lignes pendant que l'on prépare le ſoupé; Quelqu'un pourroit-il m'accuſer de pareſſe!

(7) Cette province n'a pas un terroir fertile pour le bled; ceux qui veulent en ſemer ſe ſervent du ſable de la mer dont les parties ſalines l'engraiſſent & le rendent fécond: ce pays eſt entrecoupé de Montagnes, Bois & Prairies. Sa principale richeſſe conſiſte dans le débit des laines qui ſont les plus fines du Royaume. L'air y eſt généralement ſain, ſubtil & pénétrant. Les habitans ſont vigoureux & paſſent, avec ceux de Cornouailles, pour les plus robuſtes de l'Angleterre.

LETTRE V.

Un Vaiſſeau de guerre, & un Chantier viſités.

Encore à Plymouth ce 19 Août 1760.

Ce matin j'ai parcouru cette Ville (8) elle eſt petite & irréguliere, j'ai viſité ſes deux Egliſes nommées St. André, & St. Charles. Les Anglois font peu de cas des ſaints, & cependant ils donnent leurs noms à leurs Egliſes: ce qui me paroît une petite inconſéquence; cela prouve combien il eſt difficile de s'affranchir des anciens uſages.

Je me ſuis promené quelque temps ſur le quai de la rade, & le long du rivage de la mer, ou je n'ai rien vu de remarquable que deux mulets bais; l'un des deux

(8) Cette Ville eſt un des meilleurs & des plus fameux Havres de cette côte. Le Plyme & le Tamare qui ſe rencontrant dans leur embouchure y forment un vaſte port ou les plus gros vaiſſeaux peuvent entrer à p'eines voiles. Il eſt défendu par la citadelle que Charles II. y a fait bâtir. Plymouth n'étoit autrefois qu'un village de pêcheurs, elle a donné naiſſance au fameux Capitaine François Drake qui entreprit en 1577 le tour du monde, & le fit en une navigation de deux ans & dix mois.

étoit boiteux : il faut pour conſerver ma réputation de voyageur expérimenté, attentif & judicieux que je vous obſerve ici que les mulets en Angleterre ne ſont pas à beaucoup près ſi communs que chez nous, ces deux ſont preſque les ſeuls que j'aie vus depuis dix ans.

Ayant notté ſur mes tablettes le mulet boiteux, je me ſuis acheminé vers l'arſenal ou le Chantier ainſi qu'on le nomme ici; il eſt à environ deux milles de diſtance de la Ville : dans le chemin qui y conduit, & tout auprès, j'ai apperçu un vaiſſeau de guerre de ſoixante ou ſoixante & dix Canons nommé le Nottingham. Il ne faiſoit que d'arriver d'un long voyage; on étoit occupé à le râdouber. Comme je n'avois jamais examiné l'intérieur d'un vaiſſeau de guerre, je me ſuis déterminé à le viſiter tout à mon aiſe, avec l'aſſiſtance de deux Matelots qui m'ont expliqué l'uſage de ſes différentes parties, ſatisfaiſant à mes nombreuſes & ſottes demandes avec beaucoup de patience; Qu'eſt-ce que ceci? Qu'eſt-ce que cela? à quoi ſert cette autre machine? Réelement ces drôles auroient eu raiſon de ſe moquer de ma profonde ignorance. Je ſuis ſûr qu'ils ſe faiſoient des ſignes, & rioient ſous cape; cependant, je le répete, je ne pouvois, me choquer &

il

il étoit tout naturel qu'ils s'amuſaſſent des queſtions d'un marin tel que moi.

Cette viſite dura près de trois heures; mais lorſqu'à peine elle fut finie, & au moment que je prenois congé de mes inſtituteurs, une eſpece de gentilhomme fort hâlé eſt monté à bord. Je m'imaginai que c'étoit un officier de marine; il m'a abordé, avec une politeſſe qui lui étoit particuliere, c'étoit un mêlange de franchiſe & de rudeſſe, je ne ſais réelement quel nom lui donner: ſuppoſez un compoſé de hardieſſe, de mépris, d'orgueil & de bonté; formez une idée de ces différentes idées & jouiſſez de vôtre ouvrage. Apprenant que j'étois étranger, que je n'étois juſqu'alors jamais entré ſous le pont d'un vaiſſeau de guerre; il ma ſaiſi tout d'un coup par les deux mains, & les a ſerrées avec tant de force qu'il m'a été impoſſible de les dégager. „ *Allons, Monſieur, deſcendons, &* „ *je vous ferai tout voir. C'eſt un vieux* „ *damné de bâtiment; nous irons tous à* „ *fond avec lui au premier voyage; mais* „ *je ne m'en ſoucie guere*". J'ai eu toutes les peines du monde à me débaraſſer de lui. Après quoi je ſuis entré dans l'une des hotelleries du Chantier où j'ai diné.

Après diné, j'ai été chercher un Conſtructeur, ou Architecte de vaiſſeau pour le-

quel j'avois une lettre de mes amis de Londres, qui le prioit de me faire voir le Chantier, & ce qu'il y avoit de curieux à Plymouth; c'eſt un homme de très-bonne ſociété, habile dans ſa profeſſion outre laquelle il poſſede d'autres connoiſſances.

Il m'a conduit dans les endroits les plus ſecrets du Chantier & m'a fait voir tout ce qu'il contient. J'y ai remarqué de prodigieux monceaux de canons, des montagnes de boulets, attendant impatiemment l'occaſion de coopérer à la deſtruction de l'eſpece humaine: j'y ai vu encore un nombre conſidérable de mâts de différentes grandeurs, modeſtement couchés dans un immenſe enclos. J'y ai vu une ſale d'une longueur prodigieuſe, dans laquelle pluſieurs hommes, courants le dos en avant, & le ventre en arriere, (vous m'entendez) fabriquoient des cordes, qui étant enſuite jointes pluſieurs enſemble, forment des cables gros comme mon corps. J'y ai vu de vaſtes Chaudieres remplies de poix, qui ſervent à faire bouillir ces cordes. J'y ai encore vu une très-grande rouë conſtruite de maniere quelle peut contenir une douzaine d'hommes, qui la fort tourner avec rapidité, en marchant continuellement ſur des eſpeces de degrés de bois placés en travers dans ſon intérieur. Vous connoiſſez

ce que l'on nomme chez nous en François une grue, une cage à vis, miſe en mouvement par l'oiſeau qu'elle renferme, cette roue eſt faite d'aprés le modele d'une cage à vis, & les hommes qui s'y trouvent peuvent à juſte titre porter le nom de ſes oiſeaux. Ils étoient nuds comme des vers, à l'exception de leurs chauſſes de matelots. Les hommes tournent la roue, celle ci fait mouvoir une preſſe; la preſſe ſerre les cordes qui ont été bouillies dans les chaudieres, & les cordes ainſi preſſées, rejetent la poix dont elles y avoient été imprégnées. Enfin j'ai vu tant de choſes dans ce chantier que ſi dans le nombre des cent mains de Biarée, il s'en étoit trouvé dix avec leſquelles il pût écrire, & qu'il eût été chargé d'en faire l'énumération il auroit eu peine à s'en acquitter en un ſiecle. Sur mon honneur en quittant ce lieu j'étois preſque hors de moi même: mes facultés étoient pour ainſi dire abſorbées, par l'immenſe variété d'objets qui avoient paſſé ſous mes yeux. Il étoit nuit lorſque je ſuis arrivé à mon hôtellerie.

LETTRE VI.

Fortifications, le Mont Edgecombe, Habitation propre pour Jean Jaques, Un antiquaire & ſa fille.

Encore à Plymouth, 20 Août 1760.

L'ARCHITECTE obligeant, m'eſt venu chercher ce matin de bonne heure; & m'a conduit à bord d'une chaloupe munie de ſix bons râmeurs, outre l'homme du gouvernail: nous avons traverſé avec beaucoup de viteſſe une partie de la rade, & nous ſommes deſcendus dans une petite île pleine de rochers, nommée St. Nicolas, qui a été placée par la nature préciſément au milieu de l'entrée de la rade de Plymouth. En moins d'une demie heure nous avons fait le tour de ſes fortifications; nous avons enſuite viſité la Citadelle, qui eſt réelement très-forte, & ſi bien défendue par des batteries, que malheur à l'argonaute François qui oſeroit jamais venir chercher la toiſon d'or ſur cette plage. Je n'ai cependant point été étonné de ſa force; Quand on a vu nos fortreſſes des Alpes, ſurtout

Feneſtrelle & la *Brunette*, on ne peut guere s'attendre à rencontrer rien de plus formidable.

Ce fut Charles II. qui conſtruiſit cette citadelle, afin de contenir les habitans de Plymouth, qui avoient ſuivi le parti de Cromwell dans la fameuſe guerre civile. L'on a depuis quelques années ajouté de nouvelles fortifications à celles de la rade & du Chantier. Enſorte que ſi les habitans de Plymouth ont eu autrefois la mortification de ſe voir bridés par elles, ils ont actuellement la ſatisfaction de s'en voir protégés, & à l'abri des attaques des forces de l'ennemi. Aucun pouvoir ne ſauroit à préſent ſe flatter d'y faire une deſcente à moins d'une immenſe armée. Je doute même, qu'il fût poſſible de s'en rendre maître (j'entends aux François avec toutes les forces qu'ils pourroient y conduire) vû la difficulté qu'il y a d'en approcher; & que l'ile de St. Nicolas & la citadelle ſe protégent mutuellement. Que cela ſoit poſſible ou non, je ne voudrois point me trouver à bord du vaiſſeau qui formeroit la tête de ceux qui tenteroient une entrepriſe auſſi hardie.

Après dîner, nous ſommes rentrés dans la chaloupe, & avons porté le cap ſur

une hauteur preſqu'auſſi élevée que celle des Capucins à la rive droite du Po. On l'appelle Mont Edgecombe; & c'eſt, proprement dit, un promontoire qui avance dans la mer à droite de la rade de Plymouth. Le propriétaire eſt un Lord, qui a fait conſtruire ſon habitation ſur le ſommet; peut-être dans le monde entier n'en trouveroit-on pas une autre auſſi bien ſituée: vous direz que cette expreſſion eſt hardie; mais ſi vous la voyiez vous ſeriez étonnés de la perſpective, & de la quantité de choſes qu'on découvre dans le lointain.

Des fenêtres, & même de tout le côté qu'elle occupe du promontoire, on voit en droite ligne devant ſoi le vaſte Ocean qui s'étend fort au delà de la portée de la vue. L'uniformité de cette immenſe plaine liquide n'eſt interrompue que par une langue de terre diſtante d'environ dix milles du rivage. J'entends, qu'a environ dix mille de diſtance en mer il y a un phare placé ſur un rocher, abſolument iſolé, appellé *Eddyſtone*: quoiqu'à une ſi grande diſtance, on découvre aiſément ce phare du Mont Edgecombe. A droite eſt la rade, de St. Nicolas, la Citadelle, le Chantier, & la Ville de Plymouth; la rade fourmille de vaiſſeaux de guerre, & d'autres bâtimens de différentes grandeurs, dont quelques-uns ſont à

l'ancre, d'autres en mouvement, & un nombre étonnant de chaloupes, allant & venant continuellement à la voile ou à la râme; le tout environné d'un vaſte terrain délicieux, coupé par un grand nombre de collines, & de ruiſſeaux. Ajoutez encore à ceci, que ſous les fenêtres; & tout à l'entour du parc, on apperçoit des vaches, des daims, des canards, des dindons, & d'autres animaux paiſſants tranquillement ſur un tapis de verdure, entouré d'une promenade circulaire; ce qui fait un beau contraſte avec la ſcène animée qui ſe préſente au deſſous, dans la rade.

Qu'en dites-vous à préſent? on parle de la Chartreuſe de Naples, & l'on prétend que ſa ſituation eſt la plus belle qu'il y ait au monde, je le crois. Mais celle du Mont-Edgecombe eſt auſſi la plus belle; & ainſi voila deux plus belles ſituations, l'une à Naples & l'autre dans la province de Devon. Sous le regne de la Reine Elizabeth, l'Amiral de la flotte nommée l'invincible, ſe croiant ſûr de la conquête de l'Angleterre, ſupplia Philippe II. de lui donner Mont-Edgecombe, pour récompenſe de ſa prétendue conquête. Philippe le lui promit; mais l'Amiral Anglois l'empêcha de tenir ſa promeſſe; en détruiſant la flotte par le moyen des brulots dont il fut l'in-

venteur: une horrible tempête avoit déja commencé ſa défaite.

J'ai vu autrefois à Londres un modele de la tour où eſt le fanal & du rocher ſur lequel elle eſt placée. Il y en avoit précédemment une qui fut emportée par la mer dans une nuit orageuſe, & une ſeconde qui fut brulée par accident. Je me rapelle que j'admirai beaucoup le modele de celle qui ſubſiſte actuellement; le génie de l'architecte, (*Smeaton*) s'étoit ſignalé en trouvant moyen d'ériger un pareil édifice dans un tel endroit; c'eſt-à-dire ſur un rocher en pente parfaitement nud, & presque continuellement en butte aux efforts d'un million de vagues courroucées.

Il étoit impoſſible de penſer à creuſer ce rocher, & par ce moyen de donner des fondemens à l'édifice, le rocher eſt preſqu'auſſi dur que le marbre; en conſéquence l'architecte y fit faire pluſieurs trous dans leſquels il fixa de groſſes barres de fer: vous pouvez vous imaginer que l'on ne parvint à faire ces trous qu'après bien du travail. Alors on poſa les fondemens entre ces barres, en joignant de larges pierres plates enſemble, de maniere qu'elles s'emboitoient l'une dans l'autre; on ne ſe ſervit pour cela d'autre ſable que de celui qu'il fallut aller chercher dans le voiſinage

nage de Rome. Vous connoiſſez la nature de la *Pozzolane*, qui ſe durcit ſous l'eau chaque jour d'avantage lorſqu'elle eſt mêlée avec la chaux, elle s'incorpore alors avec les pierres de maniere à compoſer en fort peu de temps une maſſe très-ſolide.

Cette entrepriſe mérite certainement des aplaudiſſemens: de cette maniere le dangereux rocher eſt rendu viſible aux navigateurs nocturnes; deux lumieres ſont allumées toutes les nuits au ſommet de cet étrange édifice par deux hommes, qui l'habitent conſtamment; & ſont ſouvent des mois entiers ſans voir perſonne, ſurtout en hyver. Lorſque le temps le permet, ces deux hommes reçoivent des vivres de Plymouth; mais quelque abondamment qu'ils en ſoient pourvus, ils doivent toujours les ménager avec ſoin, crainte d'un long & orageux hyver, qui ne permettroit pas de leur en porter. Quels heureux jours certains mortels coulent ſur la ſurface de ce globe! ſe voir confinés dans un apartement étroit (il l'eſt réelement) au ſommet d'une tour élevée de ſoixante & dix pieds, & ne découvrir au travers de ſes petites fenêtres que la mer, n'entendre d'autre ſon que celui des vagues irritées qui viennent continuellement ſe briſer contre ſes murs! J'ai ouï dire que ces vagues s'élevoient

quelquefois jusqu'à la tour & qu'elles arrosoient ses fenêtres. Le célebre Rousseau n'a vraisemblablement jamais entendu parler de cette retraite; car il auroit brigué l'emploi d'allumeur du fanal; lui qui fuit avec tant de soin la compagnie des autres mortels, on ne sauroit imaginer une habitation plus convenable à un philosophe, irrité comme il l'est contre ce monde dépravé.

Après m'être promené quelque temps dans la promenade circulaire de Mont-Edgecombe, & avoir considéré tout à mon aise ses différens points de vue, j'ai pris congé du constructeur, qui avoit à faire d'un autre côté, & je suis retourné à la chaloupe, accompagné d'un autre gentilhomme qui avoit diné avec nous; son air gai, la vivacité de sa conversation, & le respect dû à cheveux blancs m'ont inspiré une forte sympathie pour lui. Il est Naturaliste & Antiquaire; en traversant de nouveau la rade, il m'a montré un endroit à main gauche, & m'y a fait remarquer quelques trous profonds qui s'étendent fort au dessous du rivage. Près de ces trous, dit-il, vivoit anciennement un puissant géant nommé Og-magog; & nous sommes informés par une vieille Cronique qu'il se battit furieusement une fois contre un autre géant.

nommé *Corinée*, qu'il tua, & jeta dans la mer préciſément près de ces trous; de ſorte qu'ils ont retenu juſqu'à ce jour le nom du vainqueur, & qu'ils ſont connus ſous le nom des trous d'*Og-magog*.

A notre arrivée à Plymouth; mon compagnon de voyage a exigé que je fuſſe manger un morceau chez lui; & tandis qu'on préparoit le ſoupé, il m'a montré ſa collection de médailles, & de curioſités naturelles, Mais, oh qu'elle étonnante diſtraction pour un Naturaliſte & un Antiquaire! il s'eſt contenté de m'indiquer en paſſant un petit nombre des pieces les plus rares, ſans m'aſſommer de détails longs & ennuyeux. Pluſieurs de ſes confreres ont pris la malheureuſe habitude de tenir des diſcours ſans fin à ceux qui ſont aſſez infortunés pour tomber entre leurs mains, s'étendant ſur chaque médaille, rongée par le temps, qu'ils poſſédent, ſur chaque idole, ſur chaque reptile, ſur chaque plante, ſur chaque pétrification, & ſur chaque criſtaliſation; ils ne penſent pas que ceux qui n'ont nullement fait leur principale étude de cette ſcience, regardent la meilleure partie de ces choſes comme de ſimples bagatelles, & ne ſauroient les voir des mêmes yeux qu'ils les contemplent eux mêmes, eux qui ſe ſont accoutumés à y met-

tre tous leurs ſoins, qui les ayant ramaſſés avec beaucoup de peine & à grands fraix, eſtiment chaque piece, qui compoſe leur Cabinet, preſqu'autant que le bijou le plus précieux.

N'allez cependant pas vous imaginer que je blâme ceux qui raſſemblent des Médailles, encore moins ceux qui recherchent les morceaux d'hiſtoire naturelle, celui qui a le temps & l'argent, fait très-bien de les employer à ce genre de recherches, s'il n'a pas d'autre moyen de ſe rendre utile à la République des lettres. Il eſt très-avantageux pour l'avancement de nos études de connoître un peu les anciennes Médailles, & les autres veſtiges des ſiecles les plus réculés; & c'eſt un plaiſir très-raiſonnable d'avoir quelque notion de l'eſpece, des différentes pierres qu'on rencontre, ainſi que de chaque plante que l'on foule aux pieds, & de chaque fleur que l'on cueille; c'eſt encore une très-grande ſatisfaction d'être en état de ranger chaque choſe dans ſa véritable claſſe, cela aide à paſſer la vie d'une maniere auſſi agréable qu'innocente; mais d'accabler ceux qui vous rendent accidentellement viſite, par des détails ennuyeux & prolixes, c'eſt le comble de la mal-adreſſe, & c'eſt fatiguer les gens impitoyablement, Mon gentil-homme n'eſt point du nombre de

ces diſcoureurs officieux, il ne m'ennuya pas un ſeul moment. Je ne veux point paſſer ſous ſilence ſa fille qui me parut, dans la converſation que j'eus avec elle pendant le ſouper, fort verſée dans la ſcience des coquilles & des papillons, & ne pas ignorer la maniere dont ſe forme le Corail & comment les inſectes vivent dans ſes cavités. Son pere lui a confié la direction de ſon cabinet, & elle connoit ſi bien ce qu'il renferme, que lorſque des étrangers en l'abſence du maitre déſirent le voir, elle eſt en état de les ſatisfaire & de remplacer le propriétaire. Je ſouhaiterois que nous euſſions en Italie pluſieurs Demoiſelles de l'âge de Miſs-Betſy auſſi inſtruites qu'elle, & qui cherchaſſent à ſe procurer un amuſement auſſi innocent que celui d'examiner les différentes productions de la nature; je m'imagine que cet avantage ne les empêcheroit pas d'apprendre à bien danſer, & à toucher du claveſſin avec grace.

La fureur de barbouiller m'a fait prendre ſur mon ſommeil: ainſi, Bonſoir, j'apperçois l'aube du jour. Il eſt près de quatre heures à ma montre, & plutôt temps de partir que de ſe coucher; néanmoins je vais chercher mon lit: encore une fois Bonſoir.

LETTRE VII.

Petite Tyrannie difficile à éviter. Pluie continuelle.

D'une Hotellerie nommée HORSE-BRIDGE, *(c'eſt-à-dire, pont du chéval)* 21 *Août* 1760.

CETTE journée a été très-pluvieuſe, ce qui a rendu mon court voyage fort déſagréable. N'ayant perſonne avec qui m'entretenir dans la Ville où j'ai diné, & ayant cependant envie de jaſer, j'ai pris le parti de demander à mon hôteſſe comment alloient ſes affaires. Aſſez mal, m'a répondu cette vieille femme: je ſuis fâché, lui ais-je dit, d'apprendre que vous ſoyez mécontente; mais comment cela peut-il être; cette Ville me paroit ſi bien peuplée.

Alors elle m'a dit, que preſque tout ſon territoire appartenoit à un noble Pair de ce Royaume; qui n'y met jamais les pieds, & remet ſes intérêts entre les mains de ſon agent. Par ce moyen, cet agent qui originairement étoit un homme de peu de choſe, eſt devenu l'un des plus conſidérables

perſonnages de la Ville ; & s'érige en Bacha avec preſque tous les habitans, voyez vous (ajouta l'hôteſſe) cette jeune fille qui eſt devant vous? Eh bien, elle eſt vertueuſe, & a fait peu de cas des propoſitions de cet agent. Je n'en dirai pas d'avantage, mais celui-ci aiant pris de l'humeur contre nous, s'eſt déclaré nôtre ennemi. Il eſt tout puiſſant, & fait droit ou tort comme il lui plait ; il n'eſt pas poſſible d'obtenir la moindre juſtice, le juge même le redoute. Quelques-uns de nos bourgeois auxquels il a fait des injuſtices auſſi bien qu'à nous ont été ſéparément à Londres pour porter leurs plaintes au Lord contre lui ; mais ils n'ont jamais pu parvenir à lui parler, il eſt trop grand Seigneur pour s'abaiſſer à donner audience à de ſimples particuliers ; d'ailleurs pluſieurs des domeſtiques de ſa grandeur ſont dans les intérêts du Bacha, & ferment toutes les avenuës aux plaignans. Tout le monde dit du bien de Mylord, & aſſure que s'il étoit informé de ce qui ſe paſſe dans cette Ville il ne tarderoit pas à y apporter remede. Pour me faire autant de mal qu'il lui eſt poſſible, l'agent ne veut avoir rien à démêler avec ceux des habitans qui fréquentent mon Cabaret, & comme il ne tient qu'à lui de faire de la peine à la plus

grande partie, & d'ôter le pain à pluſieurs; ayant, ainſi que je vous l'ai déjà dit, la conduite de preſque toutes les terres qui ſont du diſtrict de la Ville, dont les habitans ſont pour la majeure partie vaſſaux de Mylord, il ne lui eſt pas difficile de me ruiner: il ne me reſte d'autres reſſources pour ſubſiſter que celle que me procure la venue de quelques voyageurs tels que vous qui s'arrêtent par hazard chez moi; d'ailleurs la route de Plymouth à Falmouth eſt très-peu fréquentée. Je ne ſaurois vendre un ſeul verre de cidre aux gens qui ſont dans la dépendance de cet homme. Tous m'évitent, & fuient ma maiſon comme ſi elle étoit affligée de la peſte.

Anglois, peuple libre! voyez, ais-je dit en moi même, ici tout comme ailleurs, la baleine engloutit les petits poiſſons: vous avez beau vanter vos loix, elles ne ſont point un antidote admirable contre toute eſpece de tyrannie. Vous aſſurez cependant qu'elles ſont un Bouclier de diamant qui couvre toute vôtre île; il n'y a ici aucune eſpece d'oppreſſion, non, pas même le moindre veſtige: fort bien, Meſſieurs, allez, addreſſez-vous à mon hoteſſe & vous entendez tout ce qu'elle vous en dira, vous apprendrez qu'il en eſt de vôtre pays comme de

tous les autres : je veux dire que jamais Légiſlateur mortel n'a inventé de loix aſſez parfaites pour mettre le foible à l'abri des attentats du fort (9), ou protéger ef-

(9) Voici, à ce ſujet, l'extrait d'une Lettre d'un Ruſſe, à Londres, à un de ſes amis à Moſcou.

Quelque combinée que ſoit l'adminiſtration de la juſtice en Angleterre, il ne laiſſe pas de s'y gliſſer beaucoup d'abus : tant il eſt vrai qu'il n'y a point d'établiſſement ſi ſage que la perverſité des hommes ne trouve moyen de rendre dangereux. Je conſeillerois aux étrangers de faire un cours ou deux de chicanne avant de hazarder de ſe montrer ici en public..... S'il arrive que dans une conteſtation le droit ſoit du côté d'un étranger, l'on ne manque jamais de commettre un vice de forme pour lui faire perdre ſon procès..... ſi l'étranger s'obſtine, & qu'il veuille prendre à partie le procureur qui a cauſé ſa perte ; nouvelles dépenſes, & à coup ſûr nouveau péché contre la forme, ce qui fera encore tomber infailliblement l'action ; car le corps reſpectable de Meſſieurs les *Attorneys* (procureurs) eſt trop uni pour ſe laiſſer condamner..... Le ſerment d'un ſcélérat, payé pour ſon parjure, ſuffit pour priver un innocent de ſa fortune & de ſa liberté.

Une fille jure qu'elle eſt enceinte des œuvres d'un étranger, ſa groſſeſſe eſt avancée de ſix mois, & celui à qu'elle l'attribue n'eſt à Londres que depuis quelques jours ; ſon ſerment eſt reçu. On fait venir l'accuſé ; quelque choſe qu'il diſe pour ſa juſtification, on commence par lui faire dépoſer une amende quelconque ; s'il refuſe de payer, on le traine en priſon, puis on examine à loiſir les preuves pour & contre. Enfin après trois mois ou plus d'inſtruction aux frais de l'étranger, le procès eſt jugé, la fille eſt

ficacement le pauvre contre le riche ; ſur-tout lorſque les ſujets de plainte ne ſont

déclarée parjure, mais l'innocent en eſt pour ſon amende, & pour ſes frais. La ſeule conſolation qu'on lui laiſſe eſt le droit de décider de la punition que doit ſubir ſon accuſatrice ; punition qui ne peut jamais excéder quelques mois de retraite dans une maiſon de force.

Un Eunuque Italien nommé *Caſareo*, après avoir ſubi par trois fois ce qu'on appelle ici la *Purgation*, ne trouva d'autre expédient pour ſe ſouſtraire à la perſécution des filles que de faire conſtater juridiquement ſon impuiſſance. L'eunuque ſe ruina à faire cette preuve, & on ne lui rendit point les trois amendes qu'il avoit payées.

Perſonne n'ignore l'aventure à peu près ſemblable qui arriva à M. de la Condamine, lors de ſon voyage en Angleterre.

Il n'eſt pas rare à Londres devoir un mari s'enrichir aux dépens de ſon ennemi, en faiſant jurer à ſa femme que celui-ci l'a ſéduite. Ce ſerment ſuffit pour faire condamner celui qu'elle accuſe, & ſi la femme, par mal-adreſſe, déclaroit le jour & l'heure ou elle a été ſéduite, l'accuſé ne ſeroit pas reçu à prouver l'*Alibi*.

On aſſure qu'on trouve ici des Juges de Paix qui tiennent à leur ſolde des filles toujours en état de *purger* la bourſe des étrangers qui paſſent par leur diſtrict.

Il eſt donc prudent à un étranger d'avoir ſoin de faire une bourſe pour les Voleurs, une pour les Filles de joie, une pour les Procureurs, une pour les Juges de paix, une pour les Faux Témoins, & une pour les Maris qui ont la fureur de ſe déclarer C..... Quant aux loix criminelles, elles ſont infiniment mieux raiſonnées que les loix civiles. Il eſt preſqu'impoſſible qu'il en naiſſe des abus : il faut des preuves évidentes pour condamner un homme, & ces loix ſont ſurtout très-douces pour les étrangers.

pas assez graves pour attirer l'attention du public, ce qui est généralement le cas dans les différentes oppressions auxquelles le peuple est exposé de la part des grands, les maux qu'une partie du genre humain voudroit accumuler sur l'autre seroient inombrables, si la loi divine plus respectable qu'aucune de celles qui ont jamais été inventées n'y remédioit. Nous devons tous faire les plus grands efforts pour nous l'inculquer les uns aux autres afin quelle produise tous les jours des plus grands effets. Cette loi seule, pourvu qu'elle soit exactement observée sera assez puissante; mais étant méprisée, ou négligée, aucune autre ne sauroit la remplacer, & ne sera suffisante pour faire cesser & anéantir de pareils actes de tyrannie subalterne.

Ce fut ainsi que je passai tout mon après-midi à moraliser, strictement renfermé dans ma chaise à cause de la pluie. L'auberge de Horsebridge (où je me trouve actuellement) est sur les confins de la province de Devon; demain au point du jour je serai dans celle de Cornouaille.

LETTRE VIII.

Livres de Chevalerie, différence d'Idiomes, Mines d'étain, d'or & de charbon. Pourquoi nous donnerions-nous tant de peine?

Falmouth, (10) 22 *Août* 1760.

A environ une portée de piſtolet de la maiſon d'où je vous ai écrit ma derniere

(10) *Falmouth* n'eſt autre choſe qu'un port, mais grand & ſpacieux qui eſt formé à l'embouchure de la *Fale*, & l'un des meilleurs qu'il y ait en Angleterre. Cette Riviere après avoir paſſé par *Grompont* & *Tregnye* en reçoit une autre qui vient de *Truro* ou *Truru*. Groſſie de ces eaux elle forme un large canal où la marée forme un excellent Havre, capable de contenir plus de cent bâtimens. C'eſt pourquoi il eſt le plus fréquenté de tous les ports de la Province. Guillaume III. y avoit établi une poſte par eau, pour communiquer avec l'Eſpagne. Cette communication ayant été interrompue par la mort de Charles II. & par la guerre dont cette mort fut ſuivie, on a établi la poſte de Falmouth à Lisbonne, & l'on a augmenté le nombre des paquebots juſqu'à quatre, afin que les nouvelles ne tardent pas en chemin. L'entrée du Havre de Falmouth eſt partagée en deux bons châteaux conſtruits par Henri VIII. ſur les deux pointes qui la bordent. L'un de ces

lettre, ſe trouve un ruiſſeau ſur lequel il y a une planche: à l'extrêmité orientale de cette planche finit la province de Devon, & à l'extrêmité occidentale commence celle de Cornouaille.

Il eſt ſouvent fait mention de cette derniere province (11) dans nos anciens livres de

château s'appelle *Pendenis*: il y avoit là anciennement une ville nommée *Voluba* dont le nom eſt péri avec elle. Truro eſt un bourg médiocre avec un aſſez bon hâvre, ainſi que Fowny, St. Yves & Penzance. Ces quatre places ſont à l'extrêmité occidentale de la province. On voit à Truro un palais qui appartient aux Comtes de Radnor.

(11) Le Comté de *Cornouailles* eſt la partie la plus occidentale de toute l'Angleterre, & forme une grande presqu'île enfermée de la mer de trois côtés au nord, à l'oueſt & au ſud, & ſéparée à l'orient du Duché de Devonshire. La Riviere de la *Tamer* à l'endroit où elle touche ce Duché, coule vers le ſud-oueſt en ſe rétréciſſant conſidérablement & ſe termine par deux promontoires, dont celui qui eſt le plus occidental porte le nom de *Lands-end;* ce qui veut dire le bout du pays; l'autre qui eſt plus méridional s'appelle la pointe du Lézard. C'eſt de ces deux promontoires qui avancent dans la mer comme deux cornes, que la province a pris le nom de Cornouailles, corrompu de *Corn-Wallie*, ce qui ſignifie la vallée cornue. Wallie eſt le pays de Galles, & les habitans ſont de même origine que les Gallois ſçavoir les deſcendants des anciens bretons qui furent contraints d'abandonner aux Saxons la plus grande & la meilleure partie de leur île. Delà vient qu'ils ont encore retenu quelque trace de leur ancien langage. Ce pays a ſoixante cinq milles de long & quarante dans ſa plus

Chevalerie, elle y eſt répréſentée comme un pays, où les Chevaliers errants rencontrent fréquemment d'étranges avantures; des Demoiſelles infortunées, montées ſur des palfrois blancs comme neige, en quête d'aſſiſtance contre quelque géant qui leur a enlevé leur amant, ou contre quelque Nécromancien, qui a confiné quelque belle Reine dans une tour enchantée.

Il n'eſt pas aiſé de décider pourquoi la Cornouaille ſe trouve plus ſouvent nommée dans ces livres que la province de Dévon, ou celles du voiſinage: peut-être qu'une Deſcription de cette contrée aura eu de la réputation, & aura déterminé les Romanciers à la choiſir, ou peut-être auſſi que dans les ſiecles de la Chevalerie, la Cornouaille a été plus connue des Italiens que la province de Dévon, à cauſe de l'étain qui y abonde; les Italiens étoient alors les plus grands (peut-être les ſeuls) Navigateurs de l'Europe, & la connoiſſoient mieux que les autres provinces à cauſe de ce métal: ſi vous n'êtes pas contents de

grande largeur il contient trente deux villes ou gros bourgs. Quoique cette province ne ſoit pas une des plus grandes du Royaume il n'y en a cependant point qui envoie un auſſi grand nombre de députés au Parlement. Cinq rivieres conſidérables l'arroſent, outre un grand nombre de ruiſſeaux.

cette conjecture, vous êtes les maîtres d'en chercher de plus plausible de la prédilection que ces auteurs avoient pour cette province, toutes les fois qu'ils plaçoient le lieu de la scene de leurs Romans en Angleterre.

Comme la distance de Falmouth à Londres est d'environ trois cents milles, je craignois que la différence de langage ne me causât de l'embarras ; mais j'ai éprouvé qu'il est à peu près le même dans toute la route ; celui que l'on parle à Falmouth est si parfaitement semblable à celui de la métropole que je n'y ai apperçu aucune différence. Il n'en auroit pas été de même en Italie, où dans une bien moindre étendue ; on rencontre souvent des dialectes tout à fait inintelligibles aux Toscans ou aux Romains, & ce qu'il y a encore de plus surprenant, on y remarque aussi d'autres mœurs, & d'autres façons de vivre ; au lieu qu'entre Londres & Falmouth ces changemens sont imperceptibles.

Il est cependant heureux que je n'aie pas fait cette route il y a un siecle & demi ; car on m'assure qu'on y parloit alors dans tout ce district certain dialecte de la langue Galloise, qui m'auroit été tout-à-fait inintelligible. Il y a lieu de s'étonner qu'en si peu de temps le langage de Cornouaille se soit

entierement anéanti, ſurtout en conſidérant que les peuples qui habitent actuellement ce canton n'y ont point été tranſportés d'ailleurs; mais deſcendent en droite ligne des Colonies qui exiſtoient alors.

Comme il avoit toujours continué à pleuvoir depuis que j'avois paſſé le ruiſſeau dont je viens de faire mention; je n'ai rien pu voir pendant ces trois derniers jours, à l'exception des chemins & des hôtelleries où je me ſuis arrêté; en conſéquence je ne ſaurois vous dire rien d'intéreſſant rélativement au pays que j'ai laiſſé derriere moi. Mon intention étoit de m'arrêter à Truro, & de viſiter les mines détain qui ſe trouvent dans ſon voiſinage; mais cette pluie hors de ſaiſon, qui continue encore, a renverſé tous mes projets, & me met de très-mauvaiſe humeur, de ſorte que j'ai pouſſé juſqu'ici; & par ce moyen je me ſuis privé ainſi que vous de l'amuſement & des inſtructions que ces courſes nous auroient procurées.

Truro eſt la Capitale de la province de Cornouaille. Par ce que j'en ai pu voir, elle me plairoit d'avantage qu'Exéter & que Plymouth. L'étain eſt diſperſé tout le long d'une des principales rues, en morceaux quarrés peſant environ trois cents livres à ce que l'on m'a dit: l'on m'a auſſi aſſuré que l'étain

l'étain eſt tiré de la mine mêlangé de beaucoup de terre, qu'il n'eſt point en piece ou en maſſe, mais en grains qui ne ſont pas plus gros que des grains de ſable ordinaire. L'étain eſt ſéparé de la terre par différentes leſſives, & lorſqu'il eſt ainſi ſéparé, on le fond & on le jette dans des moules quarrés. Les morceaux qui en ſortent ſont marqués au coin du Roi, & l'on paye un droit modique pour cette marque. Enſuite il eſt fondu de nouveau, & on lui donne la forme de lingots de l'épaiſſeur à peu près d'un pouce ordinaire, & d'un peu moins de trois palmes de longueur; & c'eſt ſous cette derniere forme qu'il eſt exporté pour les différens pays où on l'emploie. Je me procurai un de ces lingots, que je pliai tout auſſi facilement que j'aurois fait une corde; en le pliant on entend un tintement. Il ne caſſe point, à moins qu'on ne le torde fortement, & en ſens contraire. Les morceaux quarrés reſſemblent beaucoup à de l'argent brut, & rendent un ſon agréable lorſqu'ils ſont frappés avec une pierre, ou avec un bâton.

Il eſt heureux pour les habitans de la province de Cornouaille d'être abondamment pourvus de ce métal dont on fait un grand uſage, & dont ils ſont preſque les ſeuls poſſeſſeurs. Cet avantage compenſe abon-

damment l'ingratitude de leur ſol, qui m'a paru en pluſieurs endroits très-ſtérile, j'ignore ſi nous avons de l'étain en Italie; mais j'ai lû une fois dans un voyageur Anglois que les côteaux des environs de Spolette & de Norcie en contiennent une grande quantité. Si cela eſt vrai, nos Italiens ſont moins induſtrieux que les Anglois; puiſqu'ils négligent ces mines; c'eſt une remarque qui a été faite par pluſieurs étrangers, que lorſque la nature ne place pas les tréſors ſous la main de nos compatriotes; ils daignent à peine recourir à l'art pour s'en procurer la jouiſſance. Je n'eſſayerai pas pour le moment de fixer la balance de nôtre induſtrie nationale comparativement à celle de nos voiſins; cette diſcuſſion éxigeroit beaucoup trop de temps. Je me contenterai d'obſerver, que l'on trouve dans pluſieurs endroits de l'Italie des mines de charbon, qui n'ont jamais été éxaminées, ſi ce n'eſt par quelques curieux, j'ai vu moi-même pluſieurs centaines de pauvres cherchant de l'or dans quelques-unes de nos rivieres, particulierement après une forte pluie dans un torrent nommé Orba, qui ſe trouve entre le haut Montſerrat, & le territoire de Gênes; & l'on m'aſſura, qu'il arrive ſouvent qu'il y en a qui ſont aſſez heureux pour en ramaſſer en

peu d'heures juſqu'à la valeur d'un écu & même plus. Cependant perſonne n'a juſqu'à préſent fait la moindre tentative pour découvrir la ſource d'où d'érive ce précieux métal.

Ces négligences & pluſieurs autres de la même eſpece, ont ſouvent été blamées par les étrangers, & la réputation des Italiens en matiere d'induſtrie eſt mal établie, je crois même qu'on ne leur rend pas aſſez de juſtice à cet égard; mais que nous faſſions peu ou beaucoup d'efforts pour nous procurer du charbon & des métaux, je ne ſuis pas d'aſſez mauvaiſe humeur pour me joindre à nos détracteurs. Il eſt certain qu'il convient beaucoup d'être riche; & vous me croirez facilement lorſque je vous avouerai que je ne ſerois point du tout fâché d'avoir dix mille livres de rente, & même dix fois autant. Mais lorſque je réfléchis que tout bien conſidéré, l'Italie ſe tire auſſi bien d'affaire que quelque pays que l'on pourroit nommer; qu'il n'y a pas plus de beſoins réels chez nous que par tout ailleurs; qu'il y a très-peu de nos pauvres qui ſoient entierement oiſifs, & que parmi ce nombre il y en a peu, très-peu même qu'un travail pénible & continuel ne puiſſe enrichir; lorsque je conſidere toutes ces choſes, je ne ſaurois, je l'avoue, déſirer que les occupa-

tions ſoient fort multipliées pour nos pauvres. Je vous prie, dites moi, pourquoi l'homme

Fouillant le centre & renverſant la terre
Ouvre les flancs & le ſein de ſa mere
Et ravit des tréſors quelle eut ſoin de cacher.

& pourquoi travailleroit-il toujours avec plus d'ardeur, uniquement pour rendre le riche encore plus opulent?

L'Italie a été ſi fort favoriſée de la providence; quelle eſt peut-être plus en état de ſe paſſer des productions de ſes voiſins qu'aucun autre pays: nous poſſédons un ſol fertile, qui nous fournit au moyen d'une culture facile non ſeulement les néceſſités de la vie, mais encore pluſieurs objets de luxe; & elle produit ce ſuperflu en ſi grande abondance, qu'il nous en reſte encore aſſez pour en fournir à l'étranger, & les échanger contre d'autres dont nous nous imaginons avoir beſoin. Nous ne manquons foncierement de rien, ſi ce n'eſt d'une ſucceſſion non interrompue de magiſtrats qui s'appliquent à veiller à ce que chaque individu ait une part proportionnée au rang qu'il tient dans la communauté, des avantages que le pays fournit avec tant d'abondance. Laiſſons les Anglois, les Hollan-

dois, & les autres peuples nés dans des Climats moins fortunés que le nôtre, former continuellement des projets pour charger leurs pauvres de nouveaux travaux, & les occuper continuellement (ſi cela étoit poſſible) a ouvrir le ſein des Montagnes, & à labourer la plaine liquide en toutes ſortes de ſens, afin d'augmenter le petit nombre de ceux qui jouiſſent ſans travail. Ceux que le ſort livre à des ſoins auſſi pénibles ont trop à ſouffrir, & je n'aime point à voir nos indigens chargés de travaux capables d'en détruire quelques-uns, & d'accabler les autres par leur poids.

Je ſais que les politiques, & les Négocians ont mille difficultés à oppoſer à de pareils raiſonnemens. Les plus bornés d'entr'eux ſe croient en état de prouver que les Italiens étant moins induſtrieux doivent conſéquemment être moins heureux que les Anglois, ou que les Hollandois, qui ſont les vrais modeles de l'induſtrie moderne. Mais obſervons, que dans le Dictionnaire des politiques & des œconomiſtes, les mots richeſſe, & bonheur ſont tout à fait ſynonimes; quoiqu'ils ne ſoient pas tout-à-fait tels dans celui des philoſophes; & obſervons ſurtout, qu'il n'eſt poſſible d'enrichir la centieme partie des habitans d'un

pays quel qu'il ſoit, que par le travail pénible & continuel des quatre vingt dix neuf reſtantes.

LETTRES IX.

Sardines, Paquebots, & dernier Adieu à l'Angleterre.

Encore à Falmouth, une heure après midi. 23 *Août* 1760.

Ma malle vient d'être portée à bord; j'ai déja dîné; j'ai payé quatre guinées pour la permiſſion de m'embarquer, & je n'ai plus rien à faire ici qu'à attendre le ſignal du départ, le temps eſt parfaitement beau, & le vent auſſi favorable qu'on puiſſe le ſouhaiter, puiſque la flamme ou banderolle qui eſt à la tête du mât eſt tournée du côté de Lisbonne.

Il eſt fort heureux pour moi d'être arrivé hier au ſoir à Falmouth: ſi j'avois tardé vingt quatre heures de plus, j'aurois été obligé d'attendre ici huit ou quinze jours

le départ d'un ſecond paquebot (12), ce qui n'auroit pas laiſſé que d'être ennuyeux, cette Ville ne fourniſſant à un étranger qui n'y connoît perſonne d'autre amuſement que celui de la promenade, ou de la vue de la mer.

Je ſoupai hier avec des gens qui arrivoient du lieu où je vais; ils avoient eu une malheureuſe traverſée, du calme & des tempêtes alternativement; de ſorte qu'ils avoient été vingt quatre jours à faire ce trajet. S'il m'en arrivoit autant, je maudirois de bon cœur la curioſité que j'ai eue de voir le Portugal & l'Eſpagne; cependant eſpérons pour le mieux. Je ſuis actuellement trop avancé pour reculer, & j'en veux courrir le riſque.

Ainſi donc, je ne ſerai bientôt plus en Angleterre! cette réflexion n'eſt point amuſante, & bientôt je ſerai balotté au gré des vents & des flots. Croyez vous que cela ſoit beaucoup plus agréable? mais ce qui eſt réelement encore plus affligeant c'eſt que je n'aurai d'autre compagnie à bord que les gens qui compoſent l'équipage ſi

(12) *Paquebot*, petit vaiſſeau de paſſage, qui ſert particulierement pour les meſſagers & pour toutes les commiſſions d'affaires qui demandent de la diligence, les anglois écrivent *paquet boat*.

la traverſée étoit longue, que faire pour paſſer le temps? écrire & lire. Mais on ne ſauroit continuellement lire & écrire: j'aurois encore beſoin d'un peu de converſation, & je m'imagine que l'équipage aura autre choſe à faire que d'écouter mes propos. Joignez, toutes ces différentes conſidérations & décidez ſi ma ſituation doit exciter l'envie. Mais c'eſt une vraie folie que de ſe livrer à ſes idées ſurtout lorſqu'elles ſont lugubres.

J'ai fort peu repoſé la nuit paſſée, je m'étois couché d'aſſez mauvaiſe humeur contre la pluie qui continuoit à tomber avec force; mais me levant avec le ſoleil, j'ai été enchanté de le voir dans tout ſon éclat & de ne pas appercevoir le plus petit nuage au Ciel. Je me ſuis promené le long du rivage, en attendant le Capitaine du paquebot avec lequel je devois aller chercher mon paſſeport; j'ai rencontré dans ma promenade un gentilhomme, qui m'a paru s'être levé d'auſſi bonne heure que moi, je l'ai ſalué, il m'a ſalué, Monſieur, vous partez pour Lisbonne? Je vous ſouhaite un heureux paſſage? Je vous remercie de tout mon cœur: les paroles engendrent des paroles. Nous avons un peu parlé de la guerre, nous avons plaiſanté ſur les François, loué le Roi de Pruſſe, le prince Ferdinand,

dinand, &c. Après quoi il a été queſtion de Falmouth: il m'a dit qu'il y faiſoit un gros commerce de Sardines; & qu'il en envoyoit annuellement pluſieurs Cargaiſons dans différentes parties du monde, ſurtout en Italie.

Les Sardines, à ce que j'ai pu comprendre conſtituent la principale branche du commerce de Falmouth: ce poiſſon paroît ordinairement dans ces parages trois fois par année; & toujours en grandes troupes: celles que l'on pêche en hyver ſont les meilleures & ſe vendent le mieux. On en prend une immenſe quantité, on les ſalle, on les encaque dans de gros barrils & on les vend pour la majeure partie dans les pays Catholiques; s'il arrivoit que le Pape ſe fit proteſtant, qu'il abolit le carême & les jours maigres, ou ſeulement qu'il déclarât qu'il eſt licite de manger de la volaille le vendredi, les habitans de Falmouth ne s'en réjouiroient ſurement pas. Cependant, outre cette reſſource ils ont encore celle de l'argent qui circule chez eux, & qui y eſt apporté par les différens paquebots qui s'y trouvent fixés & d'où ils partent régulièrement pour différentes parties des Indes Occidentales, pour l'Eſpagne & le Portugal. D'ailleurs les environs de cette ville ne ſont

ni ſtériles, ni déſagréables; ce que j'en ai pu voir me plait beaucoup, & Falmouth me paroît pouvoir être comptée au nombre de cette immenſité de villes où un honnête homme peut fort bien vivre, pourvû qu'il ait aſſez de fortune pour pourvoir à tous ſes beſoins. Mais, voici, le coup de canon, ſignal du départ, qui de ſa voix tonnante me ſomme de me rendre à bord. Ainſi encore une fois Adieu, Angleterre, Adieu.

LETTRE X.

Mal de mer, Monſieur ou le chien, Ni combat, ni tempête; Les Anglois ſe réforment.

A bord du Paquebot le Roi George, à environ cent cinquante milles de Falmouth. 24 *Août* 1760.

HIER environ ſur les deux heures de l'après midi, je me rendis précipitamment à bord. Les voiles étoient tendues, & en moins de trois heures, ayant toujours la vue de la terre, nous nous trouvâmes à la

hauteur d'un endroit nommé (13) *Lands-End*, qui (ainſi que ſon nom l'exprime) eſt à l'extrêmité occidentale de l'Angleterre; un peu après & lorſque je ne le vis plus, je pouſſai un profond ſoupir.

A huit heures tout ce qui nous environnoit n'étoit qu'eau. Le Ciel étoit tout à fait ſérain, nous avions un vent frais, & la mer étoit auſſi unie qu'une glace ou que la table ſur laquelle j'écris. Deſorte que me trouvant déja à trente milles du rivage ſans avoir eû aucun ſymptôme du mal de mer, je me flattois d'en être exempt. Je me rappellai qu'il y avoit près de vingt-cinq ans qu'en traverſant ce petit bourbier pompeuſement décoré du nom de *mer Adriatique* par les Vénitiens je m'étois trouvé incommodé à deux ou trois milles de terre; & que la même choſe m'étoit arrivée il y a environ dix ans lorſque je traverſai de Boulogne à Douvres: conſidérant à quelle diſtance j'étois de terre, mon eſpérance paroiſſoit bien fondée, cependant elle fut bientôt renverſée, car au coucher du ſoleil mon eſtomac fut agité avec tant de

(13) *Finis terræ*, c'eſt-à-dire l'extrêmité du pays: on appelle ainſi le cape plus occidental de la Grande Brétagne, à 24 degrés de longitude du méridien de Londres; c'eſt la pointe de l'ouëſt de la province de Cornouailles.

violence que pendant près de trois heures je fus auſſi mal qu'il ſoit poſſible. On m'emporta dans la chambre preſque ſans ſentiment & on me mit au lit, où je me ſentis bientôt ſoulagé, & ne tardai pas à m'endormir; mon profond ſommeil ne fut interrompu, ni par les craquemens continuels du vaiſſeau, n'y par les chanſons, les courſes & les ſauts des Matelots.

Il étoit près de huit heures ce matin, lorſque j'ai été réveillé par quelques matelots qui crioient *voile*, *voile*. Comme je me trouvois paſſablement bien remis, je me ſuis levé ſur le champ, & me ſuis rendu ſur le pont, où environ une heure après, j'ai vu au travers de ma longue vûe un vaiſſeau qui paroiſſoit venir à nous. A préſent, me ſuis-je imaginé, j'aurai de quoi écrire, & le moyen de mettre quelqu'intérêt dans ma lettre du jour. Tous les gens de l'équipage avoient la vue fixée ſur ce Navire; les uns faiſoient uſage de téleſcopes, d'autres ne ſe ſervoient que de leurs yeux; perſonne ne pouvoit encore diſcerner s'il étoit ami ou ennemi. Nôtre paquebot eſt un excellent Voilier, deſorte que nous étions très-perſuadés qu'il ne pouvoit nous atteindre, & nous continuions nôtre route comme ſi nous n'avions aucun bâtiment en vue. Le Capitaine m'a demandé très-poliment

des nouvelles de ma ſanté, a dit qu'il eſpéroit que je ne ſerois plus malade, & a ordonné qu'on apportât le thé, il eſt venu fort à propos, les efforts que j'avois fait la nuit paſſée m'avoient occaſionné un grand mal de gorge. J'ai dejeuné à fonds. J'ai regardé enſuite le vaiſſeau qui nous pourſuivoit, j'ai pris un livre, je ſuis deſcendu pour diner, je ſuis remonté pour regarder encore le vaiſſeau, je me ſuis remis à lire: vers les cinq heures du ſoir le vaiſſeau ſe trouvoit à deux ou trois milles de diſtance de nous, & pluſieurs de nos gens ont aſſuré poſitivement que c'étoit le *Maréchal de Belle Iſle*, Corſaire de Morlaix, armé de douze à quatorze Canons: je ne ſaurois dire quelles marques diſtinctives le leur a fait reconnoître: comme leur ſentiment à prévalu, nos matelots déſiroient que le Chien s'approchât aſſez pour pouvoir lui lâcher une ou deux bordées, pour le punir de l'impudence qu'il avoit de nous regarder. Comme nous portons quelques canons de plus que le Chien (car Chien eſt l'épitete) nous le guérirons ſur le champ de ſon effronterie, mais il eſt très-ſéverement défendu aux paquebots de ſe battre; lorſque par le moyen de leurs voiles ils peuvent éviter le combat; ils ne peuvent même pas s'arrêter pour attaquer l'ennemi quoique

plus foible qu'eux, en conſéquence Monſieur, ou le Chien (ces deux mots ſont ſynonimes) eſt parfaitement en ſureté, & peut nous chaſſer auſſi long-temps qu'il lui plaira: nous venons d'ajouter quelques voiles à celles que nous portions déja, & le Capitaine m'aſſure que ſi ce vent continue nous le perdrons de vue en moins de deux heures. Ainſi la rélation de mon Voyage ne ſera point ornée du récit d'un combat naval; qui l'auroit rendue bien plus intéreſſante; & elle paroîtra tout à fait inſipide ſi nous ſommes encore aſſez malheureux pour n'eſſuyer aucune tempête qui me mette à même de faire connoître mon talent pour la narration.

Que dirais-je à préſent que le Corſaire eſt diſparu? Je manque de ſujet pour griffonner encore une heure; & il ne s'en préſente point ici; permettez que je retourne à la chere Iſle que j'ai quittée hier.

Plus je m'éloignois de Londres, plus je trouvois le petit peuple affable. Je ne rencontrois perſonne qui ne fût prodigue de revérences & poli; pendant tout le cours du Voyage je n'ai pas été une ſeule fois honoré de cette jolie épithete *chien de François:* dont la Canaille de Londres eſt ſi libérale envers tous ceux qui ont le moins du monde l'air étranger; vous ſavez com-

bien il y a peu d'étrangers qui puiſſent d'abord prendre la reſſemblance des habitans d'un pays qui n'eſt pas le leur.

Cette coutume d'inſulter les étrangers ſans le moindre ſujet, eſt attribuée par pluſieurs à la grande liberté dont jouiſſent les Anglois: je ſuis bien éloigné d'avoir un pareil ſentiment, cet uſage ne leur eſt point particulier; il ſe trouve d'autres Gouvernemens dont l'eſprit eſt tout à fait différent du leur, où la populace en uſe de même avec ceux qui ne ſont pas leurs compatriotes, & leur donnent des noms injurieux quand ils paſſent dans les rues: néanmoins j'ai remarqué pendant les dix années que j'ai ſéjourné en Angleterre, que les Anglois ſe ſont corrigés à cet égard, & je ſuis perſuadé que dans l'eſpace de vingt autres années ils deviendront tout auſſi honnêtes avec les étrangers que les François & les Italiens. Lorſque je fus pour la premiere fois à Londres, je me rappelle qu'un étranger pouvoit à peine ſe montrer dans les rues avec ſes cheveux en bourſe ſans être inſulté. Chaque crocheteur, & chaque charretier le tiroit par ſa bourſe, uniquement pour s'amuſer & fournir matiere aux paſſans de rire à ſes dépens; mais à préſent les gens du pays ainſi que les étrangers en portent publiquement ſans être mo-

leſtés; & le *chien de François* n'eſt plus ſi fort en vogue qu'il l'étoit autrefois, qu'on ne craignoit pas même d'en gratifier un Turc dont le menton étoit ombragé d'une barbe, & la tête cachée ſous un turban.

Le petit peuple de tout le Royaume ſemble ſe figurer qu'il n'y ait que deux nations dans le monde, l'Angloiſe & la Françoiſe, & il faut que celui qui n'eſt pas Anglois ſoit François. Il a encore quelque notion d'un peuple navigateur nommé Hollandois, pour lequel il a le plus grand mépris: mais parlez lui d'autres nations, comme par exemple des Italiens. Ils ont bien ouï dire quelque choſe des Italiens, „ mais „ les Italiens ne ſont-ils pas François? Que „ ſont-ils? ont-ils du pain à manger, ou „ de la bierre à boire ainſi que les An„ glois? ou vivent ils de ſoupe maigre & „ de grenouilles comme les François?" (14)

(14) Les Anglois en général ont la réputation d'être grands mangeurs de viande. Après le pain, le bœuf & autre groſſe nourriture, leur mets ordinaire eſt ce qu'ils appellent *English pudding*; mets inconnu aux autres peuples, & qu'on voit preſque toujours en Angleterre dans toutes les bonnes tables; le breuvage commun eſt la bierre. Le charbon de terre & les tourbes ſont la matiere ordinaire du feu. Les amuſemens publics des Anglais ſont en général d'une autre eſpéce que ceux des autres peuples de l'Europe. Les Combats de coqs, de tau-

Ici vous ne pourrez retenir vôtre étonnement & vous ſerez ſurpris de l'ignorance des Anglois: daignez vous rappeller celle de nôtre populace Italienne, elle ne leur céde en rien, j'oſe même dire quelle la ſurpaſſe. Quelle idée nôtre populace a-t-elle des Anglois? Elle a ouï dire que ceux-ci ne croyoient pas à l'infaillibilité du Pape, par conſéquent ils ne ſont pas chrétiens. Mais que ſont-ils? perſonne ne le ſait poſitivement; les Anglois croient à la métempſycoſe, & qu'ils ſeront transformés en certains animaux après leur mort; en at-

reaux, de dogues, d'ours, & généralement tout ce qui s'appelle *fighting, combat* eſt pour eux un divertiſſement ſingulier. On dreſſe des Amphithéatres pour ces ſortes de jeux & ils ſont toujours remplis de ſpectateurs. On voyoit autrefois à Londres des gladiateurs volontaires qui aſſembloient le peuple à ſon de tambour & donnoient pour de l'argent le ſpectacle d'un duel. A la vérité ces athletes avoient ſoin de ne ſe pas faire grand mal: mais comme les ſpectateurs vouloient, pour leur argent, voir un combat en forme, où il y eût du ſang répandu, ils étoient obligés quelquefois de ſe battre en déterminés, ſurtout lorſque quelque coup bien appliqué faiſoit naître eux la colere. La courſe eſt encore un de leurs plaiſirs favoris, les courſes à cheval ſe font ordinairement dans la pleine de *Newmarket*, leurs chevaux ſont connus dans toute l'Europe pour être extrêmement vites, & les Anglois ne les ménagent pas. De là vient le proverbe que l'Angleterre eſt l'enfer des chevaux & le paradis des femmes.

tendant ils ſont tous Lords, & point hommes & femmes; mais quelque choſe d'approchant que perſonne ne ſauroit définir.

Telles ſont les idées que notre peuple s'eſt formé des Anglois, & ce qui aggrave ſa ſottiſe, c'eſt que tous les jours il voit des Voyageurs Anglois, qui reſſemblent autant à des hommes que le Pape lui même: Et quand à l'idée des Anglois rélativement au manger & au boire, n'avez vous jamais ouï parler de cet honnête Napolitain qui alloit à Romé? Il remplit ſa chaiſe de poſte de pain & d'oignons, ne ſachant pas (diſoit-il) ſi l'on trouve quelque choſe à manger à cette diſtance de Naples.

En conſéquence ſi l'on veut paſſer au peuple Anglois ſa groſſiereté envers les étrangers, & le mépris qu'il témoigne pour toutes les autres nations (mépris que les auteurs des différens Pamphlets politiques dont l'Angleterre eſt innondée ont ſoin d'entretenir, ne laiſſant paſſer aucune occaſion de les injurier) la populace Angloiſe eſt bien moins haiſſable que les étrangers ne ſe la repréſentent dans les premiers momens de leur arrivée à Londres. J'ai vu les plus pauvres donner tous les ſchellings qu'ils avoient pu ramaſſer pour contribuer à l'entretien des priſonniers François qu'on a fait pendant la préſente guer-

re: je les ai vus s'affliger lorſqu'on reçut la nouvelle que Damiens avoit aſſaſſiné le Roi de France, & je les ai entendu pouſſer des cris de joie univerſels lorſque leur Parlement ordonna qu'on feroit paſſer cent mille Livres ſterling en Portugal, au moment qu'on fut informé de l'horrible tremblement de terre de Lisbonne, pour ſoulager les malheureux Portugais. Que direz-vous de cette conduite? Eſt-il poſſible de haïr un pareil peuple? Et ne peut-on pas en faveur de ſes bonnes qualités lui paſſer ſa ridicule coutume de donner des ſobriquets dont il n'y a que les ſots qui s'offenſent?

Mais il eſt temps d'aller ſe coucher, ſi je me trouve demain de bonne humeur, je reprendrai ce ſujet, & vous parlerai encore des Anglois. A l'exception d'un léger mal de gorge, je me trouve mieux que je n'ai été de ma vie; & cependant la nuit paſſée mon mal étoit ſi violent que je croyois en mourir; réelement ce mal eſt terrible.

LETTRE XI.

Connoiſſance faite en Mer. Muſette. Des Junons & des Vénus.

A bord du Paquebot le Roi George.
25 Août 1760.

Le nom du Capitaine eſt Baron, & celui du Lieutenant Oak, ils ſont tous deux très-honnêtes, & très-polis. Je n'ai jamais vu perſonne plus attentif qu'eux à s'aquitter de leurs fonctions. Je crois qu'ils vivent ſans dormir. Ils ſont continuellement ſur le pont, & obſervent ſoigneuſement les matelots afin qu'aucun ne s'écarte de ſon devoir, à peine oſe-je leur dire deux mots, crainte de les déranger. Cependant lorſque nous nous trouvons bord à bord d'une *culotte de bœuf* (expreſſion qui leur eſt familiere) nous ne ſommes pas muets, & buvons aſſez gaiement à la ſanté les uns des autres. Mais vous ignorez que j'ai découvert un tréſor dans ce vaiſſeau: oui, réellement, un tréſor & ce tréſor c'eſt le Chirurgien. Ce matin, comme nous étions tous deux dans la grande chambre (j'entends une

chambre qui a huit ou neuf pieds de large.) Je m'apperçus que ce Chirurgien feuilletoit un in-Quarto, que je reconnus être un Dictionnaire Italien, liſez vous l'Italien, Monſieur? „ Je m'y ſuis appliqué „ depuis peu, Monſieur, mais je ne peux „ pas me vanter d'y avoir fait de grands „ progrès."

Ce ſont là les premieres paroles que je lui ai entendu prononcer, car il paroît très-réſervé. Monſieur, lui dis-je, je ſais moi un peu d'Italien, & pour peu que cela vous faſſe plaiſir nous lirons une ou deux pages enſemble dans le livre que vous pourrez avoir: de tout mon cœur, répondit-il, il fut tout de ſuite chercher un volume des conſultations Médécinales de Redi, j'en lus quelques périodes auſſi courrament que ſi c'eut été ma propre langue. Il fut étonné de m'a facilité ne s'étant point encore apperçu à ma prononciation que je ne fuſſe pas Anglois. Vous liſez, me dit-il, beaucoup mieux que moi; avez vous jamais été en Italie? oui, lui dis-je, j'y ſuis ſeulement né, & y ai été élevé, de plus c'eſt moi qui ſuis l'auteur de ce même Dictionnaire que vous tenez. L'Ecoſſais (il eſt bon d'obſerver qu'il eſt d'Ecoſſe) a paru extrêmement ſatisfait de cette eſpece d'aventure, & nous ſommes

tout de ſuite devenus intimes. Il parle Eſpagnol & Portugais, outre pluſieurs autres langues; il a parcouru les quatre parties du monde, faiſant les fonctions de Chirurgien à bord de pluſieurs vaiſſeaux, & paroît très-habile dans ſa profeſſion, ſeroit-il poſſible de former une liaiſon plus agréable au milieu de l'océan Atlantique? Il joue de plus, de la muſette; inſtrument ſingulier que je n'ai jamais vu en Italie. Nos Montagnards ont, je l'avoue, des eſpeces de muſettes; mais différentes de la ſienne. Ils introduiſent l'air dans le ſac en ſoufflant continuellement dans un tube tandis qu'ils en jouent; mais lui, l'enfle par le moyen d'un ſoufflet qu'il preſſe avec le coude gauche, tandis qu'il poſe ſes doigts ſur les trous de la flutte: heureuſe invention pour ménager ſes poumons! nous avons réſolu de lire beaucoup d'Italien & de Portugais avant que d'arriver à Lisbonne. Je lui fais une infinité de queſtions ſur le Malabare & l'Iſle de Madagaſcar, & je lui raconte en revanche tout ce que je ſais de Milan & de Véniſe. Ne ſoyez plus inquiet de ma ſituation: je ne ſuis point à plaindre, & ce Voyage ne ſera pas trop déſagréable.

Je vous promis hier que je parlerois encore un peu des Anglois. Commençons

par les Dames : ſujet le plus intéreſſant ſur lequel on puiſſe écrire.

Les Dames Angloiſes ſont-elles donc plus belles que les nôtres? ſur mon honneur j'étois perſuadé que ce ſeroit là vôtre premiere queſtion. Mais que ce ſoit la premiere ou la derniere! elle demande quelques réflexions. Cependant tout conſidéré je ne crois pas qu'il me convienne d'y répondre. Je me contenterai de vous faire part d'un bout de converſation que j'eus un jour avec un de nos plus habiles peintres, qui avoit paſſé ainſi que moi pluſieurs années en Angleterre. Je lui fis cette même queſtion, voici quelle fut ſa réponſe. En Italie, me, dit-il, j'ai vu plus de Junons qu'en Angleterre ; mais en Angleterre il y a plus de Vénus qu'en Italie, vous ne devez cependant pas conclure de là, continua-t-il, que les beautés Italiennes ſoient toutes dans le grand ſtile, & toutes les Angloiſes dans le ſtyle maigre. L'Italie fournit nombre de jolies femmes, & l'Angleterre pluſieurs beautés majeſtueuſes : mais en général les Angloiſes ont le teint plus éclatant que nos femmes, & les nôtres ont les traits plus marqués ou mieux prononcés qu'elles (*fattezze riſolute* fut le terme dont il ſe ſervit). Examinez à Ranelagh les teins & la taille des femmes, trouve-

t-on rien d'auſſi tentant & d'auſſi agréable en Italie? Après cela regardez les nez de nos Dames Romaines, regardez les lévres des Napolitaines; examinez la taille des Lombards & des Vénitiennes! y a-t-il & quelque choſe au monde qui ſoit plus fait pour le pinceau d'un Raphaël ou pour le ciſeau d'un Michel Ange? Il y a encore une autre choſe dans laquelle nos Italiennes ont l'avantage. Il n'y a point d'yeux qui ſoient comparables aux leurs, il vous enchantent du premier coup. Au Diable vos yeux, & vous prunelles lui repartis-je d'aſſez mauvaiſe humeur; je m'embarraſſe très-peu de teint, de yeux, de levres & de mentons, de nez, & de tailles; qu'eſt ce que tout cela me fait! Je ne me ſoucie que de bon ſens, d'eſprit & de bonté, qui ſont les véritables ſources de l'amabilité chez le beau ſexe. Ce ſont les ſeules choſes auxquelles nous devions nous attacher, & non à vos ſottiſes relativement aux Junons & aux Vénus. Oſeriez vous ſoutenir qu'en fait d'eſprit, de bon ſens & de douceur les Italiennes puiſſent le diſputer aux Angloiſes (15)?

Le

(15) Quelque ſubtil que ſoit le parallelle du Peintre au ſujet des Dames Anglaiſes & Italiennes & quelques claires que ſoient les conſéquences qu'on en peut déduire, Nous cro-

Le peintre voiant que je me fâchois, s'enfuit, en criant qu'il ne vouloit plus avoir à faire à un détracteur de ſa propre patrie. De cette maniere je perdis une belle occaſion de faire briller mon talent pour la diſpute.

croyons devoir placer ici le ſentiment d'un homme que nous ſçavons en avoir parlé avec connoiſſance de cauſe.

„ A propos des femmes (dit-il) ce ſeroit leur faire tort „ que de finir cet article ſans parler d'elles. Un eſprit tourné „ au badinage auroit ici un beau champ, la bonne grace „ & la beauté de nos Angloiſes lui inſpireroient mille belles „ penſées qu'un cerveau froid comme le mien eſt incapa- „ ble de produire. Elles ont beaucoup d'avantages; leurs „ chers maris comptant uniquement ſur leur vertu, leur „ laiſſent une douce liberté; on les traite partout avec „ beaucoup d'égards & de reſpect. Ces égards & la li- „ berté dont elles jouiſſent ont donné lieu à ce proverbe que „ *s'il y avoit un pont ſur la mer pour paſſer en Angleterre,* „ *toutes les femmes de l'Europe y courroient.* Si cela était, „ les Italiennes y ſeroient ſûrement des premieres. Les „ Angloiſes ont en général la taille avantageuſe, le teint „ extrêmement blanc & vif, l'œil doux. Et les manieres „ fort agréagles, tout cela eſt ſoutenu d'une grande pro- „ preté & de beaucoup d'enjouement. Elles aiment beau- „ coup à ſe parer, elles ont long-temps ſuivi les modes „ françoiſes; maintenant elles deviennent de jour en jour „ inventrices, elles ont les paſſions violentes, elles con- „ noiſſent toutes les fureurs de la vengeance, & ſont de „ toutes les femmes du monde les plus attachées à ceux „ qui leur ont inſpirés de tendres ſentimens. Pour les hom-

LETTRE XII.

Ennui; vains efforts pour le chaſſer.

A bord du Paquebot le Roi George le 27 Août de bon matin.

Il ma été impoſſible hier de faire uſage de ma plume, à cauſe d'un calme tout plat qui m'a rendu malade, vers le coucher du ſoleil, un foible vent s'eſt fait ſentir, j'ai pu manger un morceau de biſcuit, boire un verre de vin, & gagner mon lit ſans y être porté.

Ce matin à cinq heures je me ſuis levé, de fort mauvaiſe humeur, je n'ai jamais été ſi triſte, je ſuis monté ſur le pont, & je m'y ſuis tenu une heure entiere parfaitement déſœuvré. Il eſt actuellement ſix heures paſſée, & je ſuis encore tout engourdi; mon eſprit n'a même aucun penchant à être tiré de ſa léthargie: cependant mon eſprit n'eſt point de la même trempe qu'une bouteille de vin de Bordeaux qu'on n'oſe re-

„ mes ils ſe mettent fort ſimplement. Un habit propre & „ bien fermé, du linge blanc & fin ſont à peu près toute „ la dépenſe qu'ils font en ajuſtemens".

muer qu'avec précaution : en conſéquence je prétends le ſecouer, & le forcer à guider ma plume juſqu'à ce qu'on m'appelle pour déjeuner.

Nous eumes toute la journée de hier un vilain calme tout plat ! Je ſais à préſent ce que c'eſt que le calme, & j'aime beaucoup mieux la tempête. Le Capitaine eſt d'un autre avis ; mais je perſiſte dans le mien. Le calme ne m'a-t-il pas rendu malade ! Et eſt il poſſible de décrire l'horreur de ce mal que l'on nomme mal de mer ! Il faut être un grand orateur pour cela. Vous vous plaignez en dépit de vous-même : vous gémiſſez comme un loup bleſſé, en ſuppoſant que les loups gémiſſent quand ils ſont bleſſés ; choſe dont je ne ſuis pas encore bien ſûr : vous êtes malade, très-malade, prodigieuſement malade, & cependant, plus vous êtes malade, plus les marins vous répetent, que ce n'eſt rien, réelement rien ; rien du tout : ah que je les battrois de bon cœur, ſi je pouvois, pour oſer appeller rien un tourment auſſi cruel ; & cependant il eſt vraiſemblable qu'ils ont raiſon car ils doivent le ſavoir mieux que moi.

Cette odieuſe maladie n'eſt pas le ſeul fléau qu'il faille endurer à bord d'un paquebot ; on eſt encore expoſé à un ſecond que

l'on nomme ennui, qui eſt tout auſſi redoutable, tout auſſi déteſtable: comment faire pour m'en préſerver. J'ai beau reſter en bas dans ma chambre, ou me tenir ſur le pont. Si je reſte en bas, je ne ſaurois m'y procurer d'autre compagnie que la mienne, qui eſt aſſez paſſable tant que je peux écrire; mais puis-je toujours écrire! actuellement j'en ſuis fatigué; & l'ennui s'empare de moi ſi je ne vais pas ſur le pont; mais quand j'y ſerai qu'y ſerais-je? J'y vois ici une perche reſſemblante à un May, & là une autre: Elles ſupportent quelques pieces de toiles qui ſont pendantes en tems de calme, & reçoivent le vent dès qu'il commence à ſouffler. Ais-je autre choſe à contempler? oui deux rangées de Canons de fonte qui refuſent de me faire entendre leur voix ſous le prétexte frivole qu'aucun Monſieur ne daigne aſſez nous approcher pour pouvoir lui parler. Sur quel autre objet puis-je encore jetter la vue? Une plaine immenſe dont l'étendue m'a autrefois frappé, rendue infiniment reſpectable pendant un moment ou deux par ſon uniformité non interrompue, & épouvantable par ſa grave & maſſive ondulation. Cet objet eſt magnifique, prodigieuſement magnifique! Mais je l'ai contemplé ſi longtems, que la familiarité à produit ſon effet ordi-

naire ; & que je ne ſaurois ſoutenir plus longtems la vue de cette étendue, & de cette ondulation invariable. J'éprouve qu'il n'y a ce qui a la faculté de parler qui puiſſe me plaire long-temps ; & l'océan ne peut parler !

Ici, vous me direz qu'un homme accoutumé à penſer trouveroit moien de paſſer patiemment les heures, même dans une obſcure priſon, en exerçant ſimplement ſa faculté penſante ; rien de plus beau dans la ſpéculation ! mais où eſt l'homme qui ſoit toujours aſſez maître de ſes penſées pour les faire naitre à ſa fantaiſie ? Quoique vous puiſſiez faire où vous êtes ! il n'en eſt pas de même de moi dans ce paquebot. Je me ſuis ſouvent efforcé de me créer des objets, & pour vous en donner un exemple il n'y a qu'un inſtant que je m'imaginois avoir atteint la Ville de Turin, où vous attendiez mon arrivée avec impatience. Vous êtes tous deſcendus très-vite à l'ouïe du bruit du Caroſſe, & des claquemens de fouët du poſtillon. Six bras étoient étendus pour m'aider à deſcendre de ma voiture, l'un de vous m'embraſſoit, l'autre me preſſoit la main, celui-ci étoit prêt à pleurer de joie, bien arrivé, bien arrivé, bien arrivé, comment vous portez vous ?

Si l'illuſion avoit duré l'ennui n'auroit

oſé s'approcher; mais je n'ai pas eu le pouvoir de la prolonger & elle a été auſſitôt diſſipée que formée; un des membres du vaiſſeau a craqué, ou un Matelot s'eſt mis à jurer, ou une vague eſt venue ſe briſer contre le gouvernail, adieu l'illuſion! Il eſt impoſſible à bord d'un paquebot de bâtir des châteaux en Eſpagne, qui vaillent la façon! Je me mets ſouvent dans la poſture de la fameuſe Magdeleine du Guide, le coude gauche ſur le genou gauche, le poing ſous le menton, & les yeux à demi fermés. Poſture excellente pour quelqu'un qui a envie de bâtir un château très-vaſte, dont les murs ſoient très-ſolides, les tours élevées, & les creneaux fort larges; mais à peine en a-t-on poſé les fondemens qu'ils ſe trouvent renverſés par quelque événement imprévu. Lorſque j'étois encore enfant l'un de mes plus grands plaiſirs étoit d'obſerver un petit cercle que j'avois formé ſur la ſurface d'un étang, en y jettant une petite pierre; mais mes camarades d'école; qui ſe plaiſoient à me tourmenter, ne s'appercevoient pas plutôt que j'étois plongé dans mes réflexions qu'ils accouroient, & ramaſſant ce qu'ils trouvoient ſous leurs mains, ils le jetoient dans l'étang, mon pauvre cercle étoit ſur le champ détruit par un million d'autres, rompu,

confondu & effacé! Que dites-vous de cette comparaiſon! ne l'aurois-je point pillée de quelque poëte Anglois? Je penſe que oui, mais je ne me ſouviens pas du quel.

On m'appelle pour déjeuner, lorſque cela ſera fait, je prierai mon ami le chirurgien de me jouer un air de ſa Muſette, enſuite nous lirons un peu, & puis je me remettrai à griffonner.

LETTRE II.

Une bonite, & le poiſſon volant: Voyages de mer. Uſages des Machines ou du merveilleux dans les Poëmes Epiques.

A bord du paquebot le Roi George.
27 Août avant midi.

Je viens dans l'inſtant de voir un objet que je n'avois encore jamais apperçu. Un poiſſon qui a cinq empans de longueur de la tête à la queue; les Matelots l'ont pris. Ils le nomment (16) *Bonito* mot eſpagnol

(16) En François, *Bonite* poiſſon fort commun dans la mer Atlantique, d'une couleur aſſez approchante de celle des *Maqueraux*, auxquels il reſſemble auſſi pour le goût, il a juſqu'à deux pieds de largeur.

qui ſignifie *paſſablement bon.* Je dois en avoir ma part à diner pour m'encourager à manger; car le Capitaine jure que je ne mange rien; cela doit s'entendre ſeulement lorſque j'ai le mal de mer, car lorſque je me porte bien je m'acquite tout auſſi bien de mon devoir qu'aucun de ceux qui ſont à bord du paquebot.

L'hameçon avec lequel la Bonite a été priſe, eſt à peu près de la groſſeur de mon petit doigt, & l'appas étoit un morceau de guénille dont il étoit enveloppé avec l'addition de deux plumes appliquées aux deux côtés; de maniere qu'il reſſembloit aſſez au *poiſſon volant* que les Bonites regardent comme un morceau friand. Il n'y a qu'un poiſſon auſſi ſot que la Bonite qui puiſſe jamais prendre un chiffon pour un met délicieux.

Le poiſſon volant eſt à peu près de la groſſeur d'un harang. Ses nageoires ſont à proportion beaucoup plus larges que celles d'aucun autre poiſſon & lui ſervent d'ailes. J'en ai vu dans la journée des milliers qui s'élancoient hors de l'eau, & voloient ou plutôt voltigeoient en droite ligne auſſi loin que deux ou trois fois la longueur du bâtiment, & retomboient enſuite dans leur élément naturel.

Je n'avois encore jamais vu de poiſſon vo-

volant, ni de bonite, ainſi voici deux nouvelles idées que j'ajoute à celles que je poſſédois déja. Je ſuis enchanté de cette addition quoique peu conſidérable: qui ſait ſi quelque jour je ne trouverai pas moyen d'en tirer parti? pour placer une moralité, par exemple, en parlant d'un conquérant, ou de quelque Procureur? pour amener une comparaiſon neuve entre une pauvre hôteſſe & certain agent de la province de Dévon? nous ne poſſédons jamais trop de connoiſſances: nous devons toujours tâcher d'en accumuler le plus qu'il nous eſt poſſible. Chaque choſe trouve ſa place dans l'occaſion, & la moindre bagatelle peut devenir dans le moment où l'on s'y attend le moins très-utile ſoit en parlant ou en écrivant, en proſe ou en vers.

Dans une heure la Bonite ſera ſervie ſur table, j'aimerois mieux un anchois, pourvu que je fuſſe avec vous pour le manger. Je lui donnerois la préférence ſur le plus gros habitant de l'océan dans ce paquebot: Qu'il eſt facheux de voyager par mer! Et cependant je devrois avoir honte de le dire, conſidérant combien eſt court le trajet que j'ai entrepris. Lisbonne doit être enviſagée comme très-voiſine de Falmouth comparée aux Voyages de quelques Anglois, Hollandois, François, Eſpagnols, & d'autres na-

rions. Mais je ſuis un Voyageur ſemblable à Uliſſe, qui ayant un peu parcouru la Méditerranée ; fit de cette courſe un auſſi grand étalage que s'il avoit fait le Voyage d'Ithaque au Japon en paſſant par la terre de feu, & étoit revenu par une autre route. Cinquante mille particuliers, que dis-je, cinquante mille fois cinquante mille, qui n'étoient ni Rois, ni héros, ont été vingt fois plus loin, & jamais Poëte Méonien ne ſongea à compoſer de poëme Epique en l'honneur d'aucun d'eux. Le ſeul poëme épique qui ait été écrit depuis celui d'Homére pour célebrer un homme qui eut fait beaucoup de chemin, fut l'ouvrage d'un Eſpagnol. Je veux vous conter ſon hiſtoire, cela allongera ma lettre.

Cet Eſpagnol (ſon nom eſt Ercilla) bien perſuadé, qu'aucun poëte moderne ne ſeroit curieux de ſe donner la peine de chanter un homme qui auroit parcouru un petit nombre de milles par eau, & qui avoit été même juſqu'au Pérou (ſi je me trompe) réſolut d'être lui même ſon propre Homere.

En conſéquence de cette réſolution, il s'aſſit à ſon pupitre, & après avoir invoqué Apollon & les Muſes, rima un long poëme épique, dont ſon Voyage fut le ſujet, & lui perſonnellement le principal héros.

J'ai quelque envie d'après cet exemple de

publier *l'Oliſipoſſey;* ou la rélation épique de mon Voyage de Falmouth à Oliſipo (17) vulgairement Lisbonne. Quand au héros, je ne ſuis point du tout embarraſſé pour en trouver un du plus grand mérite & quand aux ſubalternes mon brave Chirurgien eſt abſolument ſous ma main, & me tiendra lieu d'un Achille; M. Baron me ſervira d'Hector, & M. Oak de Dioméde, d'Ajax, ou de tout ce que je voudrai. Le garçon de chambre lui même pourra remplacer Patrocle, Automedon, ou Calchas.

Mais ſans Machines ou ſans merveilleux un poëme épique ne vaut pas grand choſe; comment en inventer? Au temps jadis le merveilleux étoit très-commun. Jupiter, Junon, Venus, Minerve, Neptune, Mars, & les autres Divinités étoient aſſez complaiſantes pour voler au ſecours d'un poëte embarraſſé. D'ailleurs on rencontroit presque dans chaque Voyage des êtres très extraordinaires moitié femmes & moitié poiſſons, qui chantoient des Solo & des Duo aux deux côtés du vaiſſeau, & qui faiſoient mille tours & mille gambades ſur l'eau. Ulyſſe lui même en trouva quelques uns

(17) Il paroît par une ancienne inſcription que Lisbonne a été autrefois nommée *Oliſipo*: elle a auſſi porté les noms de *Ulyſibona*, *Ulyſipona* & de *Felicitas Julia*.

dans le golphe de Naples, & un Archevêque qui étoit lui même une façon de poëte grec en proſe françoiſe, nous a appris que Télémaque, fils ainé d'Ulyſſe vit une fois une très-belle Dame aſſiſe dans toute ſa pompe ſur une énorme coquille d'huitre, voguant à une grande diſtance du rivage qui entoure l'Iſle de Chypre, ou de Crete (j'ai oublié laquelle des deux.) Accompagnée d'un Orcheſtre complet de violons & de joueurs de flutte, les uns nageants autour d'elle à l'aide de leurs queues, d'autres aſſis ſur des Dauphins & des Requins, & un petit nombre à cheval ſur des cancres & des écreviſſes de mer.

C'eſt là ce qu'on appelle du merveilleux, mais hélas! on m'a déja prévenu & ſi j'oſois en faire uſage; il n'y a pas un chétif critique parmi les chétifs Journaliſtes, ou écrivains périodiques d'Angleterre qui ne criaſſent au plagiat!

Le bon temps pour le merveilleux eſt paſſé, & à préſent au lieu de Syrenes & de Tritons, nous ne rencontrons tout au plus dans nos Voyages que des Bonites & des poiſſons volans; & certainement ni le poiſſon volant, ni la Bonite ne ſauroient dans ce ſiecle critique tenir lieu de merveilleux.

Il faut donc que je renonce à mon *Oliposſey*; je ne me ſens pas aſſez d'invention

pour ſurmonter cette difficulté: & au lieu de me lamenter de ce que ni Syrene, ni Triton ne veulent venir nous chanter *Care Luci*, ou tirer de ſons mélodieux de leurs coquilles autour de ce paquebot, je dois être content lorſqu'il plait à mon honnête Ecoſſois de preſſer avec ſon coude le ſouffle de ſa muſette.

LETTRE XIV.

Maniere de vivre dans un paquebot; Profits réſultans d'un diné. Pluſieurs milliers de reis ne font pas une grande richeſſe.

A bord du paquebot le Roi George. 27 Août ſur le ſoir.

Je ne devois plus faire mention de la Bonite. Je vous en ai déja aſſez parlé; cependant pour me donner la facilité de commencer une nouvelle lettre ſans me tourmenter à imaginer un brillant exorde, je ne ſaurois m'empêcher de vous dire, que le nom de Bonite eſt peu convenable à un pareil poiſſon; car au lieu d'être *paſſablement bon*, il eſt réelement excellent.

De quoi vous entretiendrois-je à préſent? Je crois qu'il convient de vous inſtruire du genre de vie que l'on méne à bord de ce paquebot.

Vous ſavez déja que le matin je me léve, quelquefois de bonne heure, d'autres fois plus tard. Vous ſavez auſſi que lorſque je ſuis levé, ou je fais quelque choſe, ou je ne fais rien, je lis ou ne lis pas, écris ou n'écris pas, & vous pouvez conjecturer qu'à huit heures je déjeune à l'Angloiſe avec du thé, & des beurrées: je compte pourtant me défaire bientôt de cette coutume; & dès que je ſerai arrivé en Portugal je me propoſe de reprendre celle de déjeuner avec des raiſins, des figues & des melons pour me remettre au ton de la patrie, & ne pas y paſſer pour étranger à mon retour.

Je remplis du mieux qu'il m'eſt poſſible l'intervalle qu'il y a entre le déjeuné & le diné: mon livre & ma plume, cela va ſans dire. Quelquefois je me promene: le pont me fournit une promenade il a éxactement trois de mes pas & un pied en ſus. Cet exercice à ſes inconvéniens, n'étant point accoutumé à me mouvoir comme une crabe, penchant entierement d'un côté, afin d'ajuſter mon corps à la ſituation du paquebot qui penche ſouvent à babord

ou à tribord, (*à droite ou à gauche*) en conformité du côté d'où le vent ſouffle. Lorſqu'il ne n'eſt plus poſſible de me promener, ou que j'en ſuis fatigué, ainſi que de lire & d'écrire, je reſte ſans rien faire.

Quand à la converſation, elle n'eſt pas bien vive; le Chirurgien n'eſt rien moins que babillard, le Capitaine & M. Oak s'occupent de hauteurs & de longitudes; de ſorte qu'après que nous nous ſommes mutuellement informés de nos ſantés reſpectives le matin, qu'à midi nous avons fait l'éloge du beau temps, & ſçu le ſoir le nombre de nœuds que nous filons nous avons à peu près tout dit.

Mais le diné vient ſur table; vous me permettrez de vous dire que je ne dois plus exciter votre pitié; ce diné eſt toujours ſi abondant, qu'il ſeroit ſuffiſant pour une douzaine de moines, qui auroient fait une longue abſtinence.

Cette heure-ci eſt dans la réalité la plus agréable des vingt-quatre, & la ſeule qui mérite d'être peinte avec de jolies petites ailes de papillon ſemblables au plus brillantes de celles dont Raphaël a fait uſage dans ſes noces de Cupidon & de Pſyché; peut-être voulant faire entendre qu'un diné de noce doit durer trois heures.

Mais avez-vous tous les jours du pain

frais? oui, Madame, nous avons un boulanger à bord qui pétrit tous les jours.

Mais vos viandes ſont ſalées?

Point du tout, Madame, à l'exception du bœuf. Le mouton eſt frais; parce que nous en avons de vivans à bord, nous y avons auſſi un joli cochon, & une ſi grande quantité de cages pleines de volailles, que ſi le Voyage duroit deux mois nous en aurions encore de reſte.

Il n'y a point d'enfans en Angleterre qui ne ſachent ces détails; mais nos Dames qui ne connoiſſent que la terre, & qui ſont au de là des Alpes veulent être informées des particularités les plus minutieuſes, & je ſuis prêt à me ſoumettre à tout, dès qu'il eſt queſtion de les ſatisfaire.

Par ces détails vous voiez que l'on ne ſauroit mieux employer l'heure du diné, quelques ſonges-creux ont fort blâmé le temps que l'on donnoit à cette occupation; & ſe ſont amerement plaints de la néceſſité où étoient les mortels de diner. Si les hommes, dit l'un d'entr'eux, étoient exempts de cette néceſſité, conſéquemment délivrés des ſoins de penſer à ſe pourvoir de vivres, qui prennent preſque tout leur temps, ils auroient ſans contredit plus de momens à donner à la culture de leur es-

prit; & à s'appliquer aux arts, aux ſciences, aux manufactures & au commerce.

Mais, Meſſieurs, ſi j'oſe dire mon avis après que vous avez décidé, permettez moi de vous repréſenter qu'il en arriveroit préciſément le contraire. Si nous n'étions pas dans la néceſſité de nous induſtrier pour appaiſer nôtre faim, ne tomberions nous pas les uns après les autres dans l'oiſiveté? Pourquoi l'homme de lettres compoſe-t-il des livres? l'homme de loi défend-il les droits de ſes clients, les Médecins tatent-ils le poulx, les aſtronomes contemplent-ils les aſtres, les Laboureurs remuent-ils la terre? les maſſons bâtiſſent-ils? les tailleurs couſent-ils? & les Soldats combattent-ils? ſi ce n'eſt uniquement pour ſe procurer un diner? Détruiſez cette néceſſité; & vous mettez fin à tout ce qu'il y a de louable & de déſirable. Plus j'y réfléchis, plus je dis avec le Bergamaſque (vous vous rappellez ce chantre de rue) dont les chanſons avoient toujours pour réfrain.

Tuto, tuto in queſto mundo
Che ſe fade bel e de bon
Vè per un piato de Maccaron (18).

(18) *Oui je conviens qu'en ce bas monde*
Ce qui ſe fait de bien, de bon
Eſt pour un plat de Macaron.

Qu'il en ſoit cependant tout ce qu'on voudra: nôtre diné dure rarement plus d'une heure. Le Capitaine, M. Oak, le Chirurgien & moi, ſommes très-ſobres & nous nous levons ordinairement de table auſſitôt que la ſeconde bouteille eſt vuidée. Enſuite je me proméne, ou je m'aſſieds, je lis ou j'écris, ou j'écoute la Muſette, juſqu'à ce que le ſoleil ſoit couché, & me laiſſe la liberté de contempler un moment la grande ou la petite ourſe: vers neuf heures je demande un biſcuit, & un verre de vin de Madére, après quoi je me mets au lit.

Voila à peu près l'hiſtoire de chaque jour, & je ne crois pas qu'aucun de vous puiſſe trouver rien à blâmer dans une façon de vivre auſſi réguliere & auſſi innocente.

Vous allez vous coucher, dites vous. Mais je vous prie, quelle eſpece de lit avez vous?

Mon lit eſt une certaine machine, placée dans un cabinet obſcur, & fixée entre deux planches, de ſorte qu'il reſſemble beaucoup a un Coffre ſans couvert. Il mériteroit peut-être mieux le nom de couche que celui de lit.

Je ne voudrois pas que vous vous imaginaſſiez que l'on me fournit ce lit, & ma nourriture uniquement en faveur de mon air de bon-hommie. Vous vous tromperiez

ſi vous le ſuppoſiez. Outre les quatre Guinées que j'ai payées au Roi à Falmouth pour la permiſſion de m'embarquer dans un de ſes paquebots: à mon arrivée en Portugal il faudra encore que je compte vingt trois mille Reis au Capitaine.

Quelle ſomme étonnante! Et qu'il faut être riche pour payer tant d'argent!

Ne vous laiſſez pas emporter trop loin par vôtre imagination! Vingt trois mille reis ne font que cinq moidors; de ſorte que ſi le Voyage, & l'appetit que j'ai actuellement durent longtems, le Capitaine Bawn ſera à moitié ruiné. D'ailleurs pour m'aſſurer d'un court paſſage, je conſentirois volontiers à lui donner quelques mille reis de plus. Long ou court il eſt clair que je ne pourrois que gagner à ce marché.

LETTRE XV.

Beauté de la nuit en mer. Trois Vaiſſeaux nous donnent la Chaſſe.

A bord du Paquebot le Roi George, 28 Août 1760.

LA nuit paſſée le mouvement du Paquebot a été très-violent & très-déſagréable.

Mais tant mieux; c'eſt un ſigne que nous allions plus vite que nous n'avons encore été.

Trouvant qu'il étoit impoſſible que je dormiſſe pendant ce mouvement; je me ſuis trainé un peu après minuit hors du lit, & je ſuis monté ſur le pont, où j'ai employé mes deux yeux à contempler le paquebot, les Vagues écumantes, les deux ourſes, & les autres flambeaux céleſtes.

Tous ces objets raſſemblés forment au clair de la lune un ſpectacle que rien ne ſauroit égaler. Le paquebot lui même (qui eſt certainement moins que rien, comparé par les yeux de l'eſprit à l'océan & au firmament) le paquebot, dis-je, à l'œil corporel d'un pauvre mortel borné comme je le ſuis, fait une figure magnifique ſur les Vagues, ajoute beaucoup à ce glorieux ſpectacle, & s'attire une bonne partie de mon admiration.

Il étoit entre deux & trois heures du matin lorſqu'un petit drôle qui étoit en faction à la tête du mât a découvert trois voiles qui lui ont paru nous donner chaſſe.

Comme l'uniformité de la vie que je méne actuellement me laiſſe conſtamment en proie à l'ennui: je m'imagine que j'éprouvai une eſpece de ſatisfaction en entendant inopinément le cri ordinaire de *voile*, *voi-*

le: & je ſuis perſuadé que dans mon humeur chagrine, je n'aurois pas été trop fâché d'échanger une douzaine de boulets avec un ennemi nous battant en retraite.

M. Oak ſe trouvoit alors ſur le pont, l'on avertit ſur le champ le Capitaine, le Chirurgien ne tarda pas non plus à paroître: nous ne fûmes pas long-temps avant que d'appercevoir tous bien clairement trois nuées de toiles pouſſées de nôtre côté, le Capitaine décida que c'étoit trois vaiſſeaux de guerre, & jura qu'ils étoient Anglois. Cependant peu curieux de chercher à leur parler, crainte de ſe méprendre, nous avons forcé ſur le champ de voiles, & en avons mis tout ce que le paquebot en pouvoit porter, & nous éloignant d'eux malgré tous les efforts que nous ſuppoſons qu'ils ont fait pour nous atteindre. La chaſſe a duré quatre bonnes heures, & lorſque M. Oak s'eſt apperçu qu'ils y renonçoient; il nous a aſſuré qu'ils nous avoient reconnu à la viteſſe de nôtre marche, & que ce ſont des vaiſſeaux qui font partie de la flotte ſous les ordres du Chef d'Eſcadre Edgecomb.

Cette petite aventure, & la foible poſſibilité d'un joli combat m'inſpirerent tant de courage, que je réſolus de reſter ſur le pont juſqu'au diné, qui ne ſe paſſa point

en ſilence ; comme nous avions tous quelque choſe à dire rélativement aux trois voiles ; ce ſujet ne fut épuiſé que lorſque nous fûmes à même de parler du *Cap Finiſterre* (19), dont nous eûmes une vue confuſe vers les quatre heures après midi.

Je fus bien conſolé en apprenant, que pourvu que le vent dure encore deux jours comme il eſt, nous ſerions Dimanche à Lisbonne, n'en étant éloignés que de trois cents milles. Voila une bonne nouvelle, conſidérant combien je ſuis déja fatigué de mon Voyage, quoique juſqu'à préſent il ait été auſſi heureux qu'on pouvoit le déſirer, à l'exception du calme du ſecond jour.

(19) A dix ou douze lieues de la petite ile de Cyſarga en tirant au Sud-oueſt eſt le cap Bellem : deux lieues plus bas eſt le Cap de Corianne, entre ces deux Caps l'océan fait une petite Baye vers l'entrée de laquelle eſt la Ville de Mongia ; à deux lieues de la eſt le fameux Cap de Finiſterre dans la Galice, c'eſt le lieu le plus occidental de toute l'Europe, il fut appellé par les anciens *Artabrum* & *Celticum promontorium* & par quelques uns *Nerium*. Il a donné ſon nom à une petite Ville qui eſt près delà.

LETTRE XVI.

Ouverture dans la Chambre, pourquoi, & à quel uſage.

A bord du paquebot le Roi George. 29 Août 1760.

J'AI remarqué dans la journée qu'il y avoit un morceau de planche quarré & mobile au milieu de la grande chambre. J'en ai demandé la raiſon au Chirurgien; & voici la ſubſtance de ce qu'il m'a dit au ſujet de l'ouverture couverte par cette planche mobile.

Il part preſque toutes les ſemaines un paquebot de Falmouth pour Lisbonne qui ne porte autre choſe que la malle qui y eſt envoyée de Londres: une malle n'eſt pas une Cargaiſon bien péſante, mais lorsque le paquebot retourne en Angleterre, outre la malle, cette ouverture eſt remplie de tant de ſacs de monnoie d'or de Portugal qui valent de trente à cinquante & même juſqu'à ſoixante mille livres ſterling. Somme conſidérable quand on vient à feuilleter l'almanac, & que l'on ſe convainc que l'année a cinquante deux ſemaines.

Ces ſacs ſont remis aux Capitaines des paquebots par les négocians Anglois établis à Lisbonne, & jetés par ceux-ci dans l'ouverture qui eſt dans la grande chambre, il eſt ſouvent arrivé que ces ſacs étoient en ſi grand nombre, & ſi péſants qu'ils nuiſoient à la marche des paquebots. Ce qui occaſionna une fois la priſe d'un paquebot nommé le Prince Frédéric, par un Pirate de Barbarie; ce Paquebot n'avoit pas moins de quatre vingt mille Livres ſterling dans cette ouverture.

Vous pouvez à préſent vous imaginer ce qui fait que nous redoutons les vaiſſeaux qui pourroient nous donner la chaſſe. L'on ne prend pour Paquebot que les bâtimens dont la marche eſt éprouvée, & qui ſont reconnus pour excellents Voiliers: on a grand ſoin tant à Falmouth qu'à Lisbonne de les bien exprimer (20) avant qu'ils mettent en mer; afin qu'ils gliſſent & nagent comment de vrais Dauphins.

Il eſt inutile que je vous diſe que les portugais (je parle du Roi & du peuple) ſont très-riches en or & en pierres précieuſes leurs richeſſes ne ſont cependant pas le pro-

(20) Terme de marine qui ſignifie enduire le deſſous d'un vaiſſeau de ſuif pour faciliter ſa marche.

produit du Portugal; mais celui de leurs Colonies d'outre-mer (21) j'ai ſouvent ouï

(21) Le Portugal, à le prendre en général, eſt un très-bon pays & abondant en tout ce qu'on peut ſouhaiter pour les beſoins de la vie. Le denrées de Portugal ſont principalement l'huile, les vins, & le ſel qu'on tranſporte en quantité de Sétuval dans les pays ſeptentrionaux: les marchandiſes, dont on y trafique, ſont apportées d'autres contrées. La mine d'argent que les Portugais nomment Quacaldana rapporte tous les ans 78 Quintos d'argent; chaque Quint. vaut 2673 Ducats, 8 Réales, & 26 Maravedis. Entre les pays qui ſont ſous la domination de Portugal, le Bréſil eſt maintenant un des principaux: c'eſt une contrée d'une très-grande étendue ſur la côte de l'Amérique, mais qui n'a que très-peu de largeur. Ce pays eſt vanté, tant pour la bonté de ſon air que pour ſa grande fertilité. Le plus grand revenu que les Portugais en tirent, conſiſte dans une quantité de ſucre que le terroir y produit en abondance. Ils en tirent auſſi du gingembre, de l'indigo, du coton & du bois de bréſil. Le Commerce que les Portugais font ſur la côte occidentale de l'afrique n'eſt pas de grande importance parce que les Hollandois s'y ſont établi partout à leur préjudice. Les places même qu'ils tiennent ſur la côte orientale, n'apportent point d'autre profit au Portugal ſi ce n'eſt que les gouverneurs qu'on y envoie ſçavent s'y enrichir. Ce que les Hollandois leur ont laiſſé dans les Indes eſt de plus grande importance. Goa eſt une aſſez grande Ville où ſe fait un grand commerce de toutes ſortes de nations: cependant il y a longtemps que des politiques judicieux ont condamné la conduite des Portugais aux indes orientales. Ceux d'entre eux qui y demeurent n'ont preſque aucun ſoin de s'éxercer dans le métier

assurer avec confiance qu'ils tiroient annuellement du Bréſil la valeur de plus de deux millions de livres ſterling. Quand au Portugal proprement dit, ſes productions ſont fort peu de choſe, & ſes manufactures ne méritent aucune attention. Les ſeules denrées qu'il fourniſſe en grande abondance ſont les oranges, les citrons, & le vin: les Anglois achetent une grande quantité de tout cela; & cependant la balance de leur commerce avec ce Royaume eſt conſidérablement en leur faveur; les Portugais ſe fourniſſant chez eux de pluſieurs articles tant pour leur propre conſommation que pour celle de leurs Colonies au dehors. En conſéquence le ſurplus dû à l'Angleterre, eſt payé par le Portugal en or, & cet or eſt dépoſé toutes les ſemaines dans les ouvertures des chambres des paquebots.

Voyez comme les affaires de ce monde ſont balancées! Les Portugais ont beſoin des commodités que les Anglois ont l'induſtrie de fabriquer, & les Anglois ont beſoin de l'or que les Portugais tirent du Bréſil, & ainſi cha-

des armes & ne ſont occupés que de plaiſirs; auſſi les Hollandois n'ont-ils pas eu beaucoup de peine à chaſſer de la plupart des Indes une nation qui s'y étoit rendue odieuſe & mépriſable.

que nation pourvoit aux néceſſités de l'autre.

Les François & les Hollandois ont long-temps cherché à ravir aux Anglois une branche de commerce ſi lucrative : mais j'ai deux raiſons qui me font croire qu'ils n'y réuſſiront point. L'une eſt que les Anglois ſont plus redoutables eux ſeuls par mer, que les François & Hollandois réunis, & la force ſupérieure à quelque choſe en elle qui lui donnera toujours une prépondérance marquée, tant de nation à nation que d'individu à individu. L'autre raiſon eſt que ni les Hollandois, ni les François ne ſauroient tirer du Portugal cette grande quantité de fruits & de vin que les Anglois en tirent pour une partie du payement des marchandiſes qu'ils lui fourniſſent. En ſuppoſant même que les Portugais fuſſent portés à ſe pourvoir de la majeure partie des productions qui leur manquent chez les François ou chez les Hollandois plutôt que chez les Anglois, ces derniers ne tarderoient pas à les obliger à changer de conduite ; ils n'auroient pas même beſoin pour cela de leur déclarer la guerre. Ils n'auroient qu'à acheter les fruits & les vins qu'ils conſomment par tout ailleurs, les Portugais ſeroient à moitié ruinés.

En conſéquence il eſt très-probable, que les Anglois ne perdront point leur com-

merce avec le Portugal, auſſi long-temps qu'ils feront uſage du punch, & du vin, quand même les forces navales Françoiſes augmenteroient & les leurs diminueroient; ce qui en parlant humainement ne doit pas arriver ſitôt. Si l'on en juge par les apparences, les Anglois ne ſauroient terminer la préſente guerre que d'une maniere avantageuſe pour eux; & ſi cela eſt ainſi, quel pouvoir aſſez formidable oſera de quelques ſiecles (22) s'oppoſer ouvertement à eux, & les attaquer par mer, & quel vaiſſeau s'hazardera à fréquenter les côtes du Portugal ou tout autre pays ſans leur permiſſion?

LETTRE XVII.

Vains ſouhaits, ou Chateaux en Eſpagne. J'étudie fortement. Comment on parvient à bien prononcer. Le Roc, le Roc.

A bord du Paquebot le Roi George
30 *Août* 1760.

ECOUTEZ avec attention tout ce que vous entendrez dire dans le courant d'une journée, & je ſuis très-fort trompé ſi vous

(22) *De quelques ſiecles!* La prévention eſt une choſe étrange. On voit bien que ces Lettres ne ſont pas faites d'hier, ni écrites à Boſton.

ne convenez pas qu'il n'y a perſonne au monde, qui ne forme tous les jours de ſa vie quelque ſouhait dont il lui eſt impoſſible d'obtenir l'accompliſſement.

Tout homme vivant eſt parfaitement convaincu que les vains ſouhaits ne ſont pas moins ridicules qu'abſurdes: malgré cela, étendez ſeulement la main & vous toucherez ſurement un mortel qui ſouhaite ſecrétement d'obtenir pour le moins autant de richeſſes que Créſus, ou autant de pouvoir que Koulikan, ou une beauté comparable à la plus belle Circaſſienne.

Je ne veux pas me donner la peine de rechercher ſi ce penchant univerſel à déſirer des choſes impoſſibles eſt une triſte dépravation de notre eſprit, ou une qualité qui nous a été donnée à deſſein par la nature pour d'excellentes fins. Qu'il en ſoit ce qu'on voudra. Je prendrai la liberté de conſeiller à mes amis d'empêcher leur imagination de ſe plonger long-temps dans de pareils égaremens; car, outre que le caractere de bâtiſſeur de Châteaux en Eſpagne eſt abſurde & ridicule, lorſque l'on ne prend pas l'habitude de fixer ſes idées, on perd inſenſiblement beaucoup de cette activité que l'état de notre fortune peut ſouvent éxiger. On n'obtient rien par de ſimples ſouhaits, mais par l'uſage conſtant

de ſes talens, fuſſent-ils même très-ordinaires, il eſt preſque certain que l'on parvient à ſe procurer beaucoup de choſes, qui valent bien la peine d'être ambitionnées.

J'ai été induit à faire cette ſuite de réflexions en entendant il n'y a qu'un inſtant, un des Matelots de l'équipage ſouhaiter pouvoir parler la langue dans laquelle je m'entretenois avec le bon chirurgien. Ce qui me rappelle les Chevaliers Arthur & Marmaduke, deux Gentilshommes de ma connoiſſance, l'un deſquels ſouhaitoit ſouvent en ma préſence de ſavoir le Latin, & l'autre de ſavoir le Grec. Mes chers Chevaliers, leur dis-je, pourquoi au-lieu de former de vains ſouhaits comme vous l'avez fait depuis dix ans, ne vous êtes vous pas procuré la Grammaire de Port-Royal ou tel autre Livre de cette eſpece? vous auriez pû avec leur aide obtenir, une choſe que vous paroiſſez regarder l'un & l'autre comme propre à contribuer à vôtre bonheur.

Une langue n'eſt pas ſemblable au cœur d'une jeune fille, dont la poſſeſſion dépend quelquefois de nous, & ſouvent n'en dépend nullement. Quelqu'un qui déſire réellement ſavoir le Latin le Grec, l'Arabe ou l'Ethiopien parviendra ſurement à l'apprendre; s'il veut s'y appliquer, & faire ce que je fais actuellement.

Et que faites vous actuellement?

J'étudie le Portugais comme un dragon, & je m'y occupe deux ou trois heures par jour. Quinze jours ou trois ſemaines avant mon départ de Londres j'ai fait à peu près la même choſe, & pendant toute la route de Plymouth à Falmouth je n'ai jamais manqué dans ma chaiſe de feuilleter un livre portugais, de ſorte que ſi je n'entends pas le pilote qui nous entrera dans le Tage & nous conduira à Lisbonne, je m'imaginerai reſſembler aux Chevaliers Arthur & Marmaduke.

Mais, Freres, je vous vois rire? De quoi riez vous?

Nous rions, Monſieur, de vôtre vanité, & de vos vanteries.

Tout doucement, Meſſieurs, il me paroît auſſi impoſſible qu'à vous d'apprendre une langue en un mois. Mais quand à être en état d'entendre un pilote dans ce court eſpace, rappellez vous qu'il y a vingt-cinq ans que je parle Eſpagnol, & que le Portugais n'en eſt qu'un dialecte (23); je ne

(23) Il y a deux langues différentes, en uſage, dans les Eſpagne, la Biſcayenne & la Romance ou Eſpagnole. La premiere ſemble être la langue des anciens Eſpagnols, & l'on peut croire que le langage des anciens habitans du pays a été conſervé dans les montagnes des pyrenées comme l'ancienne langue des Bretons s'eſt conſervée en

crois pas même qu'il en differe autant que le dialecte de Véniſe differe du Toſcan. D'ailleurs je ne prétends point pouvoir m'ériger en Grammairien, n'y connoître toutes les fineſſes & toutes les beautés du Portugais. Je ne me flatte d'en ſavoir que ce qui me ſera néceſſaire pour me tirer décem-

Angleterre dans les montagnes de la province de Galles, ou en Ecoſſe parmi les Higklanders. Cependant la langue Biſcayenne n'eſt pas tout à fait pure, & outre les changemens inévitables que le temps peut y avoir apportés, il s'y eſt mêlé quelques mots latins. Quant à la langue Eſpagnole elle eſt différente ſelon les provinces: chaque contrée a ſon dialecte particulier: les Catalans ne parlent pas comme les Galiciens, & ceux-ci différent des Portugais. En général la langue Eſpagnole comme l'Italienne & la Françoiſe, eſt une corruption de la langue latine, mais mêlée d'une infinité de mots Arabes qu'ils ont retenus des Maures. Un mauvais plaiſant a dit que ſi l'on ôtoit les *os* & les *as* de la langue Eſpagnole, il ne lui reſteroit que pour ſiffler & bailler; mais cela eſt faux; cette langue eſt belle, noble, riche, & très-propre à exprimer de grands ſentimens; elle ne manque pas de douceur, mais elle ne deſcend pas à l'afféterie de la langue Italienne. On parle à la cour d'Eſpagne & de Portugal un langage concis & particulier aux gens bien élevés, & qui, plein de métaphores hardies, paſſeroit pour dur ou giganteſque dans tout autre pays. Le dialecte Caſtillan eſt celui en uſage à la cour & parmi les auteurs. La langue Portugaiſe différe du Caſtillan en ce qu'elle s'éloigne un peu plus du Latin & ſemble emprunter quelque choſe du François.

cemment d'affaire pendant mon ſéjour en Portugal : ainſi vous voyez que mon aſſurance rélativement au pilote, n'eſt point auſſi mal fondée que vous vous l'imaginez.

Je ne veux point laiſſer paſſer cette occaſion ſans vous dire, qu'il y a une méthode infaillible pour procurer à votre petit garçon la facilité de prononcer toutes ſortes de langues, ſuppoſé que vous ſoiez dans l'intention de lui en faire apprendre plus d'une. Ecoutez-moi attentivement, & je vous dirai comment vous y parviendrez.

Nos gens en place, à Turin, ſe ſont imaginés, que leurs enfans ne devoient jamais parler d'autre Piémontois que celui dont on fait uſage dans la Capitale, en conſéquence de cette idée ils ont continuellement la vue ſur ces pauvres petits innocens de crainte qu'ils ne prennent l'accent groſſier de ceux qui habitent l'autre côté du Po.

Cette pratique eſt abuſive, & je ſouhaite que vous ne l'adoptiez jamais. Que votre enfant apprenne le langage poli de votre Ville; mais qu'il apprenne auſſi celui des payſans; encouragez-le même à les imiter. En lui faiſant apprendre deux langues au lieu d'une; vous le rendrez capable d'articuler plus de ſons qu'il n'en articuleroit s'il n'en apprenoit qu'une. Et s'il eſt en votre pouvoir, je voudrois même que

vous le fissiez changer souvent d'habitation tandis que ses organes se trouvent encore souples & faciles, & que vous l'engageassiez à contrefaire l'accent le plus grossier du Piémont ou du Monferrat. Conduisez le encore souvent à la Comédie, & faites lui remarquer les différens dialectes Italiens que parlent les personnages de la piece; & répéter autant de leurs absurdités qu'il pourra en retenir. Rien ne gâtera jamais la politesse de son Piémontois qu'il entendra toujours parler chez lui; & cependant il se mettra en état de former un nombre infini de sons, pourvû que vous lui en fourniſſiez les moyens, en suivant la route que je vous indique.

On trouve plusieurs Italiens à Paris & à Londres, qui parviennent à parler François & Anglois & à les prononcer si parfaitement qu'on les prend souvent pour des gens du pays. En voici la raison.

L'Italie est plus abondante en différens dialectes qu'aucun autre pays de la même étendue, & il y a très-peu de ses habitans qui n'en sachent plusieurs dont ils se procurent la connoissance soit en voyageant d'un lieu à un autre, soit en assistant à ces Comédies dans lesquelles chaque interlocuteur parle le langage de sa Ville.

D'un autre côté de cent François de

marque à peine en trouverez vous un ſeul en état de prononcer comme il faut une langue étrangere; même après l'avoir long-temps étudiée, & être parvenu à la ſavoir parfaitement. On ne peut aſſigner d'autre raiſon de cette difficulté que la peur que ſa mere a eue dans ſon enfance qu'il n'eût le malheur de former des ſons qui aprochaſſent de l'accent des poiſſardes ou des badauts; & le ſoin qu'elle a pris de le reprimander toutes les fois que cela lui eſt arrivé, auſſi ſéverement que s'il eut commis un grand crime. De cette façon il a conſervé une langue intraitable qui ne rend jamais d'autres ſons que ceux qui conviennent à la prononciation du François le plus pur.

Mais, Monſieur, montez ſur le pont, & vous verrez le Roc. Le Roc je m'imagine que c'eſt une partie de la côte de Portugal; ainſi adieu, je ſuis preſſé.

LETTRE XVIII.

Navigation terminée. Baptiſte & Kelly. Plongé ou payez. Bords du Tage.

Liſbonne 30 Août 1760. ſur le minuit.

VOYEZ la datte de cette lettre, & félicitez moi, nous ſommes débarqué ce ſoir ſur les huit heures. J'ai été enchanté d'être débarraſſé de mon habitation flotante; & cependant fâché de quitter le Capitaine, le Lieutenant & le bon Chirurgien. Ils en ont bien uſé avec moi, & je me ſouviendrai deux tant que je vivrai.

Eh bien! me voici à terre; & voilà la fin de ma navigation, ce qui m'a paru ſingulier c'eſt qu'en mettant le pied ſur le rivage je n'ai pas pu me tenir ſur mes jambes; j'ai chancelé comme un homme ivre; cette difficulté que j'avois à me tenir droit, & à marcher d'un pas ferme n'étoit point l'effet d'aucun vertige. Je ne ſaurois dire ce que c'étoit; il me ſembloit que la terre étoit mobile comme un vaiſſeau: cependant dans le paquebot je pouvois me tenir

ſur mes jambes & marcher à ce qu'il me paroiſſoit ſans vaciller. Ainſi hors d'état en mettant pied à terre de faire uſage de mes jambes, je fus obligé de prendre un homme qui me donna le bras pendant près d'un mille & me conduiſit dans un Caffé : à meſure que j'avançois mon ſang ſe calmoit, & en moins de deux heures je me trouvai dans mon état naturel.

Du caffé j'ai envoyé mon conducteur s'informer d'un certain Baptiſte, fidele Laquais François, qui m'avoit autrefois ſervi à Londres. Il n'a pas tardé à le découvrir ; & celui-ci ayant appris mon arrivée imprévue, a quitté ſur le champ ſon ſoupé, & m'eſt venu trouver tout hors d'haleine à force de courir ; ſa figure, marquoit ſa joie & ſon étonnement.

Ce Baptiſte m'a conduit chez un nommé Kelly, un vieux Irlandois, qui tient une eſpece d'hotellerie au ſommet d'un monticule nommé *Buenos aires* j'étois très-fatigué en y arrivant. J'y ai établi mon camp pour tout le temps que j'ai à reſter à Lisbonne ; je reviens à préſent à la concluſion de mon Voyage.

Il étoit environ dix heures du matin lorſque nos gens eurent la vue diſtincte du *Roc de Lisbonne* ; c'eſt-à-dire d'un promontoire très-élevé ſitué à main gauche l'en-

trée du Tage, & peu éloigné de son embouchure (24).

(24) La terre s'avance dans l'océan bien loin au delà de l'embouchure du Tage & forme un promontoire avancé que les anciens ont appellé *promontorium lunæ* ou *Olisiponénse* & les modernes *Cabo de Rocca*. Ce promontoire est un rameau d'une montagne fort élevée qui se présente de très-loin aux vaisseaux qui voguent sur ces parages : à l'un des cotés de cette montagne est une petite ville qui porte le nom de *Cintra* à sept lieues de Lisbonne. Au sommet de la montagne on voit un monastere de Religieux hiéronimites dont l'église est taillée dans le roc ; auprès est une hotellerie également taillée dans le roc : cet endroit présente un des plus beaux points de vue qui soient au monde, au bas le vaste océan à droite le majestueux fleuve du Tage, à gauche & par derriere les campagnes les plus riantes & les plus variées. Au pied de la montagne étoit anciennement un temple dedié au soleil & à la lune, on en voit encore les ruines qui annoncent la magnificence. Au côté de cette montagne, qui regarde l'océan est un petit village nommé Collarès, auprès duquel se trouve une grotte ancienne & fort longue au pied d'un rocher battu des flots & dans laquelle on dit avoir vu des Tritons ou hommes marins jouant du Cornet, comme les habitans du Lisbonne le firent sçavoir autrefois à Tibere dans une ambassade qu'ils lui envoyerent à ce sujet. Entre ce village & la montagne est la vallée de Collarès la plus délicieuse peut-être & la plus fertile de l'Europe, elle est longue d'une lieue & est tellement cultivée quelle nourit presque toute la Ville de Lisbonne par les bleds les fruits les légumes & le vin qu'on y transporte.

Plus loin au dessus de Cascaès, petit bourg assez agréable, le Tage se jette dans l'océan. Son embouchure em-

Ce promontoire paroît tout à fait ſtérile, & a l'apparence d'un énorme amas de pierres brutes: on m'a pourtant aſſuré qu'au haut & au bas, il y avoit pluſieurs endroits cultivés; que dans la partie inférieure, il y a des vignes; qu'en d'autres il ſe trouvoit couvert d'arbres, & qu'il s'y rencontroit même quelques plaines qui fourniſſoient des paturages.

On m'a de plus aſſuré, qu'il y avoit à l'endroit le plus élevé un couvent taillé dans le Roc, déſigné par le ſobriquet de *Couvent de liége*, nom que lui donnent les matelots, rélativement à la matiere qui compoſe la plupart des meubles & des uſtenciles dont les moines qui l'habitent ſe ſervent; à cauſe de l'humidité qui ne leur permet pas d'en avoir d'autres. En un mot

baraſſée de bancs de ſable & de rochers, eſt fort dangereuſe; on eſt obligé de prendre des pilotes côtiers pour ſe dégager de ces eſpeces de détroits que l'on appelle des *paſſes*. Chacune de ces paſſes eſt gardée par un fort, de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible à aucun vaiſſeau d'éviter le canon de l'un ou l'autre de ces forts. Depuis cet endroit juſqu'à Lisbonne, ſuivant, les bords du Tage, on voit ſix à ſept places qui méritent d'être remarquées, ſçavoir Cascaës, Saint Antoine, Cabecca-Secca, Saint Julien, Belem, Alcantara. Dans cette derniere qui eſt à un quart de lieue de Lisbonne il y a un palais royal aſſez magnifique & fort agréable par ſa ſituation ſur la rive du Tage. Il eſt orné de jardins ſuperbes & délicieux.

on m'a dit des choſes ſi extraordinaires au ſujet de ce roc, de ſa forme & de la ſituation du Couvent que j'ai quelque envie d'y aller & de le voir. Mais j'y penſerai dans un autre temps; continuons l'hiſtoire intéreſſante du jour.

Lorſque l'on eût une vue bien claire du roc, on m'appella ſur le pont. Alors un matelot ſe tenant debout devant moi, m'informa d'un ton poli & effronté en même temps, que les marins étoient dans l'uſage de plonger dans la mer tous ceux qui voyoient le roc pour la premiere fois; & que comme je me trouvois dans le cas, il me ſupplioit de me conformer à cet uſage en me deshabillant ſur le champ, à moins que je ne préféraſſe d'être plongé avec mes habits ſur le corps.

Ce diſcours inattendu m'étonna peu, perſuadé comme je l'étois, qu'il ne tendoit qu'à m'engager à donner quelqu'argent pour boire, à l'équipage. Cependant, voulant me prêter à la plaiſanterie, j'affectai un air auſſi ſérieux & auſſi refrogné qu'il me fut poſſible, & parlant diſtinctement & à haute voix afin que tout le monde m'entendit. „ Monſieur, lui dis-je, „ vous & vos Camarades vous êtes bien „ les maîtres de me noyer ſi vous le jugez „ à propos; vous ſentez, Monſieur, que

„ je ne ſuis pas aſſez ſot pour prétendre
„ faire la moindre réſiſtance contre un
„ corps capable de noyer, s'il étoit néces-
„ ſaire, toute une armée Françoiſe. Quand
„ à la cérémonie dont il eſt queſtion, je
„ n'aurois certainement aucune objection à
„ vous propoſer pour m'en diſpenſer ſi l'o-
„ céan étoit un océan de Bierre de d'Or-
„ cheſter, ou de *Porter* (25) de Londres:
„ mais comme il ſe trouve malheureuſe-
„ ment compoſé d'une liqueur pour la-
„ quelle j'ai toujours conſervé une antipa-
„ thie invincible; j'aimerois mieux arranger
„ l'affaire, & ſi quelqu'un de vos Mes-
„ ſieurs, vous même, par exemple, daig-
„ niez avoir la généroſité de vous faire
„ plonger ou noyer à ma place, je tache-
„ rois de vous convaincre, vous & cette
„ honorable aſſemblée, que mon plus grand
„ vice n'eſt pas l'ingratitude."

„ Monſieur, répondit le matélot, don-
„ nez moi la main, car vous êtes un gentil-
„ homme, oui, Monſieur, ſi je puis vous
„ être utile (ici il intercalla un gros jure-
„ ment) vous pouvez diſpoſer de moi;

(25) La bierre de d'Orcheſter eſt renommée: le *Porter* eſt une autre eſpece de bierre qui ſe braſſe à Londres, elle eſt plus forte: *porter* ſignifie crocheteur, comme qui diroit bierre de crocheteur, ce qui n'empêche pas que tout le monde n'en boive.

„ & je ne fais aucune difficulte (autre ju-
„ rement) d'être plongé tant qu'on voudra
„ pour obliger un gentilhomme."

Pour concluſion, il ſe deshabilla en un inſtant, ne conſervant que ſes chauſſes de matelot: ſes camarades le mirent dans une machine de bois qui prenoit ſous les aiſelles & entouroit ſa poitrine. La Machine fut liée à une poulie, laquelle fut attachée à l'extrêmité d'une poûtre qui étoit poſée en travers à la tête du mât; on l'éleva en l'air, enſuite on lâcha la corde, & mon drole tomba tout à coup au moins de vingt-cinq pieds de haut au milieu d'une vague; ce jeu fut répété pluſieurs fois malgré ſes cris, à la grande ſatisfaction de l'aſſiſtance.

Le drôle ayant été tiré de la machine, revint à moi, & mouillé comme il l'étoit voulut m'embraſſer en qualité de frere matelot qui avoit duement vu le roc; mais une piece d'argent que je lui donnai me ſauva de ſes careſſes.

Comme nous approchions de l'embouchure du Tage; nous fîmes ſigne à un pêcheur de venir à nous pour nous ſervir de pilote: non que nous en euſſions beſoin, nos gens connoiſſoient auſſi bien l'entrée de cette riviere qu'aucun Portugais. Mais les Capitaines des paquebots ſont obligés de ſuivre leurs inſtructions, par leſquelles

il leur eſt expreſſément défendu d'entrer dans le Tage avant que de s'être munis d'un Pilote. Celui que nous nous ſommes procuré eſt un mulâtre; il reſſemble ſi fort à un ſinge qu'à peine puis-je me figurer qu'il ſoit de l'eſpece humaine. Il eſt venu ſur le champ à nous & a ſauté de ſon petit bâteau à notre bord; lorſque nous avons paſſé la barre il a fait mille grimaces & autant de contorſions pour nous convaincre de ſon habileté à entrer des vaiſſeaux, faiſant ſigne (en enflant ſes levres & murmurant ſans rien prononcer,) à quelques-uns de nos matelots qui étoient dans ſon bateau de ramer du coté qu'il leur indiquoit, afin que nous puſſions les ſuivre en ſureté.

En montant ainſi la riviere, j'examinai la rive gauche de ce fleuve; outre un grand nombre d'édifices elle eſt défendue d'eſpace en eſpace par diverſes fortifications. Nous nous arrêtames un moment vis à vis d'une tour ſituée au milieu de la riviere, pour entendre ce qu'un drole qui y étoit en faction avoit à nous dire par le moyen de ſon porte-voix. Cette tour eſt bien fortifiée, & a de loin aſſez d'apparence. Ayant répondu auſſi haut que nous pûmes au petit nombre de queſtions qu'on nous fit, & dit qui nous étions, nous continuames nôtre route, & découvrîmes peu après le vil-

lage Royal de Bellem où l'on m'assura que le Roi avoit toujours résidé, depuis le tremblement de terre (26).

(26) Bellem ou Bethléem, est le nom d'un bourg, d'un monastere, & d'un fort. Le monastere a existé le premier, & a donné le nom à tout le reste. Le Roi Emmanuel le fonda vers le commencement du XVI siecle, pour rendre éternelle la mémoire de Dom Vasquès de Gama qui après un voyage de plus de deux ans, revint à Lisbonne chargé des richesses de l'orient. Ce monastere est dedié à la Ste. Vierge sous le titre de la Ville où J. C. prit naissance. L'église & le cloître sont deux bâtimens vraiment dignes d'un Roi. La chapelle du grand autel est d'un ordre dorique à neuf faces, garnie de colomnes de marbre magnifique, la voute, les côtés & tout le pavé sont de jaspe & de marbre blanc & noir. Le Roi Emmanuel destina cette église à être le mausolée des Rois & de la maison royale. On y voit un grand nombre de tombeaux supportés par des éléphants & ornés de carreaux & de couronnes: le cloître est occupé par des Hiéronimites, il est grand & peut contenir jusqu'à deux cents Religieux. Emmanuel qui avoit commencé cet ouvrage l'avoit porté presque à sa perfection, mais la mort l'ayant surpris avant qu'il fût achevé, il laissa ce soin à son fils Jean III qui s'est acquita dignement.

On voit dans le même lieu un Hôtel Royal destiné pour les pauvres gentilshommes. On y entretient tous ceux qui ayant employé leur jeunesse au service n'ont pas dequoi subsister dans leur vieillesse. Ils trouvent là une retraite honorable, où ils sont logés & nouris fort proprement. Lorsqu'ils entrent dans cette maison, on leur donne l'habit de l'ordre de Christ qui est le plus noble de tous les ordres militaires Portugais.

Je n'imaginois pas rencontrer un ſi grand nombre d'édifices dans le voiſinage d'une Ville récemment détruite; mais le Chirurgien me dit que le tremblement de terre avoit principalement exercé ſa furie ſur Lisbonne, & n'avoit fait que peu de mal depuis Bellem juſqu'à la mer. Si ce grand nombre d'édifices avoit été détruit, cette perte auroit totalement ruiné les milliers d'habitans établis le long de ce rivage, ce qui auroit encore ajouté aux calamités dont la Capitale a été la proie. Ces édifices dont quelques-uns paroiſſent très-bien conſtruits, ſont tous blancs en dehors, avec des jalouſies, & des volets peints en verd; vus de la riviere ils produiſent un bel effet. Pluſieurs de ces maiſons ont leurs jardins & leurs terraſſes, ornés de vaſes, de ſtatues, de tourillons, d'obéliſques; & ſur-

Le monaſtere de Bellem eſt conſtruit ſur le bord de l'eau vis à vis de cet édifice on voit au milieu de la riviere une groſſe tour quarrée batie ſur des pilotis avec une plate-forme avancée bordée d'un parapet. Cette tour eſt regardée comme la citadelle de Lisbonne, parce que tous les vaiſſeaux qui vont ou viennent ſont obligés de ſaluer en paſſant, & de montrer leurs commiſſions ou billets de congé. La place d'armes eſt fortifiée de parapets garnis d'Artillerie: c'eſt dans cette place que ſont les cazernes pour les ſoldats, les logements du bas ſervent de magazins, & les plus hauts ſervent à renfermer les priſonniers d'état: cette tour a été auſſi commencée par Emmanuel & finie par Jean III.

tout d'une ſi grande quantité d'arbres ; qu'ils produiſent le coup d'œil le plus magnifique & le plus pittoreſque. A l'exception de Gênes & de ſes fauxbourgs je n'ai encore rien vu qui fût comparable à ce ſpectacle.

Je m'imagine que tous ces objets ſont moins frappans lorſqu'on les examine de près en ſe promenant le long du rivage ; parce que la vue ne ſauroit en embraſſer un ſi grand nombre à la fois, ainſi que cela lui eſt facile d'une plus grande diſtance, ni diſtinguer les plus difformes : tandis que le tout contemplé du milieu du fleuve paroît l'ouvrage de quelque génie bienfaiſant.

Le Tage a environ deux mille de large à ſon embouchure, mais il s'élargit graduellement à meſure que l'on avance, & parvient à avoir neuf à dix mille de large devant la Ville. Lisbonne eſt éloignée d'environ quinze mille de ſon embouchure ; mais comme il étoit tout à fait nuit lorſque j'y arrivai, je n'ai pu la voir. Demain je commencerai mes courſes, & j'eſpere qu'elles me fourniront matiere pour pluſieurs lettres.

Permettez à préſent que je jette les yeux ſur ma nouvelle habitation. Elle conſiſte en quatre petites chambres qui ſe ſuivent & ſont au rez de chauſſée : elles compoſent

à peu près toute la maiſon qui eſt du nombre de celles qui ont été bâties depuis le trembrelement de terre. Pour lui même, ſa femme & ſes enfans, il ne reſte à mon hôte Kelly que deux petites chambres & une cuiſine. Il m'aſſure que demain matin je découvrirai d'une des fenêtres la riviere chargée de vaiſſeaux, & que les autres me préſenteront des points de vue tout auſſi agréables.

LETTRE XIX.

Mariage de la charmante Polly. Combat de Taureaux à Campo-pequeno. Filoux Portugais. Nains des deux ſexes.

Liſbonne 31 *Août* 1760.

C'EST aujourd'hui Dimanche, comment penſez-vous que j'aie paſſé mon après dinée? Je vous le dirai bientôt. Laiſſez moi d'abord vous parler de la matinée.

Je me ſuis levé ſur les neuf heures, & tandis que j'étois occupé à me régaler d'excellens raiſins. J'ai vu Baptiſte monté ſur un très-beau cheval eſpagnol, il a mis pied à terre, & ſa femme eſt arrivée un inſtant

après dans une chaiſe tirée par deux mules, & conduite par un Negre comparable au Roi Jarba de la Didon de Métaſtaſe. Ah! comment vous portez-vous ma chere Polly? je l'ai embraſſée ſans façon à la face du ſoleil, oubliant parfaitement que je me trouvois en Portugal, où l'on ne doit point embraſſer les femmes à la face du ſoleil. Mais l'on eſt ſi aiſe de retrouver d'anciens amis!

Ce fut à Londres que je fis connoiſſance avec cette Polly; c'étoit une jeune fille ſage & jolie. Baptiſte me quitta pour la ſuivre en Portugal où elle fut vivre avec une vieille tante dont elle étoit l'héritiere, & cet héritage n'étoit point à mépriſer pour une fille qui ne poſſédoit pour tout bien qu'une jolie figure, & qui n'avoit nulle envie d'en tirer parti. Le drole l'aimoit à la folie, & elle ne le haïſſoit pas; mais la tante avoit un peu d'humeur & ne vouloit pas que ſa niece, qui avoit à peine atteint ſa quinzieme année, ſe mariât ſitôt. Le tremblement de terre, fut cauſe qu'il devint ſon mari au moment où il s'y attendoit le moins, & d'une maniere ſi ſinguliere, que je ne ſaurois m'empêcher de vous le racconter: n'allez pas me dire qu'il eſt ridicule à un Maître d'être l'hiſtoriographe de ſon domeſtique: ſelon moi un domeſtique fidele eſt un

héros

héros tout auſſi convenable qu'aucun autre mortel.

Baptiſte étoit ſorti de la Ville le matin du jour que le tremblement de terre arriva. Voyant les maiſons s'écrouler de tous côtés, au lieu de reſter où il ſe trouvoit, ainſi que quelqu'autre amant auroit pu faire; il retourna ſans perte de temps à Lisbonne, & fut ſans s'arrêter au lieu que ſa maîtreſſe habitoit; il eut le bonheur de l'appercevoir ſur un tas de ruines où elle étoit tombée en foibleſſe au moment où elle cherchoit à s'échapper. S'il avoit tardé quelques inſtans de plus, elle auroit ſûrement péri dans les flammes dont elle étoit environnée. Sans ſe donner le temps d'éxaminer ſi elle étoit morte ou vive; il la changea ſur ſes épaules, & la fortune lui fut ſi favorable qu'il emporta heureuſement ſon fardeau hors de la Ville; malgré la chûte des maiſons qui continuoient à tomber à ſes côtés, & quoiqu'environné de flammes.

Quand ils furent hors de danger la pauvre fille reprit connoiſſance. Ils contemplerent tous deux avec effroi l'affreuſe déſolation qu'ils laiſſoient derriere eux, ils gémirent, & pleurerent, ſans ſavoir quel parti prendre, les maiſons ne ceſſoient de tomber, l'incendie s'étendoit par tout, ce

qui leur fit penſer que la pauvre tante étoit enterrée ſous les décombres. Ils chercherent avec empreſſement à s'éloigner de ce théâtre d'horreur, & réſolurent de profiter de la premiere occaſion pour retourner en Angleterre. Ils avoient par bonheur l'un & l'autre quelque argent ſur eux; en conſéquence ne ſachant trop ce qu'ils faiſoient, ils prirent la route d'Eſpagne. Ils trouverent quelques perſonnes charitables à Badajox, à Madrid, & ailleurs qui les ſecoururent; ces ſecours ne furent pas bien conſidérables ce ne fut que quinze mois après le tremblement de terre qu'ils purent ſe rendre à Londres, & ils y arriverent en aſſez mauvais équipage.

Lorſqu'ils m'y vinrent voir, Polly tenoit une petite fille entre ſes bras qui n'avoit qu'environ trois mois; ils s'étoient mariés en France peu de temps avant la naiſſance de cet enfant, ainſi que j'en fus inſtruit par l'acte de célébration qu'ils me montrerent. Polly, Polly, dis-je après l'avoir lu. Vous voila donc mariée? Qu'aurois-je fait? (répondit-elle en rougiſſant) Monſieur, nous étions ſeuls & il m'aſſura ſi poſitivement qu'il ſeroit conſtant. Ici elle ſe mit a pleurer & baiſa ſon enfant; je l'embraſſai à mon tour pour la raſſurer, & pour qu'elle ne me crût pas un cenſeur trop auſtere.

Je m'imaginai en les voyant pour la premiere fois que c'étoit un rêve, la vieille tante ayant écrit de Lisbonne long-temps avant leur arrivée à quelques uns de ſes parens qu'ils avoient tous deux péris dans le tremblement de terre. Je le leur dis, & ils eurent ſoin de lui écrire qu'il n'en étoit rien. La pauvre vieille fut tranſportée de joie & de reconnoiſſance en apprenant cette heureuſe nouvelle, & les invita à revenir auprès d'elle, en les inſtruiſant qu'elle avoit été aſſez heureuſe pour ſauver quelques débris de ſa fortune; ils ſe rendirent à ſes prieres. Mais elle ne jouit pas longtemps de leur compagnie, car elle mourut peu après leur arrivée, & leur laiſſant une centaine de moidors qui étoit tout ce qu'elle poſſédoit. Avec ce modique capital, Baptiſte devint une eſpece de factotum, & Polly vécut du travail de ſes mains. Il me parut que le jouiſſance n'avoit point diminué leurs feux; leur enfant augmentoit encore leur bonheur; comme ils ſont tous deux induſtrieux & laborieux, je ſuis perſuadé que leur ſituation deviendra tous les jours meilleure.

Je demandai à Baptiſte, ce que ſignifioit cette chaiſe & ce cheval?

Monſieur, me répondit-il, ils ſont pour

votre uſage. Vous ne ſauriez aller à pied dans cette Ville, à moins que vous ne vous expoſiez à fondre par la grande chaleur, ou à mourir de fatigue à force de monter & de deſcendre. Il vous faut une chaiſe pendant vôtre ſéjour ici, & je vous ſuivrai à cheval.

Eh bien, répartis-je, vous êtes plus au fait que moi de ce que je dois faire à Lisbonne; ainſi nous garderons la chaiſe & le cheval.

Après dîné je montai dans la voiture, ſuivi de Baptiſte en la maniere que je viens de dire, & le Negre me conduiſit au trot dans un endroit (nommé *Campo pequeno* qui eſt à environ quatre milles (peut-être à cinq ou ſix) de la Ville, où je devois voir ce que les Portugais nomment l'Ete, ou chaſſe des Taureaux: mais avant de m'hazarder à la décrire, je dois vous prévenir, que venant de quitter un pays où le jour du Seigneur n'eſt point publiquement profané, je ne pus m'empêcher d'être choqué de voir un ſi grand nombre de Chrétiens, ſur-tout tant de prêtres & de moines aſſiſter à un pareil ſpectacle; qui me parut ſurpaſſer en cruauté, tous ceux qui ont jamais été inventés, à l'exception des combats de gladiateurs de l'ancienne Rome.

On a élevé un édifice en bois à *Campo pequeno* qui ne ſert qu'à la repréſentation de ces ſpectacles barbares. Il conſiſte en un Amphithéatre octogone garni de deux rangs de loges l'un ſur l'autre, le diametre de l'arêne peut avoir à ce qu'il m'a paru environ deux cents pas ordinaires.

Aucune des loges n'eſt décorée, excepté celles de la Famille Royale, meublées en étoffes de ſoie, le rang de loges le plus élevé eſt pour les ſpectateurs les plus diſtingués, & le plus bas qui eſt au rez de chauſſée eſt pour le petit peuple, que l'on admet auſſi dans l'arêne, quoiqu'il y courre riſque de recevoir des coups de corne, ou d'être foulé aux pieds par les taureaux dont les marches & les évolutions me paroiſſent pour le moins auſſi rapides que celles des troupes Pruſſiennes.

Il n'y avoit dans la loge où je me placai que trois perſonnes quoiqu'elle pût en contenir dix à douze. Deux de mes trois compagnons me parurent être gens de diſtinction, le troiſieme étoit un Dominicain qui n'avoit que la peau & les os.

Avant que le ſpectacle commençât, je cherchai à lier converſation avec eux : l'humble Religieux lui même parut me regarder avec mépris. Ils répondirent tous aux premiers mots que je leur adreſſai, d'un air ſi

impoli, que je renonçai ſur le champ à toute eſpece de converſation, & gardai un profond ſilence.

Je ne ſaurois m'imaginer ce qui a pu leur donner au premier coup d'œil un ſi grand éloignement pour moi; mais les regards continuels qu'ils jeterent ſur mon habit, firent que je pris à la fin le parti d'approcher, non ſans affectation, très près du moine pour qu'il pût l'éxaminer tout à ſon aiſe, je ſoupçonnai qu'ils avoient conçu une idée très-déſavantageuſe de ma perſonne parce que je n'étois pas habillé de ſoie comme le ſont tous les gens de marque en Portugal. Ce n'étoit cependant pas ma faute, n'ayant pas encore eu le temps de me faire habiller convenablement au climat.

Le Roi, dont la loge n'étoit pas fort éloignée de celle où je me trouvois, étoit vêtu d'un habit de ſoie uni, bleu céleſte, & avoit quelques diamants. Il avoit avec lui ſon frere l'Infant Don Pedro, marié depuis peu avec la Princeſſe de Bréſil ſa niece, fille ainée du Monarque.

La Reine étoit dans une autre loge avec cette Princeſſe, & ſes autres filles; elles étoient couvertes de Diamants.

Dans l'arêne, & préciſément ſous la loge de la Reine ſe trouvoit un homme à

cheval, qui me parut une façon de Hérault; ſon habillement reſſembloit à celui du Covielle Napolitain de nos Comédies, il tenoit une longue baguette à la main.

En même temps que le Roi entra, deux chars de triomphe très-chétivement décorés parurent dans l'arêne, tirés chacun par ſix mules; huit Africains noirs étoient dans l'un, & huit Indiens couleur de cuivre étoient dans l'autre. Ils firent pluſieurs caracoles enſuite ſauterent tous en bas des chars: les deux troupes combattirent longtemps & courageuſement l'une contre l'autre avec des ſabres de bois. Les Indiens furent à la fin défaits par les Africains, & reſterent quelque temps étendus ſur l'arêne, remuant les jambes & faiſant toutes les contorſions de gens à l'agonie & ſe roulant ſur le ſable. Alors ſemblables aux Troupes de Baye dans la répétition (27), tant les morts que les vivans furent ſe mêler parmi la foule, & les chars partirent aux acclamations de la populace, & firent place

(27) Repriſe, *Rehearſal*, Comédie du Duc de Buckingham, repréſentée en 1671. c'eſt une critique amere des pieces qu'on repréſentoit alors à Londres. Sous le nom de *Baye* qui ſignifie Laurier, l'auteur avoit en vue le célebre Jean Dryden qui étoit poëte *Laureat*, ou poëte de la Cour.

Quand tout cela fut fini, le Champion jaune ſe plaça vis à vis de la porte par laquelle les taureaux devoient entrer, & le Cramoiſi ſe plaça à quelque diſtance de lui ſur la même ligne. Un homme qui étoit en dedans ouvrit la porte, & pour ne courir aucun riſque ſe mit en ſureté derriere.

Le Taureau ſortit & s'en fut tout droit au Chevalier jaune, qui étoit prêt à le recevoir avec ſa lance en arrêt. Les cornes du taureau étoient garnies de pommeaux de bois aux extrêmités, afin quelles ne pércaſſent pas le cheval ſi elles venoient à le rencontrer. Le courageux Chevalier

niere de le combattre avec ſuccès eſt d'aller au pas du cheval au devant de lui, & après le coup porté, de piquer inceſſamment des deux pour paſſer derriere parce que l'animal ne ſe tourne point. Lorſqu'ils le combattent avec l'épée, ils font paroître leur adreſſe à la lui enfoncer ſur le front entre les deux cornes; c'eſt un coup mortel & la bête tombe à l'inſtant par terre. Lorſqu'un Cavalier a fait un pareil coup, on entend par-tout les acclamations de *Vitor Vitor* & l'on décerne le prix au vainqueur, mais tout cela ne ſe paſſe pas ſans qu'il y ait toujours quelqu'un de tué, & le moins qui arrive eſt la perte de quelques chevaux. Dès que le taureau eſt tué, la Canaille y accourt, & le déchire de mille coups d'épée. Les gardes le font emporter hors des barrieres ſur des mules fort richement enharnachées, auxquelles on l'attache avec des cordons de ſoie.

populace qui s'étoient mis à cheval ſur cette carcaſſe ſanglante & défigurée. Les applaudiſſemens des ſpectateurs furent très-bruyants.

Je ne dois pas oublier, cependant, de dire, que les deux Chevaliers ne furent pas les ſeuls ennemis que le malheureux taureau eut à combattre. Il y avoit encore deux autres Cavaliers à pied, qui tenoient la queue des deux chevaux, galopant quand ces bêtes galopoient, ou s'arrêtant quand elles s'arrêtoient, chacun d'eux remuant un manteau de ſoie rouge pour épouvanter, ou plutôt irriter le taureau, tandis que d'autres auſſi à pied, le bleſſoient légérement aux côtes & au derriere avec des poignards.

L'agilité de ces champions pédeſtres eſt incroyable. Lorſque l'animal furieux cherchoit à s'élancer ſur l'un d'eux, ils ſautoient de côté, & ſe trouvoient hors de péril. Un entr'autres ayant ſaiſi une des cornes du taureau, ſe laiſſa trainer quelque temps avant que de lâcher priſe, lui fit pluſieurs bleſſures avec ſon couteau de la main qu'il avoit libre; après quoi il ſe laiſſa tomber, ſe releva ſur le champ & s'échapa (29).

(29) De ceux qui combattent à pied, les uns tiennent une eſpece de demi-pique dont le bois eſt épais & fort, d'autres de petits poignards ils ſe poſtent ſouvent à la rencontre du taureau,

Mais un petit Négre fut encore plus téméraire; il ſe jetta à la traverſe du taureau, au moment qu'il s'élançoit avec le plus de furie, & lorſque que je m'imaginois que l'animal alloit le jetter en l'air avec ſes cornes, il prit ſon élan, & ſauta par deſſus le taureau.

Il y eut dix-huit de ces animaux tués à cette fête ou chaſſe, & la mort de chacun d'eux fut accompagnée de quelque cruauté particuliere, on enfonça dans le corps de quelques-uns des lances garnies de fuſées & de pétards, dont le feu & le bruit les inquiétoient d'avantage que les bleſſures. L'un des plus fiers franchit la barriere d'une loge préciſement ſous la mienne; je m'attendois qu'il feroit quelque ravage; mais les Portugais ſont accoutumés à de pareils accidents; & les gens qui l'occupoient l'abandonnerent promptement, quelques-uns, ſe jetterent par deſſus la barriere dans l'arêne, & d'autres paſſerent au travers des barreaux qui les ſéparoient des autres loges où ils ſe réfugierent; le Taureau s'étant

un genou en terre, & quand ils ont frappé leur coup ils ſe couchent promptement ou lui jettent leur manteau à la tête pour l'embaraſſer & avoir le temps de s'eſquiver d'autres ſont aſſez hardis pour lui planter un poignard entre les cornes dans le temps qu'il paſſe à côté d'eux. On en voit qui ſont aſſez leſtes pour lui ſauter ſur le dos, & s'y tenir en le prenant par les cornes malgré toute ſa furie.

embarraſſé dans les bancs fut bientôt expédié à coups de ſabres.

Cependant, le dernier de ces animaux penſa venger ceux qui l'avoient précedé; il s'en fallut de peu qu'il n'en coutît la vie au Chevalier cramoiſi & à ſon cheval. Il les renverſa tous deux d'un terrible coup, & ſans les pommeaux de bois, le cheval auroit été pour le moins très-mal-traité. Le cheval & le Cavalier étoient bien près d'être foulés aux pieds, quand le ſecond champion donna un grand coup de ſabre au travers du col du taureau, tandis que tous les combattans de pied planterent leurs poignards, les uns dans ſes naſeaux, les autres dans ſes yeux. Le cheval ſe réleva, s'enfuit tout effrayé au grand galop au milieu de la foule de peuple, dont il renverſa pluſieurs: tandis que ſon infortuné Cavalier, qui étoit aſſez mal accommodé de ſa chûte, juroit & maudiſſoit le cheval, le taureau, & lui même.

Ainſi finit le maſſacre de ces nobles animaux: cette boucherie tant qu'elle dura fut encouragée par un grand tumulte; & ſe termina par un battement de main très-bruyant & univerſel (30).

(30) Cette fête des taureaux, qui n'arrive pas auſſi ſouvent à beaucoup près que l'Auteur le prétend, eſt une ré-

Je laiſſe à de plus habiles moraliſtes que moi à décider l'effet que ces cruels ſpecta-

jouiſſance univerſelle ce ne ſont que jeux & ris, & dès la veille du jour déſiré, on entend de tous côtés la muſique de divers inſtruments & ce jour eſt tellement conſacré à la joie qu'il eſt permis de ſe faire des bouffonneries qui dans un autre temps attireroient des coups de poignard.

On va quelques jours auparavant dans les montagnes d'Andalouſie, où ſont les taureaux ſauvages les plus furieux, que l'on prend par ſtratagême. On fait des paliſſades le long des chemins de trente à quarante lieues de longeur; on y conduit des vaches dreſſées à ce manege qu'on nomme *mandarines:* elles s'enfoncent dans les bois; les taureaux ſauvages les approchent, elles les fuient, & ceux ci les pourſuivent. De cette maniere elles les attirent dans les paliſſades que l'on a préparées, & les conduiſent juſques dans la Ville; mais il arrive quelquefois que ces taureaux ſe voyant dupés, veulent rebrouſſer chemin & retourner dans leurs forêts; pour prévenir cela des hommes bien montés & armés de demi piques les arrêtent, & les obligent de pourſuivre leur route, mais cela ne ſe fait pas quelquefois ſans qu'il y ait du ſang répandu. Tandis qu'on eſt occupé à cette chaſſe, d'autres dreſſent une grande écurie qu'on nomme *toril* dans un endroit de la place où doit ſe donner le combat & on la fait aſſez ſpacieuſe pour en contenir trente ou quarante. On met les taureaux dans cette écurie, & lorſqu'ils ſe ſont aſſez repoſés on les fait ſortir les uns après les autres, & de jeunes payſans forts & robuſtes les prenant l'un par les cornes l'autre par la queue, les marquent d'un fer chaud à la cuiſſe & leur fendent les oreilles. Cela ne ſe fait pas non plus, ſans qu'il y ait quelquefois de terribles bleſſures de reçues.

cles (répétés à ce que l'on m'a assuré presque tous les Dimanches) doivent produire sur les mœurs & sur la religion de ce peuple (31). Quand à moi j'avoue qu'ils ne me présentent rien que de barbare, & de peu chrétien. Cependant ils ont la sanction des loix du pays; & le gouvernement qui les permet & les protège peut avoir des raisons pour le faire qui surpassent mon entendement. Ainsi, loin de m'abandonner au penchant qui me porte à blâmer ce qui me paroît très-blâmable, je continuerai à vous rapporter des faits, & je vous ferai le récit d'un incident qui a suspendu pendant près d'une demie heure le spectacle que je viens de vous décrire.

On venoit d'achever de dépêcher le septieme ou le huitieme taureau & de l'enlever; le portier étoit prêt à en lâcher un

Le matin de la fête on abandonne cinq ou six taureaux à la populace qui les court à pied la lance à la main.

(31) Si cette fête est belle & magnifique, il faut avouer qu'elle se ressent bien des temps barbares, & qu'elle s'accorde peu avec la douceur des mœurs chrétiennes. Les Papes ont souvent voulu les abolir, mais les peuples d'Espagne & de Portugal s'y sont opposés si fortement qu'on les a laissés en repos là dessus. On a trouvé l'admirable tempérammient d'attacher pour ces jours-là des indulgences à quelques églises, en faveur de ceux qui s'exposent au danger d'être tués.

autre, lorſque les gens des loges d'en bas oppoſées à celle où j'étois, ſe leverent tout à coup tous à la fois, pouſſerent des cris horribles & ſauterent ſur l'arêne en courant comme des fous.

Ce déſordre ſubit épouvanta l'aſſemblée: un fort petit nombre de ſpectateurs conſerva ſon ſang-froid. Tous étoient impatients de ſavoir de quoi il s'agiſſoit; cependant à peine auroit-on pu diſcerner le bruit du torrent le plus impétueux parmi les cris d'une pareille multitude. Le Roi, la Reine, les Princeſſes & Don Pedro éléverent les mains, leurs éventails, & la voix, ainſi que je l'apperçus en leur voyant ouvrir la bouche; mais il fallut bien du temps avant qu'ils puſſent avoir aucune information au ſujet d'un pareil tumulte. Cependant à la fin la curioſité générale fut ſatisfaite, & l'on apprit que du côté où le bruit avoit commencé, quelques perſonnes avoient crié *tremblement de terre! tremblement de terre!*

Dans un pays, où l'on a encore l'idée toute récente des effets d'un tremblement de terre, il n'eſt pas ſurprenant qu'un pareil cri, qui ſe fait entendre tout à la fois de pluſieurs endroits ait inſpiré la terreur, & que ceux qui l'ont entendu aient, ſans ſe donner un inſtant pour réfléchir, ſauté par deſſus les barrieres dans l'arêne, & aient cher-

ché à ſe ſauver pour n'être pas écraſés par la chûte de l'édifice.

Il eſt cependant certain que perſonne n'avoit reſſenti la moindre ſecouſſe de tremblement de terre; que ces cris avoient été pouſſez par une troupe de filoux, pour faire naître de la confuſion, & ſe procurer l'occaſion de voler tout à leur aiſe. Cette ruſe réuſſit parfaitement: pluſieurs hommes perdirent leurs mouchoirs, & pluſieurs femmes leurs coëffures, ſans parler des épées & des montres, des coliers & des pendans d'oreille.

Former un pareil projet, & l'éxecuter auſſi intrépidemment qu'il le fut, me paroît un exploit auſſi hardi qu'aucun de ceux entrepris par Roland. J'admirois ſouvent à Londres la témérité des coupeurs de bourſe Anglois & je les croyois les premiers filoux de l'univers; mais j'étois bien loin de mon compte, ils auroient grand tort s'ils oſoient ſe comparer aux filoux Portugais.

Il eſt inutile d'ajouter, que lorſque l'on fut informé de la cauſe de ce déſordre, tous les ſpectateurs reprirent tranquillement leur place; que la plus grande partie qui n'en avoit point ſouffert, rit de l'invention; & qu'on lâcha un nouveau taureau dans l'arêne.

Je finis ici le récit de ce que j'ai fait de plus important dans mon après-midi. Ce qui ſuit n'a été écrit que par forme de ſouvenir pour mon propre uſage, & ne mérite guere d'être lu.

On me dit pendant que j'étois encore à l'amphithéatre, que l'un des chevaux du caroſſe du Roi avoit perdu un de ſes fers, de ſorte que S. M. fut obligée de s'arrêter à l'ardeur du ſoleil, juſqu'à ce qu'on eut pu lui procurer un autre cheval pour continuer ſa route. Il me parut bien ſingulier qu'un Roi eût des Domeſtiques auſſi négligents: j'ai demandé ſi cela l'avoit mis en colere, on m'a répondu qu'il s'eſt contenté d'en rire: un ſimple gentilhomme ſe ſeroit mis en fureur.

Le climat de ce pays eſt l'un des plus chauds de l'Europe, les habitans n'en ſont pas plus maigres pour cela. Je n'ai jamais vu une ſi grande quantité d'hommes replets raſſemblés dans un ſeul endroit qu'aujourd'hui.

Les femmes, auſſi bien que les hommes de quelque conſidération à Lisbonne, paroiſſent aimer beaucoup la parure. Les Dames ainſi que celles de Toſcane, & d'autres Etats d'Italie, mettent quantité de fleurs artificielles dans leurs cheveux: cette

mode eſt agréable. J'ai vu dans la journée pluſieurs belles figures, & des yeux très-brillants (32).

(32) Les Dames Portugaiſes, comme Eſpagnoles, metteut toutes du rouges, il n'y en a pas une qui n'en uſe, elles en ornent leurs joues, leur menton, leur gorge, le bout des oreilles, les épaules, les doigts, & la paume des mains : elles ne prennent pas cela pour fard. Farder chez elle, c'eſt quand on met du blanc avec du rouge. Elle ſe parent de cette maniere le ſoir en ſe couchant, & le matin à leur lever, elles ne portent point de bonnet ſur la tête ni jour ni nuit : leur coëffure eſt différente, mais quelque différence qu'il s'y trouve, c'eſt toujours tête nue. Elles portent leurs cheveux plats, unis, & treſſés en trois, quatre ou cinq nattes, & ces nattes ſont pendantes cordonnées avec des rubans, & les plus riches y attachent des pierreries : elles nouent leurs cheveux à la ceinture lorſqu'elles ſortent, à la maiſon, elle les enveloppent derriere la tête d'un morceau de taffetas de couleur. Leur deshabillé eſt une jupe, une camiſolle fort juſte par le corps & par les manches & ſur les épaules un mantelet de taffetas qui eſt une eſpece d'écharpe longue & large, dont elles ſe couvrent le viſage ſelon l'uſage du pays. Quand elles ſortent elles portent des eſpece de grands vertugadins larges & ronds comme des tonneaux compoſés de cinq ou ſix cerceaux de gros fil d'archal attachés avec des rubans de la ceinture juſqu'à terre à quelque diſtance les uns des autres & ces cerceaux ſoutiennent cinq, ſix, & juſqu'à douze jupes les unes ſur les autres. Ces jupes ne trainent jamais par derriere, mais toujours par devant & aux côtés. Cela vient de ce qu'elles ne montrent jamais leurs pieds qu'elles ont fort petits ; elles les cachent avec le plus grand ſoin, & c'eſt la derniere faveur pour

Ici, comme en France & en Italie, ils ont la mauvaiſe coutume de parer extrêmement les enfans; je ſuis fâché de voir une petite fille avec un chignon friſé & un toupet, & une courte épée au côté d'un petit garçon. Les Anglois évitent une pareille abſurdité. En Angleterre les petites filles & les petits garçons, fuſſent-ils, même fils & filles de Ducs & de Comtes ne ſont ja-

un homme lorſqu'une femme ſe réſout à lui laiſſer voir ſes pieds. Leurs ſouliers ſont ſans talon & ſi juſtes qu'ils ſemblent être collés au pieds; elles gliſſent plutôt qu'elles ne marchent, ce qui leur ôte ſouvent les graces que leur donneroit leur taille avantageuſe, ſi elles marchoient avec plus d'aiſance & de fermeté. Parmi elles c'eſt un trait de beauté que d'être maigre & de n'avoir point de gorge; & tandis que les Françoiſes & les Vénitiennes font renfler la leur avec ſoin, les Eſpagnoles & les Portugaiſes s'appliquent de bonne heure à l'applatir en ſe bandant comme des enfans au maillot. Elles ne portent point de colier, mais en échange elles ont des bracelets, des bagues & des pendans plus gros que tous ceux que l'on voit en Hollande.

Lorſque les Dames ſe rendent viſite, elles ne ſe préſentent point de ſieges, elles ſont toutes aſſiſes par terre, les jambes en croix ſur des tapis ou des carreaux. Elles ne s'embraſſent point en ſe ſaluant, mais ſe préſentent la main nue, & ne ſe nomment que par leur nom de Baptême *Dona Clara* &c. Les Dames de la premiere qualité ne ſe vont promener que la premiere année de leur mariage, du moins aux promenades publiques; lorſqu'elles veulent ſe trouver dans ces promenades ſans être connues, elles ſe chargent de certaines mantes dont elles ſe couvrent la tête & le viſage,

mais ajuſtés de façon à reſſembler à des hommes & à des femmes de Lilliput; ce qui eſt peut-être la raiſon pour laquelle l'Angleterre abonde moins en fats & en coquettes que la France & l'Italie.

LETTRE XX.

Effets du tremblement de terre. Une Ville n'eſt pas auſſi facile à rebâtir qu'on croit.

Lisbonne 2 Septembre 1760.

J'AI viſité tout à mon aiſe les ruines de Lisbonne; il m'en reſte une image frappante & indélébile! ne comptez pas que la rélation que je pourrois vous en faire pût jamais vous donner l'idée une pareille image. Il n'y a point d'expreſſions qui puiſſent rendre cette horrible ſcene; du moins je n'en connois aucune qui puiſſe en approcher, il faudroit voir par ſoi-même ces triſtes débris pour concevoir les calamités auxquelles cette Ville a été expoſée lors de ce tremblement de terre à jamais mémorable.

Autant qu'il m'eſt poſſible d'en juger, après m'être promené tout le matin, &

toute l'après-midi parmi ces ruines, ce qui a été détruit de Lisbonne formeroit une Ville deux fois auſſi grande que Turin (33). On ne découvre autre choſe dans tout cet eſpace que de vaſtes monceaux de décombres, du milieu deſquels s'élevent en pluſieurs endroits de triſtes veſtiges de murs renverſés, & de colonnes briſées.

Le long d'une rue dont la longueur eſt de quatre bons milles, à peine eſt-il reſté un ſeul édifice debout: & je préſume par les matériaux qui forment les ruines, que pluſieurs des maiſons de cette rue doivent avoir été magnifiques & ſpacieuſes, entremêlées de ſuperbes Egliſes, & d'autres Edifices publics; & par la quantité des marbres épars des deux côtés, il paroît clairement qu'au moins le quart des bâtimens de cette rue en étoient entiérement compoſés.

La rage du tremblement de terre (qu'on me paſſe cette expreſſion) paroît principalement s'être déchainée contre cette longue

(33) Turin, Ville fortifiée, Capitale du Piémont, Réſidence du Roi de Sardaigne, n'a qu'un peu plus d'un mille de longueur, en la prenant de la porte du Po juſqu'à celle de Suſe: elle n'a pas tout à fait autant de longueur depuis ce palais du Roi juſqu'à la porte neuve. Lisbonne depuis la porte d'Alcantara juſqu'au bain des Eſclaves, avoit environ quatre milles, & preſque par tout un mille & demi de largeur.

rue, car tous les édifices des deux côtés ont été pour ainſi dire raſés juſqu'aux fondemens: tandis que dans d'autres quartiers de la Ville, pluſieurs maiſons, égliſes & autres bâtimens ſont reſtés debout; quoique tous ſi cruellement mutilés qu'on ne ſauroit les réparer qu'avec de fortes dépenſes. On n'en trouve dans toute la Ville aucun qui ne porte des marques viſibles de cet affreux tremblement de terre.

Je ne ſaurois ſuivre aucune méthode en parlant des différens objets qui m'ont frappé dans cette journée; je me contenterai de me les rappeller autant que la confuſion qu'ils ont occaſionné dans mes idées me le permettra: tout mon corps friſſonnoit en parcourant ces monceaux de ruines. Qui ſait, me diſois-je en moi-même, ſi je ne me trouve pas actuellement foulant aux pieds quelques corps mutilés, ſubitement enſévelis ſous ces ruines! Celui d'un homme de mérite! d'une belle femme d'un enfant en bas âge! peut-être ceux de toute une famille!..... Enſuite j'apperçus une Egliſe détruite. Je me repréſentai ſes murs tombans! le Dome s'enfonçant & écraſant des milliers de perſonnes de tout ſexe, de tout âge & de toutes conditions! Ici étoit un Couvent, là un Monaſtere de Religieuſes, ceci étoit un College, cela un hopital! .....

Je crus voir des communautés entieres détruites en un inſtant. Ces idées effrayantes & affligeantes ſe préſentoient à moi de tous côtés.

Comme j'errois ainſi abîmé dans ces triſtes réflexions une vieille femme me ſaiſit par la main avec force & me dit en me montrant du doigt un endroit peu éloigné. Etranger, voyez vous cette Cave! Ce n'étoit ci-devant que ma Cave; actuellement c'eſt mon unique habitation; parce qu'il ne m'en reſte point d'autre. J'étois encore dans ma maiſon lorſqu'elle a été renverſée, & je m'y trouvai renfermée & enterrée ſous ſes ruines pendant neuf jours. J'y ſerois périe de faim, ſans les raiſins que j'y avois pendu pour les conſerver. A la fin des neuf jours j'entendis du bruit ſur ma tête, c'étoit des gens qui fouilloient dans les décombres, je criai auſſi haut qu'il me fut poſſible; on débarraſſa l'entrée de ma priſon & on m'en tira.

Je lui demandai ce qu'elle penſoit dans cette triſte ſituation; qu'elles étoient ſes eſpérances, qu'elles étoient ſes craintes? je ne craignois rien, dit-elle, j'implorois le ſecours de St. Antoine, qui a été mon protecteur depuis ma naiſſance. J'attendois à chaque inſtant ma délivrance, & j'étois ſure quelle arriveroit bientôt. Mais, hélas! Je ne

ſavois

ſavois guère ce que je demandois! Il auroit beaucoup mieux valu pour moi de mourir tout d'un coup! Je me ſuis ſauvée du péril ſans la moindre bleſſure: mais que ſignifie une vie pleine d'affliction & de miſere, ſans qu'il me reſte un ſeul ami dans le monde! Toute ma famille à péri: elle conſiſtoit en treize perſonnes: & à préſent il ne reſte plus que moi!.....

Voici une autre délivrance qui n'eſt pas moins extraordinaire! Un gentilhomme étoit dans ſa Caleche, & paſſoit le long d'une eſpece de terraſſe, ſituée ſur le penchant d'une éminence qui commande toute la Ville. Les mulés effrayées ſauterent en bas de cette hauteur à la premiere ſecouſſe. De ſorte que ces animaux ainſi que le cocher furent tués ſur le champ, & la Caleche briſée en mille morceaux; cependant le gentilhomme qui étoit dedans n'eut pas le moindre mal.

On ne finiroit point, ſi l'on vouloit raconter tous les accidents ſinguliers qui arriverent dans cette funeſte journée! Chacun de ceux qu'on rencontre en ſavent vingt des plus extraordinaires.

Le Roi avoit deux Palais à Lisbonne, & ils ont été tous deux détruits: heureuſement perſonne de la Famille Royale ne périt, ils venoient dans l'inſtant de partir de

Lisbonne pour Bellem (34) & ils se trouvoient justement dans une partie du chemin où il n'y avoit aucune maison dans les environs: s'ils étoient resté un quart d'heure de plus dans la Ville, ils seroient vraisemblablement péris. Comme le Palais Royal de Bellem fut pareillement presque entierement détruit, le Roi, la Reine, les Princesses, & leur suite furent obligés de camper dans un jardin, & dans les champs voisins: & je me souviens fort bien que le Ministre Anglois qui étoit alors à cette Cour, écrivit en Angleterre, que cinq jours après le tremblement de terre il fut à Bellem pour rendre ses hommages à la Famille Royale, mais que la Reine lui avoit fait dire qu'il lui étoit impossible de le recevoir, étant logée sous une Tente, & hors d'état de se montrer. Imaginez quelle a du être la misere du peuple lorsque la Famille Royale a eu si fort à souffrir.

Je ne dois pas non plus oublier de faire mention de l'embrasement général qui suivit le tremblement de terre. Vous savez que ce malheur arriva le jour de la Toussaint à dix heures du matin; c'est-à-dire au moment que le feu étoit allumé dans tou-

(34) Bellem est une Ville ou un village à environ trois mille de Lisbonne, où le Roi & sa famille passent la meilleure partie de l'année. Voyez la Note 26. page 116.

tes les cuiſines pour préparer le diné, & que toutes les Egliſes étoient illuminées à cauſe de la ſolemnité du jour. Les feux des cuiſines & les lumieres des Egliſes roulerent & ſe communiquerent aux matieres combuſtibles qui durent néceſſairement ſe trouver dans leur chemin, & la Ville déſolée ne fut bientôt plus qu'un buchet. Lisbonne eſt aproviſionnée d'eau par ſes Aqueducs, mais ces aqueducs furent rompus par les ſecouſſes: de ſorte qu'on ne put s'en procurer que peu ou point. Quand elle auroit été même très-abondante, la Ville auroit eu de la peine à ſe ſauver de l'embraſement, chacun s'enfuit (35) dans les champs, & dans les lieux iſolés, deſorte que le feu fit encore plus de mal que le tremblement de terre. Puiſqu'il conſuma tout ce qui ſe trouvoit dans les maiſons, qui auroit en grande partie pu ſe retrouver ſous les ruines s'il n'avoit pas été

(35) M. Clark aſſure, qu'à la premiere ſecouſſe le peuple, courut en foule dans les Egliſes: comment a-t-il pu croire ceux qui lui ont fait un pareil conte? Il dit, auſſi, qu'un quart ſeulement de Lisbonne a été détruit par le tremblement de terre. S'il avoit lui même viſité ces ruines il ſe ſeroit convaincu qu'il y en a eu plus des deux tiers. J'eſpere qu'il m'excuſera ſi je releve encore un petit nombre de ſes erreurs en parlant de Tolède & de Madrid.

conſumé. Quel affreux ſpectacle pour trois cent mille habitans de voir leurs demeures bruler toutes à la fois!

Mais n'eſt-il pas étonnant, après un pareil tremblement de terre, & cette terrible incendie, d'entendre conſtamment répéter aux Portugais; & ils l'ont repété chaque jour depuis ce triſte événement, que leur Ville ſera bientôt rebâtie, tout à fait réguliere & plus belle qu'elle n'a jamais été? & que tout cela s'effectuera en peu de temps? ces aſſertions ne me donnent pas une bien haute idée de leur eſprit, encore moins de leur jugement, quand je les vois ſe livrer ainſi à la fougue de leur imagination.

Ils diſent eux-mêmes, que d'après un calcul modéré, Lisbonne contenoit vingt-quatre mille maiſons (36). De ce nombre

(36) Lisbonne étoit une Ville ſuperbe avant que le terrible tremblement de terre de 1757 eût preſque tout renverſé. Cette Ville a deux académies, un tribunal de l'inquiſition, un bon château, un port d'environ cinq lieues de long eſtimé l'un des meilleurs & des plus célebres d'Europe, expoſé cependant quelquefois aux ouragans: les places & les édifices publics y étoient magnifiques. Le Palais du Roi étoit bâti au milieu du Tage, de ſorte que le Roi pouvoit voir de ſes fenêtres tous les vaiſſeaux qui arrivent à Lisbonne. Il ſe fait dans cette Ville un commerce prodigieux. Il s'en faut beaucoup qu'elle ſoit réparée, on y voit encore des Rues entieres enſévelies ſous les dé-

au moins les deux tiers ont été totalement raſées, & l'autre tiers eſt en très-mauvais état. Cependant ſans parler des réparations qu'éxige ce tiers, & ne faiſant attention qu'aux deux tiers ruinés; comment enlever les décombres de ſeize mille maiſons en même temps que ceux d'une centaine d'Egliſes, de deux palais Royaux, & de pluſieurs couvents d'hommes & de femmes, d'hopitaux & d'autres édifices publics? Si la moitié de ceux qui ont échappés à la fureur du tremblement de terre, devoient n'être employés à autre choſe qu'à tranſporter cette immenſe quantité de ruines; il n'eſt pas bien certain qu'ils parvinſſent à le faire en dix ans. Après cela où trouver les matériaux néceſſaires pour rebâtir ſeize mille maiſons, & quelques centaines d'autres édifices. Pluſieurs de ces maiſons avoient quatre, cinq, ſix, & même ſept étages.

Il eſt vrai, que les environs peuvent fournir aſſez de marbre pour bâtir vingt villes comme Lisbonne. Néanmoins il faut le tirer de la carriere, le tailler, le tranſporter à la Ville, tout cela n'éxige-t-il pas

combres. Cette Ville a ſoutenu pluſieurs ſieges, & ce n'eſt que depuis 1640. qu'elle eſt reſtée ſoumiſe au Roi de Portugal. L'air y eſt très-ſalubre. La variété des fleurs qu'on y voit en tout temps fait qu'il ſemble qu'on y eſt dans un printemps continuel.

du temps? & peut-il être éxécuté par des gens dont tous les outils ont été conſumés par l'incendie?

Mais dira-t-on, pour avoir plutôt fait ils rebâtiront en briques; mais la fabrication d'une ſi grande quantité des briques (ſuppoſant même qu'on ait ſous la main la terre convenable) n'eſt pas l'ouvrage d'un jour. Il faut conſtruire des briqueries; raſſembler du bois pour chauffer les fours. Mais comment ſe procurer ce bois dans un pays que l'on m'aſſure en avoir fort peu? Et où ſont les milliers de faiſeurs de briques néceſſaires pour fabriquer les milliards de briques dont on ne ſauroit ſe paſſer? qu'on leur fourniſſe même les ouvriers, la terre & le bois ſuffiſans, où eſt la chaux, le fer, & les autres matériaux?

Mais où ce peuple habite-t-il actuellement? tant de gens ne ſauroient certainement vivre en plein air?

Il eſt facile de répondre, à cette queſtion: pluſieurs habitent les maiſons reſtées debout, & un plus grand nombre d'autres ſe retirent dans cette multitude de cabanes de bois, & de chaumieres qu'on a bâties à la hâte autour de la Ville ruinée. Pluſieurs groupes de ces cabanes & de ces chaumieres forment partie de la vue que j'ai de mes fenêtres, je dois ajouter que

pluſieurs des plus indigens ont écarté ici & là les décombres, ont nettoyé pluſieurs chambres des rez de chauſſée, & pluſieurs caves ſouterraines, ils y paſſent leur vie ſi ce n'eſt à leur aiſe, du moins à l'abri du mauvais temps. On comprend facilement qu'un très grand nombre de gens ſe ſont retirés ailleurs.

Les Portugais n'ont cependant point été oiſifs, & n'ont ceſſé de bâtir depuis cette fatale époque. Mais après avoir parlé de cabanes & de chaumieres conviendroit-il de vous entretenir d'un Arſénal: & d'un Arſénal même ſi conſidérable (à ce qu'on m'a aſſuré) que dans le monde entier il ne ſe trouvera pas un édifice de cette eſpece qui lorſqu'il ſera fini puiſſe lui être comparé, ainſi qu'à ſon grand Portique, ſous lequel les marchands s'aſſembleront aux heures qu'on nomme en Angleterre *heures de la Bourſe.*

Cet édifice eſt le ſeul conſidérable qui ait été entrepris à Lisbonne depuis le tremblement de terre; il ne me convient pas de dire, qu'au lieu d'un bâtiment auſſi ſuperbe il auroit été plus ſage de bâtir une centaine quantité de maiſons; je ne dirai pas non plus, que pendant un temps on auroit pû achepter des vaiſſeaux tout faits; & que les affaires de commerce auroient pû ſe-

traiter au moins durant un petit nombre d'années dans un endroit un peu moins décoré que le grand Portique. Mais ce que je ne saurois taire : c'est que, s'il m'étoit loisible de former des souhaits en faveur des pauvres habitans de Lisbonne ; j'aimerois mieux qu'on eût rebâti une de leurs anciennes rues, que d'y voir le plus grand de tous les Arsénaux : plutôt un petit nombre de Magazins pour mettre les marchandises en sureté, qu'un grand Portique sous lequel les Négocians puissent s'entretenir. Mais le peuple, en faveur duquel je pourrois former de pareils vœux ; paroit avoir adopté une autre façon de penser : qui sait si lorsque cet étonnant Arsénal sera fini, ils ne se mettront point à rebâtir leur Inquisition, leur Cathédrale, ou quelque énorme Monastere.

Il paroit que l'opinion générale en Portugal est que le nombre de ceux qui ont péri sous les ruines de cette Capitale, monte à plus de quatre-vingt dix mille âmes. Mais en supposant qu'il soit éxagéré des deux tiers, éxagération assez ordinaire aux malheureux ; il sera encore assez considérable & on ne pourra y réfléchir sans être saisi d'horreur ?

Lisbonne n'est pas la seule Ville du Portugal qui ait éprouvé cette affreuse calami-

té.

té. On m'a assuré que les autres ont à proportion encore plus souffert. Une en particulier nommée St. Ubès (37) ou Sétubal fut si cruellement détruite que tous ses habitans y ont péri!

Mais il est temps de quitter ce sujet. Il m'inspire une tristesse qui ne sauroit être bonne à rien.

LETTRE XXI.

Une pierre fondamentale posée. Pompe Patriarchale. Chevaux pies.

Lisbonne 3 Septembre 1760.

J'AI vu le Roi de Portugal & toute sa cour en grand gala: ce jour est un jour d'anniversaire mémorable; il y a aujourd'hui trois ans qu'il s'en fallut peu que S. M. n'eut été assassinée par le Duc d'Aveïro & ses complices.

Cette action étoit véritablement criminelle & ne sauroit se comprendre: on a

(37) St. Ubes dans la province d'Estramadour située à l'embouchure de la riviere de *Cadçon* à 18 mille Sud-Est de Lisbonne, elle produit beaucoup de Sel.

peine à concevoir comment il eſt poſſible que le Duc ait été inſpiré & ſollicité d'ôter la vie à ſon ſouverain, par pluſieurs de ſes parens, de ſes amis; & par le corps entier des Jéſuites Portugais; qu'une conſpiration auſſi exécrable ait éxigé la concurrence d'un ſi grand nombre de gens, tandis qu'à la fin on n'en avoit beſoin que de très-peu pour perpétrer le crime: que cet affreux ſecret ait été confié à des hommes, à des femmes, à des maîtres, à des domeſtiques, à des eccléſiaſtiques & à des laïques, & qu'il ne ſe ſoit pas trouvé une ſeule de tant de perſonnes, tentée par l'eſpérance, forcée par la crainte, ou induite par un motif ſalutaire à la découvrir à temps: qu'un pareil ſecret ait été ſi fidelement gardé par tous les complices c'eſt ce qui paroît incroyable ſous un Gouvernement auſſi vigilant & auſſi ſoupçonneux! tout cela me paſſe. Mais revenons en au gala.

On a élevé ces derniers jours dans ce Village de *Bellem* dont j'ai déjà fait mention un édifice en bois, dans l'endroit même où les aſſaſſins tirerent ſur ſa Majeſté.

Cet édifice à quatre vingt de mes pas de longueur, & vingt quatre de largeur, le dedans étoit meublé d'une eſpece de ſerge rouge rayée, & garnie d'une frange de clin-

quent d'or faux. On avoit placé au milieu un autel ſuperbement décoré. Vis à vis de l'autel étoient deux bancs fermés, l'un pour le Roi, & l'autre pour la Reine, outre un troiſieme moins élevé pour (38) *Don Baſrien Joſeph de Carvalho* Secrétaire d'Etat. Au deſſous du banc de la Reine étoit placé une eſpece de trône pour le Cardinal de *Saldanha* Patriarche de Lisbonne. Le reſte de la place étoit occupé par la nobleſſe du Royaume, les Miniſtres étrangers, & tous bien vêtus les étrangers un peu confondus pêle-mêle. Les gens néanmoins de la ſuite du Patriarche, ainſi que les muſiciens avoient quelques bancs particuliers.

Comme la journée étoit extrêmement chaude, les portes & les fenêtres reſterent ouvertes pendant toute la cérémonie; deſorte que la foule innombrable de ſpectateurs qui n'avoient pu entrer faute de place, voyoient à peu de choſe près tout auſſi bien que ceux qui étoient en dedans.

Environ ſur les neuf heures, parut le Secrétaire d'Etat *Carvalho* précédé de pluſieurs Gentilshommes, de pluſieurs domeſtiques, d'un tambour & d'un trompette, tous à cheval; il étoit ſous dans ſon Caroſſe trainé par ſix chevaux gris pommelés,

(38) Le Comte d'Oeyras premier Miniſtre.

ſuivi de deux valets de pieds, un à chaque côté de la voiture, & par vingt cinq Gardes du corps du Roi.

A peine avoit-il mis pied à terre, & étoit-il arrivé à ſon banc, que le Patriarche ſe montra: à l'exception du Pape il n'y à point d'Eccléſiaſtique au monde qui ſoit toujours environné d'une auſſi grande pompe que ce patriarche; ſes revenus à ce qu'on aſſure vont à trente mille livres ſterling; ainſi il eſt fort en état de la ſoutenir.

La marche fut ouverte par deux Caroſſes remplis de prêtres, ſuivoient enſuite cinquante domeſtiques de ſon Eminence marchant deux à deux en livres bleues bordées d'un ruban de ſoie cramoiſi, ayant tous la tête découverte, bien poudrés, & portant tous de longs manteaux trainant juſqu'à terre: ils étoient précédés par un prêtre à cheval, tenant à la main une croix d'argent fixée au bout d'un bâton argenté. Enſuite ſuivoient ſept Caroſſes. Les deux premiers étoient occupés par les officiers Eccléſiaſtiques de ſon Eminence. Dans le troiſieme étoit le Patriarche lui même avec ſon Maître de Cérémonies, celui-ci occupoit le devant de la Voiture. Deux prêtres à pied étoient aux deux côtés. Chacun d'eux portoit un paraſol de Velours cramoiſi garni de franges d'or. Ils étoient d'une ſi

haute ſtature, qu'ils me rappellerent *Don Fracaſſa* & *Don Tempeſta* du poëme de *Richardet*. Le Caroſſe du patriarche tant le dehors que le dedans étoit doublé de Velours bleu, très-bien peint, & chargé de dorure. Il étoit ſuivi du Caroſſe de parade vuide, ſi riche & ſi beau que la Reine Sémiramis même n'auroit pas craint de s'en ſervir. Venoient après trois autres Caroſſes remplis auſſi d'officiers; ces officiers & même partie des cinquante domeſtiques à pied étoient tous Eccléſiaſtiques. Les quatre premiers Caroſſes étoient attelés de ſix chevaux pies; c'eſt-à-dire mi-parti de blanc & de noir, qui paroiſſent être moins communs en Portugal & en Eſpagne que dans d'autres pays. Tous galoppoient, mais leur galop étoit ſi bien compaſſé que les gens de pied quoique marchant gravement & au petit pas pouvoient les ſuivre. Les trois Caroſſes qui venoient enſuite au lieu de ſix chevaux étoient trainés par ſix mules, beaucoup plus belles qu'aucune que j'euſſe jamais vues en Italie. Le Patriarche revêtu de ſes habits Pontificaux: & comme dit Pétrarque.

Stavaſi tutte humile in tanta gloria.

Et ſon humilité n'éclipſoit point ſa gloire.

Tandis que cette magnifique procession s'avançoit vers l'édifice de bois, plus de vingt autres Voitures, tirées chacune par six mules parurent de différens côtés; elles étoient occupées par les dignitaires & les Chanoines de la Cathédrale de Lisbonne. Ils mirent tous pied à terre à la porte de l'édifice, & furent se ranger partie à la droite & partie à la gauche du trône du Patriarche. J'avois quitté ma chaise, & pris le cheval de Baptiste afin de voir plus à mon aise: cette magnifique pompe me plut-elle, ou fus-je choqué d'une parade aussi vaine? Elle me plût; parce que je ne suis point un philosophe bouru. Pareils spectacles sont naturellement agréables, & je n'ai jamais eu de satisfaction à contrarier la nature. J'entendis un Anglois qui maudissoit ce spectacle de Marionettes, je jugeai qu'il étoit d'un humeur difficile, ou qu'il avoit quelque sujet particulier de mécontement.

Le Roi vint ensuite dans un Carosse à six chevaux, noirs & blancs ainsi que ceux du Patriarche entouré de vingt-quatre de ses gardes du corps. Don Pedro étoit avec lui. La Reine suivoit immédiatement accompagnée de ses quatre filles, & d'une vieille Dame, toutes occupoient le même Carosse, il y en avoit quatre autres deux

devant & deux derriere pleins de Dames, & tous à ſix chevaux, Sa Majeſté étoit environnée d'une Troupe de ſes propres gardes à cheval; qui ſont beaucoup mieux vêtus que ceux du Roi, & compoſés, à ce que l'on m'a aſſuré, preſque tout d'étrangers, principalement d'Irlandois, d'Ecoſſois & d'Allemands. Cette Princeſſe ainſi que ſes filles étoient très-richement parées; elles avoient de très-larges paniers, elles étoient couvertes de diamants: Les Princeſſes ſont parfaitement bien faites, elles ont de beaux teints & de très-beaux yeux. L'une d'elles (je crois que c'eſt la troiſieme, je n'en ſuis pourtant pas bien ſur) autant que ma mauvaiſe vûe m'a permis d'en juger à la diſtance de vingt à vingt-quatre pieds eſt une beauté parfaite. Je vis avec plaiſir leur vivacité, & l'agilité avec laquelle elles deſcendirent de Caroſſe.

Quand elles furent dans leur banc, elles ſe tinrent toutes un moment à genoux, à l'exception de la Reine qui s'aſſit, ſe mit à lire, & à baiſer les feuillets de ſes heures; comme elle les baiſa plus de quarante fois en très-peu de minutes, j'en demandai la raiſon, on me répondit que Sa Majeſté avoit coutume de baiſer le nom de Dieu, de notre Dame, & celui de tous les Saints & de tous les Anges dont il étoit fait men-

tion dans les livres qu'elle liſoit. Cette ſingularité me rappella un philoſophe Anglois (M. Boyle ſi je ne me trompe) qui avoit coutume de ſaluer toutes les fois qu'on faiſoit mention de Dieu (39).

La Reine poſa ſon Livre, & l'on chanta un *Te Deum* accompagné d'un grand fracas de Muſique. Il fut ſuivi des Litanies.

Alors le Roi ſe leva, & ſuivi de Don Pedro, du Secrétaire d'Etat Carvalho, & de quelques autres Courtiſans, deſcendit dans une eſpece de foſſe d'environ trois pieds de profondeur, où l'on avoit placé d'avance des peles, des marteaux, & d'autres outils de maſſon en argent, ainſi que des pierres, des briques, & du mortier. Sa Majeſté poſa quelques médailles d'or & d'argent au fond de cette foſſe, & les couvrit avec une pierre quadrangulaire, enſuite ce Monarque & les gens de ſa ſuite prirent les peles, & ſe mirent à garnir cette pierre de briques & de mortier, frappant les briques de temps en temps avec les marteaux, à meſure qu'un gentilhomme que je ſuppoſe être l'architecte du Roi le leur enjoignoit. Ainſi fut poſée la premiere

(39) M. de Voltaire rapporte également que le grand Newton n'entendoit jamais prononcer le nom de DIEU ſans faire une inclination profonde, qui marquoit & ſon reſpect & ſon admiration pour les œuvres du Créateur.

pierre d'une magnifique Egliſe, que l'on doit bâtir ſans perte de temps pour s'aquitter d'un *Ex voto* à la bienheureuſe vierge Marie pour l'heureuſe délivrance que le Roi obtint par ſon interceſſion des armes à feu du Duc d'Aveïro & de ſes complices.

Cette cérémonie ne dura que peu de minutes, pendant laquelle je fus fort étonné de voir quelques femmes du commun, qui regardant au travers d'une fenêtre, rioient de toute leur force des maſſons, vraiſemblablement parce qu'ils exerçoient aſſez mal adroitement leur nouvelle profeſſion, ce qui déconcerta un peu la gravité des ſpectateurs; cependant perſonne ne fut choqué de leur impertinence.

Le Roi, & ſa compagnie reprirent leurs places, & dès qu'ils furent aſſis, le Patriarche aiant quitté ſon trône, ſe tint debout devant l'autel, & chanta une grand-meſſe aſſiſté de ſes dignitaires & des Chanoines avec les cérémonies uſitées par les Cardinaux à l'égard du Pape lorſque ſa ſainteté officie pontificalement. Pendant la meſſe la muſique ſe fit entendre & fut fort admirée. S. M. à un grand nombre de muſiciens à ſon ſervice, dont plus de quarante ſont Italiens une partie chanteurs, & l'autre joueurs de divers inſtrumens; ce qui eſt aſſez remarquable.

La meſſe dura une bonne heure, & fut terminée par la bénédiction Patriarchale, après quoi l'aſſemblée ſe ſépara, chacun s'en fut chez ſoi las & fatigué. Il faiſoit très-chaud dehors, parce que le Soleil étoit dans toute ſa force; mais en dedans la chaleur étoit inſuportable.

A quelque diſtance de l'édifice étoit posté un bataillon d'Infanterie, qui y demeura pendant toute la cérémonie; les Soldats étoient mal habillés & encore plus mal peignés; on ne leur permit point de faire feu; en Italie on auroit eu peine dans une pareille occaſion d'empêcher les nôtres de tirer; il me parut que l'on avoit fait prudemment de le leur interdire; car le feu auroit épouvanté les chevaux & les mules, & les auroient fait cabrer. J'entendis auſſi avec ſatisfaction pluſieurs officiers des gardes à cheval ordonner ſréquemment à leurs Cavaliers de ſerrer leurs rangs, & d'aller lentement afin de ne bleſſer perſonne.

J'avois vu avant hier à l'Amphithéatre un grand nombre de Dames. J'en ai vu aujourd'hui bien d'avantage à l'édifice de bois; & j'ai eu ſujet dans l'un & l'autre endroit d'être content de cette vûe. Elles étoient ſurtout à cette derniere cérémonie très-richement parées, couvertes de diamans, & pluſieurs d'entre elles m'ont pa-

rues très-jolies. Elles ſont en général beaucoup plus belles que l'on ne le préſumeroit dans un climat auſſi brulant, ce qui me fait ſuppoſer qu'elles ont ſoin de ne pas trop s'expoſer au Soleil. Elles ont preſque toutes l'air ouvert, & le maintien gracieux. Ce qui contraſte merveilleuſement avec la figure des hommes, dont la peau eſt à peu près noire, & le viſage ſérieux & refrogné; même lorſqu'ils paroiſſent ſourire, ce qu'ils font aſſez ſouvent. La maniere dont ils ſaluent les femmes eſt aſſez ſinguliere; en les abordant ils font une courte, & ſubite génuflexion, telles que celles que nous faiſons aux ſtatues les plus fameuſes de la Ste. Vierge lorſque nous ſommes preſſés: les Dames paroiſſent y faire peu d'attention & y répondent à peine d'un petit ſigne de tête, ſurtout lorſqu'il eſt queſtion de quelqu'un au deſſous d'elles. Les gentilshommes venant à ſe rencontrer s'embraſſent avec beaucoup de reſpect, & ſe baiſent mutuellement l'épaule gauche.

On m'a aſſuré que perſonne à Lisbonne n'avoit la liberté de ſe ſervir de chevaux pour trainer ſon Caroſſe, ſa chaiſe ou toute autre Voiture, à l'exception de la Famille Royale, des Miniſtres d'Etat, du Pa-

triarche, des Miniſtres étrangers, & d'un petit nombre d'autres. Le reſte ſe ſert de mules. Le Portugal, n'abonde point en chevaux, & les Portugais ſont obligés d'en tirer en contrebande d'Eſpagne; d'où la ſortie de ces animaux eſt défendue ſous de rigoureuſes peines.

L'habillement des femmes n'eſt nulle part auſſi varié que parmi celles du commun dans cette Ville. Quelques-unes ſe cachent ſous des voiles de differentes étoffes & couleurs; d'autres paroiſſent tout à fait à découvert, quelques-unes ont leurs cheveux retrouſſés; d'autres les laiſſent flotter ſur leurs épaules, d'autres les treſſent, les unes ont des coëffures à la mode Françoiſe, & d'autres portent des chapeaux à l'Angloiſe. Pluſieurs ornent leurs têtes de rubans, & quelques-unes des fleurs naturelles ou artificielles. Le tremblement de terre eſt cauſe de cette grande variété comme il a privé la majeure partie de ces femmes de leurs parures, elles s'ajuſtent comme elles peuvent, & n'ont plus de mode nationale ou particuliere.

LETTRE XXII.

Autre belle vue. Vers rimés & non rimés. Vie céleſte des hyeronimites. Encore les rives du Tage. Semature de ſel.

Lisbonne 5 Septembre 1760.

HIER en feuilletant un livre Portugais, j'obſervai qu'il étoit imprimé à *Lisbonne Occidentale.* Que ſignifie cette Lisbonne Occidentale? y en auroit-il une autre que celle-ci?

En aucune façon, me répondit le Libraire François chez lequel je me trouvois. Quelques Littérateurs Portugais affirment, que l'ancienne Oliſipo étoit ſituée de l'autre côté de la riviere; parce que l'on y a trouvé une ancienne inſcription, où il étoit mention d'*Oliſipo.* Sur ce foible fondement, & pour faire parade d'érudition quelques-uns d'eux donnent cette épithéte d'*Occidentale* à cette Ville, ſans réfléchir qu'en admettant même que leurs conjectures fuſſent vraies; cette diſtinction ne laiſſeroit pas d'être chimérique, puiſque l'on

n'a jamais rien imprimé dans cette *Lisbonne Orientale.*

Je ne déciderai point ſi le Libraire à tort ou raiſon à cet égard. Cependant, dis-je, en moi même, j'irai, & je viſiterai l'autre rive de la riviere, & verrai ſi j'y pourrai découvrir quelques veſtiges d'antiquité qui puiſſent fournir matiere à former un paragraphe de ma lettre. Un lieu où les ſavans ſoupçonnent que Lisbonne étoit autrefois ſituée mérite bien une viſite.

Ce matin de bonne heure, en conſéquence de cette réſolution, je me ſuis mis dans un petit bâteau avec Baptiſte, & nous avons fait voile pour la rive du Tage oppoſée à la Ville.

J'ai trouvé ce côté des rives du fleuve beaucoup plus élevé que celui-ci. C'eſt une montagne parfaite, l'endroit où j'ai debarqué n'a ni maiſons, ni emplacement convenable pour en bâtir. J'ai vu un ſentier qui conduiſoit au ſommet de la montagne, je l'ai ſuivi, il eſt eſcarpé, & aſſez difficile à grimper. Au haut ſe trouvent deux Villages; l'un nommé *Caſtillo*, l'autre *Almada.*

Caſtillo n'a rien de remarquable, ſi ce n'eſt les ruines récentes d'un château antique, peut-être du temps des Maures, d'où

vraiſemblablement le Village a pris ſon nom. Il eſt ſitué ſur un rocher en forme de pain de ſucre, & l'on m'a dit qu'il étoit en ruine, & inhabité même avant que le tremblement de terre le mit dans l'état où il eſt actuellement.

A *Almada* qui eſt à environ une portée de Mouſquet de *Caſtillo* j'entrai dans un petit couvent de Dominicains, les murs ſont incruſtés de pierres de tailles peintes en bleu, ils ſont ſi nets & ſi propres, qu'à les regarder ſeulement la vue ſemble rafraichir dans ce temps chaud. L'Egliſe de cette maiſon fut renverſée par la premiere ſecouſſe du tremblement de terre, & les corps mutilés d'environ vingt hommes & de ſix fois autant de femmes furent tirés de deſſous ſes ruines. Le Couvent ſoutint le choc, de ſorte qu'aucun des Moines à l'exception de celui qui diſoit la meſſe ne périt.

Des fenêtres qui ſont à l'occident on a une vue qui ſurpaſſe même celle de *Mont Edgecombe* dans la Province de Dévon; on découvre en plein la Ville de Lisbonne: enſuite *Bellem*, *Caſcaès*, St. *Julien*, & tous les Villages, Châteaux, fortifications, & autres édifices le long de la riviere juſqu'à la mer, avec un immenſe payſage qui environne tous ces objets: borné d'un côté par le *Roc de Lisbonne* dont j'ai

déjà fait mention, & dans d'autres endroits par d'autres côteaux dont j'ignore les noms. La vue des fenêtres à l'occident eſt auſſi très-belle, quoique pas auſſi frappante, elle ne conſiſte qu'en une longue ſuite de côteaux couverts de Vignes, & coupés par une quantité prodigieuſe d'arbres fruitiers de toute eſpece, ſurtout d'orangers & de citronniers, avec des maiſons & des cabanes de diſtance en diſtance. Almada m'a paru charmant, quoiqu'il ne ſoit embelli par aucune autre maiſon remarquable que par le Couvent des Dominicains, ce que je ne ſaurois attribuer qu'à la difficulté qu'il y a d'y parvenir, on ne peut s'y rendre qu'à pied ou ſur une mule. *Almada* & *Castillo* ont été l'un & l'autre à peu près, entiérement détruits par le tremblement de terre.

Après avoir joui tout à mon aiſe de ces belles vues; je ſuis deſcendu le ſentier eſcarpé, je ſuis rentré dans mon bâteau, & j'ai été voir un hopital Anglois qui eſt un peu plus bas, du même côté de la riviere, & au pied du côteau formant une langue de terre qui s'avance un peu dans le Tage; je n'y ai rien apperçu qui fût digne de remarque, à l'exception du Médecin de cette maiſon; qui étoit âgé, & fort impoli, peut-être la jalouſie l'avoit-il rendu tel, ayant

ayant eu la foibleſſe à ſoixante & dix ans d'épouſer une jolie Portugaiſe qui n'en avoit que dix-huit. Il m'a regardé de très, mauvais œil, lorſqu'il m'a vu entrer dans le jardin de l'hopital; parce que la jeune femme s'y trouvoit dans le même moment & y cueilloit des fruits. Comme il avoit répondu aſſez bruſquement aux queſtions que je lui avois faites (40). J'ai été tenté de

(40) Dans tous les pays du monde, la Jalouſie eſt une paſſion condamnable qui portent ceux qui la ſente à des excès ſouvent terribles; mais en Portugal & en Eſpagne ce n'eſt pas une paſſion, c'eſt une fureur qui ne connoit point de bornes. Les crimes les plus énormes n'ont rien d'effrayant pour un jaloux qui a réſolu de ſe venger. On rapporte à cette occaſion qu'un maître d'école ayant cru entrevoir quelque choſe dans la conduite de ſa femme, qui donnoit atteinte à l'honneur de ſon front, mais ſans avoir de certitude, ſe leva froidement un beau matin, la poignarda dans le lit, deſcendit l'eſcalier, ferma la porte de la maiſon, & s'en alla dans un couvent de Cordeliers, où il ne fut pas plutôt entré qu'il dit au Gardien *Mon Pere voila la clef de ma maiſon, envoyez y quelques-uns de vos Religieux, pour faire les obſeques de ma femme que je viens de poignarder.* Content de cet exploit, il ſe croyoit en ſureté; mais les moines ne purent empêcher que l'affaire ne parvint juſqu'au Roi, qui le fit arracher de cet azile, & conduire de l'autel à la potence. La coutume odieuſe de renfermer les femmes plus étroitement que des religieuſes les excitent à s'en dedommager. C'eſt ce qui fait que dans ce pays les aventures galantes ſont plus commu-

le chagriner un peu, en m'addreſſant à elle, & lui demandant une des grapes de raiſin qu'elle avoit dans ſon pannier. J'ai cependant réſiſté à cette tentation, en réfléchiſſant que moi-même je pourrois peut-être me trouver coupable de la même folie, à cet âge, ſi j'y parvenois jamais. En conſéquence après avoir fait un tour de jardin, je lui ai fait la révérence, je ſuis rentré dans mon bâteau, & j'ai fait voile en remontant la riviere, & ſuivant toujours la même rive juſqu'à la maiſon d'un Irlandois marchand de vin, dont les Caves extrêmement vaſtes méritent d'être viſitées.

J'ai trouvé que M. O. Neal étoit tout le contraire du médecin: comme il s'eſt apperçu que j'avois chaud il m'a fait donner de ſon meilleur vin, un biſcuit & m'a offert toutes ſortes de rafraichiſſemens; il a eu la même attention pour Baptiſte & pour mon batelier, & n'a jamais voulu prendre l'argent que je lui ai préſenté (41).

La maiſon que M. O. Neal habite dans

nes que dans les contrées ou le beau-ſexe eſt chargé lui-même de la garde de ſa vertu.

(41) Je le recommande à ceux de mes lecteurs Anglois qui trafiquent en vin de Portugal. Je ſuis convaincu qu'il mérite par ſa politeſſe, pour les gens altérés, qu'on s'adreſſe à lui: il les accueille même quand il ne les connoît pas; du moins je ſuis dans le cas.

ce Canton eſt défendue contre les uſurpations de la riviere par un môle très-fort compoſé de pierres plates. De ce môle j'ai eu la vue de deux Negres nageant, & ſe jouant dans l'eau. Si je n'avois pas vu des noirs auparavant, je les aurois pris pour une eſpece toute particuliere de poiſſons. Ils ſautoient hors de l'eau, & faiſoient la roue dans le fleuve comme les ſauteurs font en terre ferme. Au moyen de quelques reis je leur ai fait chanter pluſieurs chanſons dans leur langue, qui étoit celle de Moſambique dont je n'ai compris autre choſe ſinon que les paroles, étoient rimées. J'aurois ſouhaité être Muſicien, uniquement pour noter les airs qu'ils chantoient, quoique très-ſimples rélativement à l'harmonie.

Pluſieurs écrivains tant Italiens qu'Anglois ont aſſuré, que la rime étoit une invention monacale; je crois qu'ils ſe ſont très-fort trompés. On ne ſauroit ſuppoſer que les Miſſionnaires euſſent enſeigné aux Africains l'art de rimer: quand ils ſe trouvent dans ces régions ils ont bien autre choſe à faire que d'apprendre à rimer ou à compoſer des vers blancs aux gens du pays. Une fois j'ouïs chanter à Véniſe des chanſons Arabes qui étoient rimées; & il éxiſte une rélation Françoiſe de l'Arabie (compoſée par un Voyageur dont je ne me

rappellé pas dans ce moment le nom) dans laquelle on a conſervé un morceau de poëſie de cette nation errante : il eſt entierement rimé. Certain Anglois nommé *Gage* (qui ſuggéra à Cromwell l'idée d'enlever la Jamaique aux Eſpagnols) dans ſa rélation imprimée de l'*Amérique* nous a donné une ancienne chanſon Mexicaine, (les paroles & la muſique) qui eſt rimée, & compoſée long-temps avant la naiſſance de *Chriſtophe Colomb.* Ces raiſons, & pluſieurs autres de la même nature m'ont convaincu que la rime ne ſauroit être une invention monacale, mais qu'elle eſt au contraire une des propriétés naturelles & eſſentielles de la poëſie de toutes les nations anciennes & modernes, à l'exception de la langue Greque & Latine, dont les vers avoient des pieds au lieu de rimes. Ce ſont donc les vers blancs qui doivent être regardés comme étrangers à la poëſie; & de pure invention, comme ils le ſont réelement; cette innovation eſt même aſſez moderne.

Mais, permettez que je prenne congé de l'honnête O. Neal, & que je repaſſe le Tage & m'abandonne au courant. On m'a mis à terre à *Bellem*, ou je ſuis entré dans une hôtellerie d'aſſez mauvaiſe apparence j'y ai fait un chétif diné; enſuite j'ai viſité un fameux couvent de Hiéronymites; cet or-

dre n'eſt point connu en Piémont, & l'eſt très-peu dans les autres parties Occidentales de l'Italie.

On eſt actuellement occupé à réparer l'Egliſe de ce Monaſtere dont le toit a été renverſé par le tremblement de terre: les échafauts élevés à cet effet ne m'ont pas permis d'en voir grand choſe: j'ai ſeulement obſervé qu'elle eſt une des plus vastes que j'aie jamais viſitée, elle eſt bâtie en marbres de différentes couleurs, & ornée d'autels magnifiques. L'Architecture de tout l'édifice étoit originairement gothique; mais quelques parties du Couvent ne le ſont plus. Les deux galleries ou Dortoirs qui ſont vis à vis l'un de l'autre, contiennent quantité de ſtatues, quelques-unes des ſaints les plus connus, & quelques autres, de ceux dont les noms & les actions me ſont les moins familieres, quoique la légende fût dans mon enfance mon Livre favori.

Cent trente Peres, tous prêtres, habitent cette maiſon, j'ignore le nombre des freres-Lais. Leurs cellules forment de très-bons appartemens. Ceux qui logent du côté de l'eau parvint découvrir de leurs fenêtres les vaiſſeaux qui montent & deſcendent continuellement la riviere: les appartemens ſur le derriere ont la vue d'un ſpacieux jar-

din, & d'une piece de terre dont le terrain eſt inégal, clos de murs, & plein d'Oliviers.

Parmi ces arbres ſe trouvent pluſieurs petites Cellules & Chapelles appartenantes à différens pauvres pêcheurs du plus bas étage, qui ſe ſont répentis, & auxquels on a permis d'y vivre dans la plus grande oiſiveté, maniere de paſſer le temps qu'ils appellent *Vide céleſte*. Vie céleſte: ſuivant moi cette épithete lui convient aſſez, ſi on la prend dans le ſens poëtique; car le privilege de vivre ſans travailler eſt réelement une des plus grandes bénédictions de cette vie. Ils ſubſiſtent uniquement d'aumones, dont ils ne manquent jamais par l'interceſſion de St. jérôme, qui a vécu auſſi bien qu'eux dans une Cellule ou Caverne au milieu d'un déſert, ce ſaint en récompenſe à ſoin que ſes imitateurs ſoient abondamment pourvus du néceſſaire.

Comme ce monaſtére eſt de fondation royale, vous ſentez bien que les moines qui l'habitent n'ont pas beſoin pour leur dîné d'avoir recours à des aumônes caſuelles. Ils ſont très-bien nourris, & ne ſont tenus qu'à prier journellement durant quelques heures pour leur premier bienfaiteur & pour ſes ſucceſſeurs. Ils ſont forcés de s'aquitter régulierement de ce devoir, ſoit

qu'ils y ſoient portés de bonne volonté ou non. Ces pieux fondateurs des maiſons religieuſes ne ſe ſont point imaginés que des prieres régulieres & fréquentes puſſent devenir pénibles & ils ont toujours regardé comme une vérité incontéſtable, qu'un nombre d'hommes bien nourris, chaudement vétus, & décemment logés ne murmureroient jamais d'être obligés d'implorer le Ciel pour obtenir la délivrance des ames de leurs bienfaiteurs des peines du purgatoire. Ils ſuppoſoient qu'une fois débarraſſés de tous ſoins mondains, la dévotion ne manqueroit pas de s'emparer de leurs cœurs, & il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ne ſe fuſſent jamais trompés.

Leur Egliſe ſervoit autrefois (& on ſert encore à ce que j'imagine) de ſépulture aux Rois & aux Reines de Portugal, l'on m'a aſſuré qu'elle renfermoit pluſieurs de leurs monuments, les échaffaudages m'empêcherent de les voir (42).

(42) Le mauſolée du Roi Emmanuel fondateur de ce Monaſtere, eſt à une des quatre premieres faces de la grande chapelle, avec ſon épouſe la Reine Marie dans un tombeau près du ſien. On y lit cette Epitaphe.

Littore ab occiduo qui primum ad littora Solis
Extendit cultum notitiamque dei
Tot reges domiti, cui ſubmiſere tiaras
Conditur hoc tumulo maximus Emmanuel.

L'un des Peres, qui me montroit la maiſon & ſes environs m'invita à goûter des raiſins de leur jardin, & je peux vous aſſurer que nous n'en avons pas de meilleurs en Italie. Leurs figues ſont auſſi excellentes. Ils ont dans ce jardin pluſieurs plantes du *Bréſil*, particuliérement de ces eſpeces de figues nommées *Bananes*. Elles croiſſent en plein air, & je ne m'apperçus pas quelles exigeaſſent plus de ſoins que les autres plantes du pays par cette circonſtance, il vous ſera facile de juger de la chaleur du climat.

Comme je faiſois voile en remontant la riviere pour me rendre à Lisbonne, j'ai joui une ſeconde fois de mon batteau de la belle vue que j'avois eue du paquebot lors de mon arrivée. Il n'eſt réellement pas poſſible d'en imaginer une plus magnifique.

Il

Dans la façade oppoſée eſt le tombeau du Rol Jean III, fils d'Emmanuel, avec celui de la Reine Catherine ſa femme, ſœur de Charles-Quint. On y lit cette Epitaphe.

Pace, domi, bello-que foris moderamine nitro
Auxit Joannes Tertius imperium
Divina excoluit, regno importavit athenas
Hic tandem ſitus eſt Rex, patriæque parens.

Les autres tombeaux ſont aux côtés de l'Egliſe placés dans des eſpeces de niches, qu'on a pratiquées dans l'Epaiſſeur de la muraille.

Il y a près de *Bellem* un ſuperbe édifice comme ſous le nom de *Paco de vaca* (*Palais de la vache*, nom ſingulier) où l'on dreſſe les chevaux, du Roi pour le manege. Il eſt décoré de buſtes & de ſtatues, partie placées dans des Niches, & partie ſur le haut des murailles. Enſuite le Palais de la *vice Reine des Indes*; celui du Marquis *Gingez* celui de *l'Ambaſſadeur de France*, celui du feu *Patriarche*, *celui du préſent Patriarche*; celui du *Secrétaire d'Etat* au département de la marine; la forteresſe nommée La *Jonqueira*: le palais qui étoit occupé par le *Cardinal Acciajoli*, *nonce du Pape* qui a été dernierement chaſſé du Portugal, d'une maniere bruſque, & dure: enſuite celui du Comte de *Ribiera*; celui de *Don Emanuel*, oncle du Roi regnant, celui du Secrétaire *Carvalho*, & un autre dont on fait un priſon pour les criminels d'Etat, qui n'eſt pas éloigné du lieu où étoit ci-devant celui du *Duc d'aveiro* actuellement preſque entierement démoli, en conformité de la ſentence rendue contre ce Seigneur.

Tous ces Edifices, & pluſieurs autres dont les noms me ſont échappés, ne dépareroient pas la plus belle de nos villes d'Italie; ils ornent l'eſpace intermédiaire qui ſe trouve entre *Bellem* & *Lisbonne*: le

tremblement de terre leur à fait peu de mal: ce n'eſt cependant pas le ſeul ornement de cette partie du rivage. Il y a encore un grand nombre de maiſons, ainſi que je l'ai déja dit, toutes blanches, avec leurs fénêtres, & leurs volets ou jalouſies peints en verd. Lorſque l'on aura enlevé les matériaux du Palais d'*Aveiro* (ce qui ſoit dit en paſſant ſe fait avec précaution pour ne pas les gâter; méritant d'être conſervés.) & que le terrain ſera égaliſé, on doit y ſemer du ſel, afin qu'il ne produiſe jamais d'herbe, ce qui me paroît une punition fort injuſte pour une pauvre piece de terre qui n'a certainement point participé au crime du propriétaire: & après qu'on y aura ſemé ce prétendu ennemi de la fertilité: on doit ériger une haute colomne de marbre au centre de cet emplacement ſur laquelle on gravera une inſcription, pour éterniſer l'infamie de ce traitre, dont le caractére ſi l'on ne m'a pas trompé étoit un compoſé de l'ignorance la plus craſſe, & de l'orgueil le plus inſolent. Les hommes jugent conformément aux différentes poſitions dans leſquelles ils ſe trouvent: il étoit fort chatouilleux & ſe faiſoit un point d'honneur d'une affaire à laquelle en général on fait très peu d'attention dans toute l'Europe, & qui eſt

tout-à-fait bannie de France, où les plus grands Seigneurs eux-mêmes désirent ardemment de se trouver alliés d'une certaine classe de femmes.

En m'en retournant sur le soir, je me suis arrêté un moment à bord du paquebot le *Roi George*, j'y ai bu rasade avec mes amis de mer, & le Chirurgien m'a joué un air de sa musette. Ils m'ont promis qu'ils viendroient dîner avec moi avant de mettre à la voile pour Falmouth.

LETTRE XXIII.

Echantillon de style poëtique. Aqueduc.

Lisbonne 6 Septembre 1760.

D'APRÈS ce qu'on m'en avoit dit je vous ai parlé dans une de mes précédentes lettres de l'Arsenal que l'on bâtit actuellement. J'ai été moi-même dans la journée l'admirateur de son étendue, & j'oserai avancer que si le plus petit des cabinets qu'il renferme étoit transformé en une salle de bal; tous les géants & toutes les géantes dont l'incomparable Don Quichotte à jamais eu la moindre idée dans

ſes rêves lorſque la lune étoit parfaitement dans ſon plein, pourroient y danſer un ballet tout à leur aiſe. Réellement lorſqu'il ſera fini (ſuppoſé qu'il le ſoit jamais) les poëtes de ce pays pourront, juſtement dire dans le ſtyle emphatique qui leur eſt familier, que dans la „ Métropole recemment „ bâtie de l'Empire Luſitain (étonnant & „ digne Epitôme de la puiſſante aſſyrie, de „ la rédoutée Macédoine, de la ſcientifique Grece, & de la victorieuſe Rome.) „ il ſe trouve un édifice ſi vaste, ſi magnifique, & ſi ſomptueux, qu'on peut ſans „ exagérer le comparer au temple élevé „ à la chaſte Déeſſe d'Epheſe, au Mauſolée ſans bornes de la fidele, & déſolée Arthémiſe, aux inconcevables naumachies du très-magnifique, quoique „ très cruel Dioclétien; & même à ces „ piramides ſurprenantes élevées ſur les „ vaſtes bords de l'éternellement fertile riviere d'Ethiopie, dont le poids immenſe à fait depuis nombre de ſiecles gémir „ les provinces d'Egypte, & dont le ſommet pointu perce l'obſcurité qui environne le trône de Diamant, de la Reine „ reſplendiſſante du grand Jupiter, & ſemble défier au combat le plus long & le „ plus ſanglant, les aſtres les plus éloignés,

„ les plus nombreux & les plus défavo-
„ rables."

N'allez pas vous imaginer par cet échantillon que cette façon d'écrire ſoit adoptée par tous les poëtes modernes Portugais: parmi la quantité de ſonnets qu'on vient de publier ſur la cérémonie, qui à accompagné la poſition de la premiere pierre de l'Egliſe, qui doit être dédiée à *Noſſa ſenhora da Liberacaom* (43) pluſieurs ſont écrits de ce ſtyle, & j'oſe aſſurer que ſi cet éloge du nouvel arſénal étoit mis en vers & employé dans une ôde; il eſt probable qu'il ne déplairoit pas.

Pour parler ſérieuſement, il eſt ſur que cet arſénal eſt un édifice énorme, & ſuivant le ſentiment de pluſieurs, tout-à-fait diſproportionné à l'uſage au quel on le deſtine. Il n'y a pourtant jamais d'inconvénient à bâtir de vaſtes édifices publics, parce que les parties qui paroiſſent ſuperflues pour une choſe peuvent aiſément ſervir à une autre: de cette façon pluſieurs de celles-ci peuvent dans l'occaſion être appropriées pour des Greniers, des Magaſins, des Caſernes, & autres pareilles décharges dont on n'eſt jamais trop fourni dans les grandes villes.

(43) Nôtre Dame de la délivrance.

J'ai visité ce matin ce fameux édifice; dans l'après midi j'en ai été voir un autre d'un genre différent; qui surpasse de beaucoup le premier eu égard à sa masse aussi bien qu'à sa magnificence. Je veux parler de *l'aquedue* de la vallée d'*Alcantara*, qui fournit presque toute l'eau dont se servent les habitans de Lisbonne.

Cette vallée se trouve comme enterrée, entre deux collines pierreuses & stériles. L'aqueduc pendant un quart de lieue, qui est la largeur de cette vallée; s'étend transversalement dans toute cette largeur, depuis le sommet de la colline occidentale jusqu'au sommet opposé de celle qui est à l'orient. Il est posé sur une longue allée de pilliers quarrés, & pour vous donner une idée de ces pilliers il suffira de vous dire, que l'un de leur côté a douze fois & l'autre près de treize fois la longueur de mon épée, qui étoit le seul instrument que j'eusse avec moi pour prendre cette mesure, l'espace entre les deux pilliers du milieu est telle, tant en hauteur qu'en largeur qu'un vaisseau de guerre de cinquante Canons avec toutes ses voiles déployées pourroit y passer sans embarras. Cependant les autres pilliers n'ont pas tous les mêmes dimentions que les deux du centre. Ils diminuent graduellement & l'espace qu'il y a entre eux

ſe rétrécit des deux côtés de la vallée, à meſure que le terrein s'éleve.

Les pilliers ſupportent une architrave, dont le milieu forme un Canal; dans lequel l'eau coule, & il reſte aſſez d'eſpace pour que trois ou quatre hommes puiſſent marcher côte à côte le long de l'architrave de chaque côté du Canal, qui eſt voute toute ſa longueur, & garni d'eſpace en eſpace de lucarnes en forme de petits temples, chacune deſquelles a ſa porte, ou ſon ouverture aſſez grande pour qu'un homme puiſſe y paſſer, parvenir à l'eau, & nettoyer en cas de néceſſité le fond du canal.

Cet immenſe édifice eſt bâti de beau marbre blanc qu'on a tiré d'une Carriere éloignée tout au plus de la portée d'un fuſil: on m'a aſſuré qu'à une lieue, plus loin quelques parties de cet aqueduc participent auſſi à cette magnificence; quoiqu'elles ne ſoient point comparables à celle que l'on voit dans cette vallée. Le tremblement de terre l'a endommagé en deux ou trois endroits, mais le dommage qu'il lui a cauſé a été de peu de conſéquence & on n'a pas eu beaucoup de peine à le réparer. Je ne ſuis dans le fond point étonné qu'il ait réſiſté. Un tremblement de terre dont les ſecouſſes ſeroient aſſez violentes pour le dé-

truire renverſeroit certainement de fond en comble tout le Royaume de Portugal.

Lorſque l'on a une fois vu un ouvrage tel que l'aqueduc d'*Alcantara*, on ne ſauroit l'oublier, car il eſt de la nature des objets extraordinaires de ſe graver dans la mémoire. J'en conſerverai l'idée tant que je vivrai, ainſi que celle de la vallée qu'il a rendu célébre.

Cependant quand même cette vallée ſeroit denuée de ce magnifique Aqueduc; j'aurois peine à ne pas me la rappeller, à cauſe d'une aventure ſinguliere que m'y eſt arrivée. Mais la viſite de ces deux édifices que j'ai faite à pied, & par la plus grande chaleur du jour, m'a ſi fort fatigué, que je remets à demain à vous en faire le recit.

LETTRE XXIV.

Lapidation dans une Vallée. Meres recommandables.

Lisbonne 7 Septembre 1760.

TANDIS que je ſuis retenu par l'attente du barbier, je ferai tout auſſi bien pour paſſer le tems de vous racconter mon aven-

ture d'hier dans la Vallée d'*Alcantara*.

Après avoir ſatisfait parfaitement ma curioſité, rélativement au ſuperbe aqueduc, nous reprimes le chemin par lequel étions nous venus. Mais comme nous montions un des côtés du Vallon nous rencontrâmes cinq ou ſix hommes enveloppés juſqu'aux yeux de leurs larges manteaux, on les porte également en hyver & en été dans ce pays. Ils nous tirerent leurs chapeaux, nous en fimes de même, parce que c'eſt encore un autre uſage ſuivi ici, de ſe donner mutuellement ce témoignage de reſpect lorſqu'on ſe rencontre en raſe Campagne; Mais à peine ces drôles ſe furent-ils éloignés une vingtaine de pas de nous, que ſe retournant ſubitement, ils ſe mirent à nous jeter des pierres avec une furie & une précipitation telle, que le meilleur poëte barbarique de Majorque auroit peine à la décrire.

Que veut dire ceci? m'écriais-je, m'adreſſant mon hôte M. Kelly.

Fuyez ſi vous voulez ſauver vôtre vie, me répondit-il, & mettant à profit ſes jambes, il oublia pour un moment ſon âge & qu'il étoit plus que ſeptuagénaire.

Que pouvois je faire, me voyant ainſi abandonné par mes troupes auxiliaires? Sauvez moi la mortification d'avouer, que

je fis ma retraite avec toute la célérité qu'il me fut poſſible, & fruſtrai ainſi le deſſein de ces coquins, & les fatales ſuites qu'auroit pu avoir cette lapidation imprevue.

A préſent, dites moi, ſi vous le ſavez, chers freres, quel pouvoit être le motif qui les engageoit à me traiter moi & mes compagnons de promenade d'une maniere auſſi barbare?

Monſieur, me dit Kelly, d'un air triomphant, vous moquerez vous encore de moi, lorſque je vous dirai que vous reſtez trop tard au caffé anglois? Sur mon âme vous éprouverez quelque jour ce qu'on riſque dans ce pays de revenir chez ſoi à onze heures du ſoir ſans être accompagné.

Mais voici le barbier, il ne faut pas le faire attendre.

Poſtcript: du ſoir. Mon hôte vous a fait entendre que j'étois aſſez imprudent pour paſſer le ſoir une heure ou deux dans un Caffé où ſe rendent des étrangers de toutes ſortes de pays principalement des Anglois. Je n'y ai encore entendu aucun d'eux parler avantageuſement des Portugais. Au contraire ils s'accordent tous à les peindre des plus noires couleurs, & voudroient volontiers perſuader tous les nouveaux débarqués, que cette nation eſt la plus impolie la moins accueillante, & la plus haïſſable

qui ſe trouve ſous le ſoleil. Cependant malgré leurs invectives j'étois juſqu'à hier au ſoir très-porté à adopter une idée toute contraire à celle qu'ils cherchoient à m'inculquer, leurs aſſertions ne me paroiſſant point s'accorder avec mes premieres obſervations paſſageres. J'avois remarqué que les Portugais étoient fort polis les uns avec les autres, & prompts à ſaluer tous ceux qu'ils rencontroient qui n'étoient pas de la lie du peuple ; qu'ils étoient admirateurs juſqu'à l'enthouſiaſme du beau ſexe, & qu'ils le traitoient avec un agréable mêlange de reſpect & de galanterie qu'ils avoient un goût décidé pour la muſique, & étoient portés à paſſer les premieres heures de la nuit à chanter, & à jouer des inſtruments dans les rues. Je n'avois auſſi rien remarque dans leur maintien en général à l'Egliſe qui méritât la moindre cenſure.

Ces traits caracteriſtiques & ſenſibles de l'humeur des Portugais me paroiſſoient au contraire incompatibles avec la trahiſon, & une cruauté raiſonnée. D'ailleurs je connois aſſez les hommes pour n'être point la dupe de leur vile jalouſie, & de leur penchant à inſulter, & à mépriſer leurs voiſins ſouvent même ſans aucun prétexte. On ne ſauroit nommer aucune nation qui ait trouvé grace devant une autre, & en général

elles ſe mépriſent mutuellement. Cette brutalité univerſelle dont la derniere claſſe du genre humain ſe trouve entichée m'empêchoit d'ajouter foi aux choſes déſavantageuſes que l'on me diſoit continuellement des Portugais. J'aurois même perſiſté dans mon incrédulité, ſans cette inique lapidation, qui m'a, je penſe, mis dans le cas de croire en quelque façon les reproches aſſez uniformes que leur font tous les étrangers qui ont réſidé parmi eux.

Vous m'accuſerez peut-être, de trop de crédulité, en me voyant adopter avec cette facilité apparente une opinion ſi peu charitable; & prétendrez que le motif qui m'y détermine eſt équivoque & de peu de poids. Il eſt certain que je déſirerois moi-même pouvoir me perſuader que la populace de cette nation n'eſt pas un compoſé de ſcélérats, & que les coquins qui m'aſſaillirent dans cette vallée ne devroient nullement être conſidérés comme les vrais repréſentans de leurs compatriotes; mais ſeulement comme un groupe de fripons qui ſe ſont rencontrés par pur hazard.

Pour vous rendre juges compétens de cette matiere, je dois vous dire qu'hier pareillement comme nous étions en chemin pour aller voir cet aqueduc nous fumes pourſuivis d'un maniere tumultueuſe par

une troupe d'enfans qui ſe tenoient à une certaine diſtance de nous, & nous chargeoient d'injures exécrables, dont les expreſſions ne ſont point familieres dans les autres pays aux enfans de leur âge.

Les inſultes impuiſſantes de ces petits gueux n'auroient fait aucune impreſſion ſur moi, je les aurois oubliées un moment après, ſans une vilaine circonſtance qui les accompagna. Voici qu'elle fut cette circonſtance: pluſieurs femmes, en entendant ces cris ſubits, ſortirent de différens quartiers, & ſe joignant à ces méchans eſpiegles, les encouragerent, & les exciterent, à continuer leurs injures, les obligeant à nous ſuivre plus long-temps qu'ils ne l'auroient fait s'ils avoient été laiſſés à eux mêmes. Quelques unes de ces femmes paroiſſoient être leurs meres; qu'elle idée peut-on ſe former d'une nation, lorſqu'on voit des meres animer leurs fils & leurs filles, les fortifier dans leur averſion pour les étrangers; & les endurcir dans leur férocité.

Voilà juſqu'à préſent les obſervations que j'ai faites ſur la claſſe la plus abjecte des habitans de cette ville. Je ſuis porté à croire que les gens de diſtinction ſont tout différens, & qu'ils ſavent ce que c'eſt que la politeſſe & l'humanité tout auſſi bien que

ceux de leur rang des autres nations Européennes, quoique je n'aie point oublié la ſtupide fierté, & l'air mépriſant des deux Gentilshommes & du moine de la loge de l'amphithéâtre. Quoiqu'il en ſoit de ce que j'en penſe, ne commencez-vous pas à croire que le Portugal n'eſt que trop voiſin de l'Afrique?

LETTRE XXV.

Nonnes polies, projet pour rendre les filles encore plus aimables. Héroïſme d'une jeune Démoiſelle.

Lisbonne 8 *Septembre* 1760.

J'AI viſité ce matin une de ces maiſons dont, il y a un ſi grand nombre dans ce Royaume, entretenues aux dépens du Roi. On l'appelle *Couvent Anglois*, parce que pour y être admiſe il faut être née Angloiſe. Toute jeune fille, née dans la Grande-Brétagne, qui ſe trouve dans ce pays ſans fortune, & dont les parens ont mal fait leurs affaires dans le commerce, ou qui s'y rendent d'Angleterre pour ſe dévouer à la chaſteté & à la retraite peuvent être ſu-

res de ne manquer de rien dans ce Monaſtere. Dès qu'elles ont une fois pris le voile elles n'ont plus beſoin de s'inquiéter de l'avenir.

Le nombre des Réligieuſes de ce Couvent eſt toujours au moins de vingt; le plus grand ſouci qu'ait cette petite communauté eſt de ſe fournir aſſez de ſujets pour la compléter, de peur que dans le cas où il en manqueroit pluſieurs, le gouvernement ne les force à recevoir des Portugaiſes; ce qui y cauſeroit des diſſentions & des inimitiés quelles ont ſçu êviter juſqu'à préſent.

Tourmentées de cette ſinguliere eſpece de terreur, les pauvres filles mettent leur eſprit à la torture toutes les fois que la mort enleve une de leurs compagnes, & elles font tous leurs efforts pour ſe procurer un ſujet qui l'a remplace. Avec une pareille perſpective, vous auriez peine à concevoir les careſſes qu'elles font à ceux qui les viſitent, ſurtout à ce qui eſt de leur ſexe, outre cela elles ont un commerce continuel de lettres avec leurs amis & leurs connoiſſances d'Angleterre & d'Irlande; par ce moyen elles n'ont encore point manqué de parvenir à leur but, leur nombre eſt toujours complet.

Quiconque parle Anglois, n'importe qu'il ſoit Catholique ou Proteſtant, a une

eſpece de droit de leur rendre viſite à l'heure du jour qui lui plait, & tous ceux qui viennent chez elles y ſont traités avec une politeſſe ſi attraiante, que leur parloir eſt pour ainſi dire toujours plein depuis le matin juſqu'au ſoir. Ces pauvres filles font des libéralités de chocolat, de gâteaux, de confitures, & des ouvrages de leurs mains à ceux qui les viſitent pour en augmenter le nombre, & les engager à y revenir ſouvent.

En général les Réligieuſes de tous les pays du monde ſont douces & polies; mais celles-ci le ſont ſans contredit plus qu'aucunes de celles que j'ai vûes. Je ne crois pas qu'il me ſoit arrivé d'entendre dans tout le courant d'une année autant de choſes flatteuſes & agréables qu'on m'en a dit ce matin: dès qu'elles ont ſçu le lieu de ma naiſſance; elles ſe ſont étendues en louanges ſur les grandes qualités du Cardinal Acciaioli, & ſur celles des Gentilshommes de ſa maiſon, qu'elles voyoient ſouvent. La nation Italienne, ſelon elles l'emporte ſur toutes les autres, il n'en eſt point de plus ſpirituelle & de plus ſage. Toutes leurs expreſſions paroiſſent dictées par la modeſtie, la douceur, l'humilité & la charité; je ſuis bien décidé à les voir le plus ſouvent que je pourrai, pendant le ſéjour

jour que je ferai encore dans cette Ville. Leur converſation enchante, rien dans leur conduite ne donne lieu à former des ſoupçons à leur déſavantage, tout annonce au contraire la vertu la plus pure: je crois que, quand dans le fond elles ſeroient toutes différentes de ce qu'elles paroiſſent, ce qui n'eſt nullement vraiſemblable) & qu'on ſeroit prévenu d'avance de la coutume qu'elles ont de flatter indiſtinctement tout le monde, dès qu'on a une fois fait connoiſſance avec elles, on finiroit toujours par les revoir avec plaiſir, & à concevoir beaucoup d'attachement pour leur maiſon.

Le Roi, ainſi que je l'ai déja dit, leur accorde une ſomme qui leur fournit de quoi ſe pourvoir de vivres, de linge & d'habillement: par ce moyen elles ſe trouvent exemptes des ſoucis qu'éxigent les ſoins de ſe procurer les principaux beſoins de la vie: cette vie cependant, même celle que menent des femmes recluſes ne ſauroit s'écouler d'une maniere bien conſolante quand on n'a que le ſeul néceſſaire, & il y manque quelque choſe pour la rendre ſupportable. Ces minces ſuperfluités que les François nomment des *douceurs* ſi indiſpenſables pour en ſupporter les peines, ſont abſolument laiſſées à leur induſtrie: & elles ſe les procurent en partie par le travail de leurs

mains, & en partie par les petits préſens qu'elles font, qu'on reconnoit ſouvent par d'autres libéralités. Ce ſont là les moyens par leſquels elles obtiennent ce chocolat qu'elles diſtribuent avec profuſion à leur parloir à ce grand nombre de viſitans qui y abondent en tout temps, & ces autres jolies bagatelles, qui adouciſſent la dureté naturelle de leur condition. Quelques-unes d'entre elles ont de petites penſions de leurs parens & de leurs amis, & chaque individu partage cordialement, avec la communauté, tout ce qui lui eſt aſſigné en particulier.

Comme la réputation de cette maiſon n'a jamais eu aucune atteinte depuis ſon établiſſement, (l'on m'aſſure qu'il n'en eſt pas tout à fait de même des Couvens Portugais) n'eſt-il pas étonnant que les peres Portugais n'aient jamais penſé à y placer leurs filles pour y recevoir une éducation convenable? Une fille ainſi placée outre pluſieurs avantages auroit celui d'apprendre une langue étrangere qui mérite bien la peine qu'on la ſache; rien ne contribue tant à élargir la ſphere de nos idées, & à rendre une jeune femme aimable que la connoiſſance des langues. Cependant, l'on m'aſſure qu'il y a peu de Portugais, qui ſe ſoucient de procurer ce mérite à leurs en-

ſans, ou qui le recherchent pour eux mêmes, à l'exception de quelques perſonnes de la premiere qualité : ils ont d'ailleurs une antipathie ſinguliere pour la langue Angloiſe, parce qu'il y a un préjugé dominant chez eux, que tous les Livres compoſés dans cette langue ſont contre la religion: leur Inquiſition de ſon côté a ſoin d'en empêcher l'entrée crainte d'héréſie; & ce ne fut pas ſans diſpute, & ſans qu'il m'en coûtât de l'argent que j'évitai la confiſcation, à la douane, du petit nombre qui ſe trouvoient dans ma malle.

Ce Couvent Anglois m'a fait naître une idée, que je conſerverai long-temps, & que je réaliſerai auſſitôt qu'il me ſera poſſible. Que je devienne ſeulement aſſez riche, je fondrai alors quatre Monaſteres à Turin & je les doterai aſſez richement pour que chacun puiſſe entretenir vingt Religieuſes. Un ſera pour des Florentines, un pour des Françoiſes, un pour des Eſpagnoles & un pour des Angloiſes.

Je veux me perſuader, que dès que mes Monaſteres ſeront bâtis, dotés, & remplis de ſujets convenables, mes compatriotes auront aſſez de bon ſens pour y faire élever leurs petites filles; & par une réſidence d'environ deux ans dans chaque Couvent,

toutes les jeunes Piémontoiſes ſeront en état de parler quatre langues, outre la leur, ce qui les rendra les jeunes perſonnes les plus accomplies de l'Europe.

Mais comme je ne ſuis point dans l'intention de faire des Religieuſes de nos jolies filles: je prétends qu'une des Loix fondamentales de mes couvens ſera, qu'aucune des Religieuſes ne ſera ni jeune ni jolie. Il ne ſera vraiſemblablement pas bien difficile de ſe procurer de ces quatre différens pays une vingtaine de ſujets qui ne ſoient pas de la premiere jeuneſſe, ou des femmes veuves pour completer d'abord ce nombre, & pour l'entretenir par la ſuite ſur le même pied; je ne veux pas non plus les aſſujettir à la regle ſévere de ne jamais ſortir de leurs couvens. Elles auront un certain nombre de jours de fête; où il leur ſera permis de ſe promener à pied ou en Voiture avec leurs éleves, & on leur procurera toutes les récréations qui ne ſont pas incompatibles avec la ſainteté de leur état.

Je ne doute pas que cette idée ne vous paroiſſe tout à fait patriotique, & digne d'être réaliſée quelque part. Mais laiſſons-la de côté juſqu'à un temps convenable. Permettez moi de vous faire part de l'his-

toire de Madame Hill (l'Abbeſſe actuelle du Monaſtere Anglois) qui mérite réelement d'être ſauvée de l'oubli.

Cette Dame prit le voile dans cette maiſon, parce que je ſuppoſe que ſe trouvant dans les mêmes circonſtances que ſes ſœurs en religion, elle n'eut pas le choix d'un autre état: peu après qu'elle eut fait ſes vœux, un de ſes parens d'Irlande venant à mourir ſans faire de Teſtament, lui laiſſa comme à ſa plus proche héritiere un bien conſidérable.

Il parut que l'on ne parviendroit pas ſans de grands délais, & ſans beaucoup de difficultés à ſe mettre en poſſeſſion de cet héritage à moins que l'héritiere ne fût en perſonne en Irlande pour le réclamer. Madame l'Abbeſſe, en conſéquence, repréſenta ſon cas au Patriarche, qui avoit ſeul le pouvoir de la diſpenſer de ſon vœu de clôture, & ce Prélat (qui vraiſemblablement n'étoit ni bigot, ni ſévere) ſur ſa ſimple promeſſe de revenir dans ſon Couvent, lui permit de prendre un habit ſéculier, & de partir. Elle profita de cette liberté, arriva en Irlande, forma ſa demande, obtint l'héritage, s'en mit en poſſeſſion, & ſe trouva tout d'un coup en état de vivre à l'aiſe, & même avec magnificence dans ſa patrie.

Vous avouerez que dans une pareille ſituation il faut bien du courage pour réſiſter à la tentation de reſter où l'on ſe trouve, ſurtout lorſque j'ajouterai qu'elle n'avoit pas encore vingt trois ans accomplis, & qu'elle étoit d'une figure agréable. Cependant ſi elle fut tentée, elle le fut en vain, car elle vendit ſes terres le plutôt qu'il lui fut poſſible, & fidele à ſes vœux & à ſa promeſſe, elle ſe hâta de revenir dans ſon Couvent avec ſon argent, qu'elle employa de façon à contribuer libéralement aux aiſances & aux commodités de ſa communauté chérie.

Cette action eſt-elle d'une femme! Cette ſupériorité aux vanites mondaines, & cette fidélité pour un engagement onéreux ſe ſont cependant trouvées habiter une âme femelle! Quel eſt le moine qui dans de pareilles circonſtances ſe ſeroit comporté auſſi noblement, & auroit repris ſes fers quoique moins peſans, après une auſſi heureuſe délivrance? Je ne répondrai point par égard pour mon ſéxe à cette queſtion; je terminerai ſeulement l'hiſtoire de Madame Hill, en vous apprenant, que ſes compagnes, frappées d'admiration ainſi que de reconnoiſſance, l'élurent immédiatement après ſupérieure, & n'ont ceſſé depuis de rendre l'hommage ſi juſtement dû à ſa conſtance inébranlable.

LETTRE XXVI.

Capucins Italiens. Poiſſons ſinguliers.

Lisbonne 9 Septembre 1760.

Il eſt inutile de vous dire, que la Couronne de Portugal poſſéde pluſieurs Colonies d'outre mer, dont les habitans ne ſont pas à beaucoup près tous chrétiens ; & qu'on a fait tous les efforts poſſibles ces deux ou trois derniers ſiecles, pour les ramener au giron de l'Egliſe, en partie par des actes très-condamnables de violence, & en partie par la voie plus honnête des Miſſionnaires qu'on y a envoyés pour tâcher de les tirer de leur ignorance & de leurs erreurs.

Parmi ces Miſſionnaires, les Capucins ont paſſé depuis long-temps pour les convertiſſeurs les plus zélés, & les plus adroits. Mais comme leur ordre n'a jamais été établi dans ce Royaume, les prédéceſſeurs du Roi regnant jugerent à propos d'en faire venir un certain nombre des pays où ils ſe trouvent habitués, ſurtout de France & d'I-

talie, où il y en a plus qu'on n'en peut employer.

Je m'imagine qu'il ne fut pas bien difficile au premier Monarque de Portugal, qui forma ce projet, de le mettre en exécution, & d'obtenir du Pape & de leur Général la permiſſion d'importer dans ſon Royaume tous les Capucins dont il croiroit avoir beſoin. Ce deſſein une fois formé, il en paſſa ſucceſſivement & ſans interruption une grande quantité; & comme ils furent dans la néceſſité d'apprendre le Portugais avant que d'être tranſportés à leurs miſſions reſpectives; ils furent, à leur arrivée, diſtribués dans les différens couvens des Franciſcains; qui ne different pas beaucoup des Capucins, car il n'y a d'autre différence dans leurs inſtituts reſpectifs que celle de conſerver ou de ne point conſerver la barbe.

Cette répartition de Capucins chez des gens qui ſe raſoient le menton, & qui avoient un peu de jalouſie de la réputation de ſainteté que s'étoient acquiſe ces nouveaux débarqués produiſit quelques inconvéniens: pour y obvier le feu Roi prit le parti de fonder deux nouvelles maiſons dans ſa Capitale l'une pour les Capucins François, & l'autre pour les Italiens; afin que les

deux

deux ordres puſſent vivre conformément à leurs regles particulieres, qu'ils dépendiſſent uniquement de leurs propres ſupérieurs; & fuſſent dirigés par eux pour l'aquiſition prompte des connoiſſances néceſſaires à leur Miniſtere dans les régions éloignées.

Dès que j'entendis parler de ces deux Couvents & de leurs religieux; je me ſentis ſur le champ animé du déſir de viſiter un nombre de compatriotes raſſemblés en corps: pour y ſatisfaire, j'envoiai hier Baptiſte au pere Gardien des Italiens, pour le prier, pour peu que ma demande ne fût point contraire à leurs uſages, ainſi que je le penſois, de me donner à diné le jour qui lui conviendroit au réfectoire avec tous ſes moines & de me permettre de paſſer enſuite la journée avec eux.

Il m'accorda ſur le champ ma demande, & le bon Gardien ne voulut pas renvoyer à plus loin qu'aujourd'hui à me ſatisfaire. En conſéquence ce matin à dix heures je m'y ſuis rendu, après avoir eu ſoin de faire remplir le caiſſon de ma chaiſe de bouteilles de vin de Bordeaux en reconnoiſſance de leur politeſſe. Je me propoſois par ſon moyen de les mettre en belle humeur; je ſavois qu'ils goûtoient rarement de pareille liqueur.

J'ai trouvé le *Gardien* à la porte, prêt à me recevoir; il m'a embraſſé très-cordialement, & m'a aſſuré qu'il étoit charmé de cette agréable viſite, (ce ſont ſes propres termes.) Dans un moment j'ai eû toute la communauté autour de moi, elle conſiſtoit en quinze ou ſeize moines, tous entre deux âges, ſains & gais. J'avoue que j'ai été enchanté de donner la main à un ſi grand nombre de mes compatriotes, & d'entendre les ſons de ma langue maternelle formés par tant de bouches. Ils m'ont conduit directement à l'Egliſe, où l'on a eû bientôt dit un *Pater* & un *Ave*; enſuite nous avons viſité la maiſon, depuis la cuiſine juſqu'à la bibliotheque.

Le Couvent eſt ſitué ſur une éminence à cette extrêmité de la Ville qui eſt la plus éloignée de la mer, la vue n'en eſt point inférieure à celle qu'on découvre de la maiſon des Dominicains d'*Almada* de l'autre côté de la riviere.

Les habitations des Capucins en Italie, ſont généralement étroites, pauvres, & ſans ornémens: mais celle-ci eſt tout à fait différente, le Roi qui l'a fondée n'a rien épargné pour la rendre agréable aux étrangers auxquels il la deſtinoit. Leur Egliſe eſt belle, richement décorée, leur dortoir, & leur réfectoire ſont ſpacieux, & élevés,

leurs cellules pourroient très-bien paſſer pour de bonnes chambres, le plafond de leur bibliotheque eſt libéralement partagé de Stuc, & les tablettes de ſculpture, les bois les plus précieux du Bréſil y ont été prodigués ainſi que dans tout le reſte de la maiſon.

Quand aux Livres qui ſe trouvent dans la bibliotheque, il n'y en a pas encore la dixieme partie de ceux qu'elle pourroit contenir. Vous concevez aiſément que la majeure partie de ceux qu'elle renferme ſont de nature à ne pouvoir jamais prétendre à l'honneur d'être admis parmi les ouvrages des philoſophes de notre ſiecle. Quelques Peres Latins, ſimplement reliés ſont le fondement & le plus de figure dans cette Collection, viennent enſuite pluſieurs théologiens ſcholaſtiques, & pluſieurs Caſuites ſuivis d'un grand nombre d'aſcétiques, il y a auſſi pluſieurs Sermonaires Italiens & Portugais, parmi leſquels *Ségueri* & *Vieyra* tiennent le premier rang. Une petite tablette eſt occupée par des Manuſcripts, conſiſtant principalement en Catéchiſmes, & en Livres de prieres en différens idiômes des Indes & d'Afrique. Avec quelques Grammaires & Dictionnaires aſſez imparfaits, ou plutôt des Nomenclatures de ces idiomes, compilées par les

premiers Miſſionnaires, & qui y ont été dépoſés à l'uſage de leurs ſucceſſeurs, pour leur en faciliter ces premiers élémens avant qu'ils partent pour les régions éloignées, où ils ſont envoyés après une réſidence de peu de mois en Portugal.

Après avoir paſſé deux heures entieres dans cette bibliotheque; la cloche nous a appellés au réfectoire. Au moment où nous y entrions les moines ſe ſont rangés ſur deux files vis à vis les uns des autres, & ont récité d'un ton ſonore une longue priere, ceux d'une des files répondant alternativement à ceux de l'autre avec une ſolemnité & une dévotion fort édifiantes.

Nous nous ſommes mis après cette priere à une table qui occupe tout le haut du réfectoire, & a la forme de la lettre Greque Π. On m'a donné la place d'honneur, c'eſt-à-dire celle du centre, le *Gardien* s'eſt placé à ma droite, le Vicaire à ma gauche; & les autres moines des deux côtés, à l'exception du plus jeune, qui eſt monté dans une chaire, & s'eſt mis à lire un compliment latin compoſé dans la matinée, à l'honneur de vôtre frere. J'ai été obligé de l'écouter juſqu'au bout; malgré tous les efforts que j'ai fait pour en interrompre le fil; & mes prieres réitérées de vouloir bien me traiter en compatriote &

avec moins de façon. C'eſt ce pendart de Baptiſte, qui a fourni à l'orateur ſon ſujet; je m'en ſuis douté dès l'inſtant que je me ſuis apperçu qu'il écoutoit à la porte, riant de tout ſon cœur de ma confuſion & de mon décontenancement; je l'en ai puni en lui donnant un bon coup ſur l'épaule à mon retour au Logis, où je l'ai entendu s'applaudir en préſence de Kelly de ſon heureuſe invention.

Le *Gardien* ayant diſpenſé du ſilence en ma faveur, nous nous ſommes tous mis à l'ouvrage avec grand appétit; & quoique je me fuſſe clairement expliqué par mon meſſage d'hier ſur le repas auquel je m'attendois, le pere Cuiſinier a jugé à propos pour cette fois de s'écarter de ſa méthode journaliere, & nous a ſervi autant de ragouts Italiens & Portugais qu'il lui a été poſſible. Nous avons été extrêmement gais pendant tout le diné; les plaiſanteries tant bonnes que mauvaiſes ont été continuelles, & la bouteille a circulé avec autant de promptitude que ſi le *Gardien* & le *Vicaire* euſſent été en Aſie. Ils m'ont même obligé à leur chanter une chanſon dans une langue dont aucun d'eux n'entendoit un ſeul mot. Nous ſommes demeurés à table une heure de plus que ces peres n'y auroient

été ſans moi, & le repas s'eſt terminé par une ſeconde priere latine.

Cette grande affaire étant terminée, ils m'ont conduit au jardin, qui a près d'un demi mille de circonférence, parfaitement bien entretenu, & rempli des fruits les plus exquis. Il eſt ſitué ſur un terrain en pente: du côté le plus élevé ſe trouve un étang aſſez ſpacieux, habité par une eſpece de poiſſons que l'on ne rencontre nulle part que chez eux, à ce qu'ils prétendent. Ce poiſſon, autant que j'ai pu le voir, a environ deux palmes de longueur, & la moitié de largeur, avec une excreſcence aſſez conſidérable; il n'eſt point bon à manger comme les autres: mais ce que vous apprendrez avec étonnement, c'eſt qu'il eſt ſi gai de ſon naturel qu'on ne ſauroit le concevoir. *Poiſſons, poiſſons?* a crié le Gardien, *venez diner, venez, venez.* Ces animaux, ont commencé à ſe montrer, ont ſauté & ſe ſont démenés dans l'eau, ſe ſaiſiſſant des morceaux de pain qu'on leur a jetés & ont enſuite été ſe cacher. Cette ſçene m'a fait le plus grand plaiſir. J'ai propoſé que quelqu'un de la Compagnie leur fit un ſermon, ne doutant pas qu'ils ne reparuſſent, & n'imitaſſent l'exemple de ceux de la mer Adriatique en certaine oc-

caſion. Les Peres ont ſaiſi la plaiſanterie, ont ſouri, & ont paru étonnés de ce que je n'avois pas oublié pendant ma longue abſence de ma patrie, mes jolis contes Italiens.

Après cela nous avons joué aux boules ſous des treilles de raiſins, ſans ceſſer pour cela de cauſer. Ce qui m'a fait le plus de plaiſir a été la traduction d'un des Chants de la *Jéruſalem délivrée* en idiome génois, qu'un des peres a lu à la compagnie. Il nous a dit que cette traduction étoit une production de ſa premiere jeuneſſe, elle m'a parue excellente dans ſon genre. Tous ces Capucins ſont ſujets de la République de Gênes: au commencement de cet établiſſement il étoit compoſé de moines tirés indiſtinctement des différentes Provinces d'Italie; ce mélange eut des inconvéniens, & on jugea à propos peu après d'y remédier.

Vers le ſoir, j'ai pris congé en faiſant à ces peres mille remercimens de leur politeſſe, & de leur bon traitement, j'ai été ſuivant m'a coutume au Café, & de là chez moi où j'ai écrit cette lettre: à préſent je n'ai autre choſe à vous dire, ſinon que demain j'entreprendrai le Voyage de *Mafra*, de *Cintra* & de quelques autres endroits du voiſinage.

LETTRE XXVII.

Courte excurſſion. Mauvais logemens. Actions de grace à l'Aurore.

Cintra 11 *Septembre* 1760.

CEUX qui ne ſe ſont jamais éloignés de vingt milles de chez eux, s'imaginent ordinairement que rien n'eſt ſi agréable que les Voyages: je voudrois que ceux qui penſent ainſi voyageaſſent en Portugal; s'ils ne changeoient pas de ſentiment après avoir fait cet eſſai je me ſoumettrois à manger des chardons & des épines.

J'ai quitté Lisbonne depuis deux jours: parce que je me ſuis laiſſé entrainer par l'envie que j'avois de voir *Mafra* & *Cintra:* je paie cherement ma folie, car j'ai ſouffert plus de miſere pendant ces deux jours, que jamais aucun mortel n'en a enduré pendant deux ſiecles. L'expreſſion vous paroîtra ſinguliere; mais vous ſavez que les ſouffrances portent à éxagérer.

La rélation déplorable des fatigues & des tourmens que j'ai eſſuiés pendant ces deux jours vous parviendra par le moyen de

cette lettre, que je vous écris d'une chambre à rez de chauſſée, faiſant partie d'une maiſon à moitié détruite; connue dans ce pays pour une hôtellerie, & qui ne paſſeroit par-tout ailleurs que pour un rendez-vous de ſorciers.

Les meubles de cet apartement conſiſtent en trois Machines, la premiere eſt un morceau de ſapin groſſierement creuſé, qui au moyen de trois bâtons tortus a obtenu le nom de chaiſe, la ſeconde eſt une vieille table branlante, unie comme une rape, & la troiſieme un morceau de toile ſâle & groſſiere, étendue ſur le plancher poudreux, compoſé de briques caſſées, qui eſt le meilleur lit que puiſſe fournir l'hôtellerie, ô malheureux os qui avez ſi fréquemment craqués cette nuit ſur cette couche pierreuſe de Mafra! comment vous empêcherais-je dans un moment, de vous briſer lorſque vous ſerez étendu ſur ces briques inégales, où la fatigue me force de me coucher!

Mais permettez que je commence ma triſte Chronique depuis hier matin, & que je la conduiſe par ordre juſqu'à la lamentable ſoirée d'aujourd'hui, & tandis que je prends une priſe de tabac pour animer ma narration, prenez vous même quelques cordiaux pour que le courage ne vous manque pas pendant que vous la lirez.

Ainſi donc, hier matin, un peu avant ſept heures, je me mis dans ma chaiſe, ſuivi du vieux Kelly à cheval & je partis pour *Mafra*: mais mes Mules s'acheminerent ſi gravement & ſi magiſtralement qu'il étoit plus de midi lorſque nous arrivâmes à un Village nommé *Cabera*, éloigné d'environ dix milles de Lisbonne.

Nous nous arrêtâmes devant l'hôtellerie de *Cabera* dans le deſſein de dîner ſuppoſé qu'il y eut de quoi (44). Un petit drôle

(44) Il éxiſte un proverbe bien vrai, c'eſt que les voyageurs ont beſoin d'un grand fonds d'argent & de patience; mais ces deux choſes ſont particuliérement néceſſaires à ceux qui voyagent en Portugal & en Caſtille. Ordinairement on entre dans les hôtelleries par l'écurie. On vous mene dans une chambre où vous trouvez les quatre murs, quelque-fois un bois de lit. Pour chandelle on allume une petite bougie qui donne à peine aſſez de lumiere pour voir ce qu'on mange; & pour que la fumée de cette bougie ne vous empoiſonne pas, on vous apporte, ſi vous le ſouhaitez, un braſier de noyaux d'olives. Pour l'ordinaire on n'entre dans aucun logis pour dîner. On s'arrête en pleine Campagne à l'ombre de quelqu'arbre, ou au bord d'un ruiſſeau, & l'on mange ce qu'on a eu ſoin de porter. A quelque heure que l'on arrive dans une auberge, on n'y trouve jamais rien de prêt; l'hôte ne vous donne que le couvert & le lit; pour tout le reſte, il faut l'envoyer chercher. Les lits ne ſont pas fort ragoutans, quelques matelats, une paillaſſe, ou tout au plus une couverture de Coton; à la Campagne, il faut paſſer la nuit ſur le carreau, ou bien ſur quelques bottes de paille qu'on doit avoir ſoin de faire

vint à nous d'un air gracieux & nous conduisit dans une chambre, qui auroit fort bien secoüer pour en chasser la vermine. Les hotes sont pour la plupart des misérables qui n'ont ni bien ni honneur, qui friponnent les passagers tant qu'ils peuvent, & tout ce qu'ils attrapent est de bonne prise. A la vérité il y a quelques bonnes auberges dans les grandes villes telles que Lisbonne, Séville, Madrid, Cadix, mais ce sont des Français ou d'autres étrangers qui les tiennent. Comme ce pays n'est pas à beaucoup près aussi peuplé qu'il pourroit l'être, on fait quelques fois cinq ou six lieues sans trouver d'hôtelleries pour se rafraîchir, & souvent une journée entiere sans rencontrer autre chose qu'une seule *Posada*. Quand un Espagnol ou un Portugais voyage, il a toujours sa provision avec lui, & c'est la maniere la plus sure pour ne pas mourir de faim en chemin.

Une autre chose à laquelle il faut que les voyageurs prennent garde est la douanne, l'Espagne & le Portugal sont divisés en plusieurs Provinces qui forment pour ainsi dire un petit état à part; chaque fois que l'on passe de l'une à l'autre, il faut avoir des démêlés continuels avec les douanniers, consigner entre leurs mains ce que l'on porte, & payer les droits qu'ils éxigent à volonté. Cette dépense va fort loin, tant parce quelle revient souvent, que par l'avarice des douanniers qui confisquent tout l'équipage d'un étranger pour la moindre misere contre les ordonnances, fût-on muni d'un passeport du Roi. Il y a même quelques Provinces, où l'on ne permet pas de porter au delà d'une certaine somme d'argent hors les frontieres, il faut donc prendre des lettres de change, & il y a toujours à perdre sur le change: mais surtout malheur à l'imprudent honnête homme, dans la valise duquel ces commis affamés trouveroient quelques livres suspects au Saint Office.

bien pu loger un Bohémien ou un juif, ſi elle n'avoit pas eu trop de clarté, la lumiere y entrant par les fentes du plafond ou du toit, & ſi elle n'avoit pas été un peu plus mal pavée que le grand chemin.

Je m'imaginois d'abord que le petit homme gracieux s'étoit trompé, & qu'il nous avoit pris Kelly & moi pour les mules, & les mules pour nous, je ſortis pour voir où on les avoit placées; & je trouvai qu'on les avoit réellement miſes dans un appartement beaucoup plus grand & plus propre que le nôtre, je ne jugeai pourtant pas à propos d'en changer, parce que ſi le nôtre avoit un toit percé, le leur n'en avoit point du tout.

Nous n'aurions rien eu qu'on pût manger, ni rien qu'on pût boire, ſi Kelly n'avoit engagé ſa femme, à tout événement, à mettre quelque choſe de meilleur que de la paille dans le Caiſſon de la chaiſe: en conſéquence la bonne femme y gliſſa un pâté de pigeons, un dinde rôti, & une langue de Barbarie, qu'elle accompagna d'une demie douzaines de bouteilles d'excellent vin. Au moyen de ces proviſions nous fimes échouer le projet de l'hôte de *Cabeza*, qui avoit compté nous empoiſonner avec ſon lard rence & une volaille que mon Négre trouva tout auſſi tendre que la queue d'un vieux crocodile. Les malheu-

reux ! méfiez-vous des gens d'un abord gracieux qui ſourient toujours !

A la nuit nous arrivâmes à *Mafra* éloigné d'environ huit mille de *Cabeza*. Tout le pays depuis Lisbonne juſqu'à *Mafra* (à l'exception de très-peu d'endroits) peut fort bien diſputer de ſtérilité avec tous les deſerts de la Nubie.

Le ſoupé que l'on nous y ſervit ne le cédoit en rien au diné de *Cabeza* : heureuſement notre dinde n'avoit encore perdu qu'une aile & une cuiſſe, & il nous reſtoit les deux tiers de notre pâté.

Mais lorſqu'il fut temps de ſe coucher, qui pourroit exprimer ce que j'eus à ſouffrir ! on me conduiſit dans une chambre, dont le toit étoit ouvert d'eſpace en eſpace. Dans cette chambre ſe trouvoit un lit, lequel quoique moins vaſte que l'Amérique, étoit cependant peuplé de pluſieurs nations ſauvages répandues ſur toute ſa ſurface toutes noires, & toutes auſſi agiles qu'aucun Indien.

Je vous laiſſe à penſer s'il me fut poſſible de fermer les yeux un ſeul moment pendant toute la nuit au milieu de cette multitude d'ennemis ! Lucide Aurore ! Je te rends d'humbles graces de ton apparition matinale qui m'a tiré de cette déplorable

couche. Je reconnoitrai par la ſuite que le peu de chair & de ſang qui j'ai ſauvés de cette horrible mêlée ſont un de tes préſens; je te dois encore l'appétit qui me permit de manger la moitié d'un mêlon à mon déjeuné.

Après ce repas, je viſitai le Couvent Royal, dont je vous ferai demain la deſcription, ſi je peux me relever vivant de deſſus ce morceau de toile où je vais me coucher par l'impoſſibilité où je me trouve de demeurer aſſis.

LETTRE XXVIII.

Promontoire de la Lune; Ouvertures, ouvertures, encore ouvertures. Singuliere promenade du ſoir. Joyeux Diné. Argent gliſſé à une Marie Magdeleine pour une très-bonne raiſon.

Cintra 12 *Septembre* 1760.

J'AI eu le bonheur, & la prévoyance de m'être aſſuré d'un bon lit, j'ai d'ailleurs paſſé ma journée ſi agréablement, que la

toile ſâle, & les briques inégales ſont déjà oubliées. Ainſi va le monde, Il y regne une viciſſitude continuelle le mal ſuccede au bien, & le bien au mal.

L'ordre naturel des choſes ſemble éxiger une deſcription du Monaſtere Royal: mais ce que j'ai vu dans la journée m'occupe davantage, & l'impatience que j'ai de vous communiquer une partie du plaiſir que j'ai eu, me fait tranſgreſſer ſans héſiter les loix de fidele hiſtorien.

J'ai quitté ce matin de bonne heure cette place, ſuivi de mon fidele *Kelly*. Laiſſant les mules & le cheval à l'hôtellerie, chacun de nous eſt monté ſur un âne; & nous avons grimpé de cette maniere une montagne haute & eſcarpée pour aller voir une maiſon de Hiéronymites qui eſt ſituée à ſon ſommet.

Ce Couvent pouvoit contenir ci-devant environ une douzaine d'habitans; à préſent il n'en a que cinq ou ſix parce qu'une partie de cette habitation a été détruite par le tremblement de terre. Ce qui en eſt reſté conſiſte en cinq ou ſix chambres, ſoutenues par un portique, qui entoure une Cour. Cette Cour eſt pavée en échiquier avec des carreaux de fayance bleu, & blanc, & diſpoſée de maniere à ramaſſer

toute l'eau de pluie, qui ſe conſerve dans une Citerne au deſſous. Les murs du portique ſont pareillement incrûſtés de carreaux de ces deux couleurs.

On a une vue fort étendue des fenêtres de cette maiſon; le ſommet de la montagne ſur laquelle elle eſt ſituée étant plus élevé d'un mille que le niveau de la mer. Les yeux ſe promenent librement ſur une immenſe étendue de pays, dont il n'y en a que trop de ſtérile.

Les parties du milieu de la montagne, paroiſſent compoſées d'une innombrable quantité de rochers briſés, dont quelques-uns ſont auſſi gros que des maiſons. Parmi ces rochers d'eſpace en eſpace les Peres ont cultivé pluſieurs petits morceaux de terre, qui fourniſſent à leur petite communauté tous les légumes & tous les herbages qu'elle conſomme: c'eſt dommage qu'aucun arbre fruitier n'y puiſſe croitre à cauſe de l'âpreté de l'air, & des brouillards froids, de ſorte qu'on eſt obligé de tirer journellement de *Cintra* les fruits, ainſi que les autres proviſions dont on y fait uſage, qui y ſont tranſportés ſur le dos des ânes que le Couvent entretient pour cet effet. Outre les herbages & les légumes. On y cultive encore du bled de Turquie, dont

dont on fait des gâteaux de très-bon gout pour les moines & ceux qui les viſitent; le ſurplus ſert à engraiſſer la Volaille.

Il n'y à d'autre chemin pour parvenir au haut de la montagne que le ſentier par lequel nous nous y ſommes rendus, l'autre côté eſt un rocher inacceſſible aux chevres même.

Comme l'Egliſe & le Couvent avoient été dans l'origine très-ſolidement bâtis, le tremblement de terre ne fût pas aſſez fort pour les abattre entiérement quoique les ſecouſſes en fuſſent auſſi violentes ici, qu'en aucun autre partie du Royaume; aucun des moines ne périt; quoique toute la montagne fût horriblement ébranlée. L'Egliſe ſe trouve placée au même endroit ou étoit auparavant un Temple Romain conſacré à la Lune, le nom de *Promontoire de la Lune* en eſt reſté à cette montagne; cet échantillon d'érudition me fut communiqué, par un des Moines (45).

Nous ſommes reſtés environ deux heures dans cette maiſon; nous ſommes deſcendus enſuite la montagne à pied, le Negre chaſſant nos ânes devant nous. Environ au milieu de la deſcente, j'ai loué un ſecond guide, pour nous conduire à une autre mon-

(45) Voyez la Note 24. page 110.

tagne éloignée de près de deux lieues de celle-ci. Il nous a fait paſſer à travers un pays où l'on ne découvre aucune route il eſt presque entiérement couvert de morceaux détachés de rochers, dont une partie n'eſt que bruyeres, & le reſte terrain ſablonneux. Nous avons pourtant rencontré d'eſpace en eſpace quantité de ſapins & de liéges mêlés d'un petit nombre de chênes & d'autres plantes, qui contribuent à former pluſieurs points de vue très-champêtres.

L'endroit où nous allions, eſt ſitué au ſommet d'une autre montagne non moins élevée que le prétendu Promontoire de la Lune, que les Portugais nomment *Cabo de Roca*, & les Anglois le *Roc de Lisbonne*. Vous vous rappellez, j'eſpere, ce *Roc* & le plaiſir que j'eus lorſque je le vis pour la premiere fois: c'étoit le *Couvent de Liége* qui ſe trouve à ſa cime que je voulois viſiter; nous n'y ſommes parvenus, qu'avec peine, parce qu'il nous a fallu ſuivre un ſentier détourné très-raboteux & eſcarpé, entouré de précipices, qui demandoient toute notre attention & celle de nos ânes pour nous empêcher d'y tomber.

Le *Couvent de Liége* n'eſt proprement qu'un hermitage; & il n'y a qu'un ſeul ſentier qui y conduiſe ſous une eſpece d'arcade taillée irréguliérement par les mains de

la nature au travers d'un rocher. Cette arcade eſt à environ deux cent pas au deſſous de l'hermitage, toutes les autres parties qui avoiſinent ce ſommet ſont abſolument deſtituées de tout ſentier, & on ne ſauroit y grimper.

Nous avons laiſſé près de cette arcade nos ânes ſous la garde de notre guide, & avons monté à pied le reſte de la montagne. Ici, ô vous Chaſtes ſœurs! J'invoque votre aſſiſtance. Aidez moi à décrire d'une maniere convenable la ſituation la plus ſinguliere, la plus champêtre, la plus ſauvage, & la plus agreſte que j'aie jamais vue.

Les hermites nous avoient apperçu de loin; ils étoient prêts à nous recevoir. Nous les avons ſalués, nous nous ſommes donné la main, & avons parus auſſi familiers que ſi nous avions été intimes amis depuis bien du temps. Le ſupérieur nous a demandé ſi nous avions diné: lui ayant répondu que non, il a ordonné à un de ſes moines de nous préparer quelque choſe le plus vîte qu'il pourroit. Enſuite il nous a mené viſiter l'habitation, qui commence par une Cour plate & irréguliere qui a environ quarante verges en quarré.

Vis à vis de la Cour eſt un rocher énorme percé de différentes manieres; & ces différens trous, cavernes, ou ouvertures

forment l'hermitage. L'Egliſe eſt un trou, la Sacriſtie un trou, le confeſſional un trou, la cuiſine un trou, le dortoir un trou, chaque Cellule un trou, les portes & les fenêtres de tous ces trous, ne ſont eux mêmes qu'autant de trous: mais ceux qui forment les portes des Cellules ſont ſi étroits, que ſi un de ceux qui l'habitent y devenoit hydropique, il ne pourroit plus en ſortir: les Cellules ſont elles mêmes ſi petites, qu'un moine d'une taille un peu avantageuſe ne ſauroit étendre ſes jambes dans ſon lit. Cependant ils y couchent ſur des paillaſſes après avoir pris ſoin de fermer ce qu'ils appellent aſſez improprement leurs portes & leurs fenêtres avec de petites planches.

Il n'y a pas un ſeul de ces trous qu'on puiſſe dire être ſpacieux. Le plus grand eſt celui qu'ils nomment *Cuiſine*. Un cuiſinier François ſeroit ſcandaliſé d'entendre proſtituer un mot ſi reſpectable; mais les moines ne ſont pas ſi ſcrupuleux. La fumée de cette Cuiſine s'évapore par un trou cylindrique placé au deſſus de la cheminée.

Réelement, il faut que mere Nature fût en gaieté, lorſqu'elle ſe mit dans la tête de former un lieu ſi ſingulier. Vous ne ſauriez concevoir le peu de ſecours qu'elle a emprunté de l'art pour le rendre propre

à loger ſes habitans. Le tremblement de terre l'a furieuſement ſecoué; & même, à ce qu'on m'a aſſuré, avec violence: ſes efforts ont cependant été vains, & je ne m'en étonne point. La démolition de l'hermitage ne ſauroit s'effectuer que par la chûte de la montagne.

Ce qui ajoute à la ſingularité de cette production de la nature; c'eſt que chaque partie de l'édifice eſt couverte de liége, les murs, les planchers, & tout le reſte. C'eſt par cette raiſon que les matelots Anglois le nomment *le Couvent de Liége.* Ce Liége prévient les mauvais effets de l'humidité, qui auroit ſans cela de triſtes conſéquences, les murs ſe trouvant par intervalle tapiſſés d'une mouſſe déliée, & l'eau diſtillant à petites goutes au travers des pôres du rocher.

De l'hermitage on deſcend par une rangée de degrés irréguliers juſqu'à une piece d'eau, & aux différens jardins. Aſſez près de cette eau eſt un autre trou, dans lequel l'un de leurs prédéceſſeurs a eu la patience de paſſer les vingt dernieres années de ſa vie, ſans jamais le quitter. Du moins c'eſt ce que l'on apprend d'une inſcription placée au deſſus de ce trou; abſurdement étayée du témoignage des moines mêmes, qui ſont tous plus modernes de deux ſiecles

que l'inſcription, je ſouhaiterois fort qu'elle diſparût pour leur propre intérêt, l'hermitage n'a pas beſoin de cette fauſſeté pour engager à le viſiter. Aucun être vivant n'a jamais pu habiter ce trou pour pluſieurs raiſons qu'il eſt inutile de détailler.

J'ai dit qu'il y avoit une piece d'eau ſur cette éminence, qui fertiliſe pluſieurs morceaux de terre. Les moines ſont tous jardiniers, & ont pluſieurs eſpeces de végétaux en grande abondance; mais point de fruits. Ils nomment en badinant ce nombre de marches qu'ils deſcendent pour ſe rendre à cette piece d'eau leur *promenade du ſoir*; & ſi l'on fait abſtraction de la fatigue qu'on éprouve en deſcendant par cette route raboteuſe, c'eſt réelement une promenade agréable, ombragée de pluſieurs arbres, & de nombre d'Arbuſtes.

Après avoir entiérement viſité l'hermitage nous avons été dîner. Au milieu de ce trou décoré du titre de Réfectoire, ſe trouve une pierre, qui ſert de table toutes les fois que la pluie oblige les moines à ſe mettre à couvert pour manger; mais comme il faiſoit très-beau aujourd'hui, nous avons préféré de dîner dans la cour. Ce jour étant un jour maigre on nous a ſervi un grand plat de morue, très-bien aſſaiſonnée à la maniere du pays avec de l'ail & du

piment, une copieuſe ſalade, du fromage Hollandois, des poires, des pommes, des raiſins & des figues dix fois plus que nous n'en aurions pu manger, de bon pain & d'excellent vin. Pendant le repas les hermites n'ont ceſſé de s'entretenir gaiement avec nous; ils nous ont parlé des différens Anglois, & des Dames de cette nation qui leur avoient rendu viſites, nous verſant très-fréquemment à boire. Le vin nous inviant à en faire uſage, nous avons bu à la ſanté des Dames Angloiſes.

Ces hermites ſont Franciſcains, par conſéquent il leur eſt défendu de toucher de l'argent; mais ils ont un Tableau repréſentant *Marie Magdeleine* placé au deſſus d'un eſpece d'autel dans l'Egliſe; & on gliſſe adroitement une piece d'argent dans le tronc de cette ſainte: il ſeroit impoſſible, ſans ce ſecours, à cette communauté de régaler le grand nombre de gens qui leur rendent viſite; & de donner à manger à cette multitude de pauvres qui s'y rendent partie par dévotion, & partie pour ſe procurer un repas. Ils permettent aux Dames lorſqu'elles ſont accompagnées de Meſſieurs de viſiter l'hermitage, mais point quand elles ſont ſeules; & quand aux femmes du commun on ne leur permet point d'avancer plus loin

que l'arcade ſus-mentionnée. Si ce n'eſt aux grandes ſolemnités.

Nous avons pris congé de ces peres environ une heure après dîné, & avons été rejoindre nos ânes qui avoient eu tout le temps de brouter les chardons des environs, tandis que le Negre & notre guide ſe régalerent joyeuſement de harangs, de fromage & de fruits qu'un pere avoit pris la peine de leur porter, & qu'il avoit accompagné d'une quantité raiſonnable de pain & de vin.

A préſent je peux aſſurer avec vérité que j'ai vu la ſolitude la plus extraordinaire qui ait jamais été habitée par des mortels: parmi l'aſſemblage le plus charmant de pierres, de rochers, d'arbres & d'arbuſtes que l'on puiſſe s'imaginer, on découvre une vue très étendue, & très-ſurprenante; puiſque l'on apperçoit une partie conſidérable de l'Océan avec nombre de châteaux & d'habitations à l'embouchure du Tage, les toits du Monaſtere Royal de *Mafra*, pluſieurs villages & hameaux, ainſi que nombre de chaumieres iſolées le long d'une chaine de montagnes inégales, dont quelques unes ſont entierement pierreuſes & ſtériles; quelques autres ombragées de chênes, de ſapins, & de liéges. Il y en a qui ſont couvertes de vignes, d'oliviers, de

de citronniers & d'orangers; outre quantité d'autres plantes de toute eſpece.

LETTRE XXIX.

Grand nombre de dents occupées dans une vaſte maiſon. Excellence de la figure circulaire. Galanterie d'un Roi dévot.

Lisbonne 13 *Septembre* 1760. *avant midi.*

Me voici de retour, prêt à vous faire la deſcription de *Mafra* & de *Cintra*.

Mafra eſt un village ſi peu conſidérable, que ſon nom auroit à peine trouvé place dans une Carte du Portugal, ſi l'Edifice immenſe que le Roi Jean V. pere de S. M. actuellement regnante, a fait bâtir à une portée de mouſquet de ce village, ne le rendoit remarquable.

Cet édifice, qui eſt parfaitement quadrangulaire conſiſte en une Egliſe, en deux appartemens Royaux, & en un Couvent. L'Egliſe & les appartemens en prennent une moitié, & le Couvent prend l'autre.

L'Egliſe eſt placée au milieu de la facade principale du côté du village, & eſt aſſez

ſpacieuſe pour pouvoir contenir plus de mille perſonnes, ſans y comprendre le chœur. Mais elle eſt ſi ſombre, que l'on ne ſauroit découvrir du premier coup d'œil toutes les belles choſes qu'elle renferme, cela fait de la peine; car on n'a épargné ni l'or, ni l'argent, ni le bronze, ni les marbres les plus rares, ni même les pierres précieuſes pour en faire un objet d'admiration & de ſurpriſe.

Il s'y trouve pluſieurs autels, très-riches. Le principal eſt orné d'une ſtatue, & de quantité de grands Candelabres d'argent maſſif; ainſi que de tant d'autres ornemens d'un ſi grand prix, qu'il coûte (à ce qu'on aſſure) un demi million de Cruſades (45); ce que je n'ai pas de peine à croire.

Il y a auſſi ſix orgues, trois de chaque côté; dont il n'y a encore aucun d'achevé, lorſqu'ils le ſeront il ſera aſſez curieux de les entendre toucher. L'on prétend qu'ils produiront un effet très-agréable; je n'en ſuis pourtant pas bien ſûr, je redoute la confuſion. L'Egliſe ne me paroit pas aſſez vaſe pour pouvoir ſupporter cet aſſemblage de ſons. Je peux cependant me tromper.

L'un des deux appartemens Royaux, ce-

(46) Cruſade, Monnoie de Portugal valant environ 47 Sols.

lui qui eſt à gauche en entrant dans l'Egliſe, s'appelle *Appartement de la Reine*, & celui à droite *Appartement du Roi*. Ils ſont tous deux aſſez vaſtes pour pouvoir loger commodément leurs Majeſtés, & les gens de leur ſuite. Chacun de ces appartemens conſiſte en une longue enfilade de chambres, de cabinets & de ſalles, & ils ſe communiquent par le moyen du paſſage qui traverſe une partie de l'Egliſe. J'ignore comment ils ſont meublés; parce qu'on les démeuble dès que leurs Majeſtés les quittent. Les deux eſcaliers principaux qui conduiſent aux appartemens ſont bien éclairés, ſuffiſamment larges, & très-doux.

Chacun des coins de cette facade principale ſoutient un dôme qui a un peu la forme d'un pavillon. Ces pavillons vûs à une diſtance convenable produiſent un bel effet, & contraſtent étonnamment bien avec le dôme du milieu, & les quatre clochers de l'Egliſe.

L'enſemble de cette facade principale eſt réelement auſſi élégante qu'on peut le déſirer. La porte du milieu a de chaque côté une colonne iſolée d'une ſorte de granit trouvé quelque part dans ce pays, qui eſt très-peu inférieur à celui d'Egypte. Chaque colonne eſt d'une ſeule piece, & elles ont chacune trois braſſes de circonférence.

A chaque côté de cette porte eſt un portique ſupporté par d'autres belles Colonnes, & orné de nombre de ſtatues giganteſques, ſorties des mains de ſculpteurs célebres d'Italie. Les niches m'ont parues cependant trop petites pour ces ſtatues, ou les ſtatues trop grandes pour les niches.

Mais ce qui m'a le plus frappé de ce côté de l'Edifice c'eſt l'Eſcalier, qui conduit à l'Egliſe, cet eſcalier prend la meilleure partie de l'eſpace qui eſt entre l'édifice & le village, ſes larges marches ſemicirculaires lui donnent un aſpect ſi magnifique, que je doute que nous ayons en Italie quelque choſe dans ce genre qui puiſſe lui être comparé.

Les toits des appartemens & de l'Egliſe, à l'exception du pavillon, du Dôme, & des clochers, forment une eſpece de terraſſe d'où l'on a une vue très-étendue. Les clochers renferment cent ſoixante cloches de différentes grandeurs, qui forment pluſieurs carillons que l'on fait mouvoir par le moyen de quantité de machines renfermées dans deux tours au deſſous. Il eſt impoſſible de donner une idée bien nette de ces machines, ſans les accompagner de deſſeins. Il ſuffira de vous dire qu'elles ont couté près de deux millions de cruſades. Ce ſont réelement les deux objets de

cet édifice qui méritent le plus d'être remarqués; & je crois que tout l'art des penduliſtes a été épuiſé ſur les carillons renfermés dans ces deux tours. Quelle quantité de rouages, de pivots, de verges, & de reſſorts les uns de cuivre, & les autres d'acier! Qui oſeroit en entreprendre la deſcription? Qu'il a fallu ſe creuſer la tête, & faire de réflexions avant que de les finir: cependant l'on a prodigué l'argent, & l'art pour ne produire autre choſe qu'une muſique de cloches; qui lorſqu'elle dure plus de trois minutes ne ſauroit manquer d'ennuyer.

Parmi, pluſieurs choſes dignes d'attention, on y voit deux Cours entourrées des plus beaux portiques que j'aie encore vûs; ils ſont préférables à ceux de la *Procuratie nove* à Véniſe. Ces portiques ſupportent pluſieurs appartemens qui ſervent à loger les premiers officiers de leurs Majeſtés lorsqu'elles s'y trouvent. Ces appartemens ainſi que ceux du Roi & de la Reine, communiquent avec la partie de l'édifice occupée par les moines.

Cette partie conſiſte en trois Dortoirs, en un réfectoire, une Infirmerie, une cuiſine, une Bibliotheque, & quelques dépendances.

L'un des trois Dortoirs a, je crois, envi-

ron trois cents pas ordinaires de longueur, & il eſt aſſez large pour que dix hommes de front s'y promenent à l'aiſe. On m'a dit que les Cellules qui étoient ſur les côtés des trois Dortoirs alloient à ſix cents, elles ne ſont ni étroites, ni baſſes comme le ſont celles des autres Couvents de Franciscains, au contraire elles ſont ſpacieuſes & élevées, & reſſemblent plutôt à des appartemens plus dignes d'être occupés par les Prélats les plus diſtingués que par de ſimples moines. Il y a moins de peres dans ce Couvent que de Cellules. Leur nombre n'eſt que de trois cents, & celui des freres ne va qu'à cent cinquante.

L'ameublement de chaque Cellule j'entends celle des peres) conſiſte en un lit étroit, découvert, (pas bien tendre) une table, quelques chaiſes, une tablette pour des Livres, & en d'autres petits meubles de peu de valeur. Celles des freres n'ont point de tablettes, la meilleure partie ne ſachant pas lire.

Quand au réfectoire, rien n'eſt plus magnifique. La table qui occupe partie de la longueur peut contenir plus de cent cinquante perſonnes de chaque côté ; vous pouvez par là juger de ſa grandeur ; cependant il y a encore aſſez de place à l'un des bouts pour admettre une ſeconde table, à

laquelle le Roi dîne quelquefois avec quelques grands Seigneurs qu'il invite.

Comme j'entrai dans ce réfectoire un moment avant le dîné des moines, la nappe étoit miſe; & je ne pus m'empêcher d'obſerver que le pot qu'on ſert pour deux moines contient environ deux bouteilles de vin. Tous ces pots ſont pareils, & tous de terre blanche, marqués aux armes du Roi, outre ces pots il y avoit des aſſiettes de bois de Bréſil, une de deux en deux, ſur laquelle étoient ſix figues, deux grapes de raiſin, & deux Citrons. Quand au reſte de leur dîné (que je n'ai point vu) il conſiſte en trois bons plats, gras ou maigres ſuivant le temps où l'on ſe trouve. Chaque moine a un pain de pur forment peſant près d'une livre, s'il ne ſuffit pas ils peuvent en demander davantage.

Tandis que les trois cents Peres dînent, les cent cinquante freres ſe tiennent debout derriere eux dans le plus grand reſpect. C'eſt le Roi qui s'eſt chargé de leur fournir cette nourriture, qui leur donne ces teints gais & vermeils. Je n'ai jamais vu de figures auſſi gracieuſes même dans les tableaux de *Paul Véroneſe* (47) qui pa-

(47) Paul Véroneſe né en 1532 fut un des plus grands peintres de l'Ecole Vénitienne. Le Guide diſoit que s'il

roît s'être attaché à peindre de beaux moines.

On assure que l'entretien d'une Maison si considérable revient au Roi à deux cents mille Crusades par an. Ce qui ne me paroît point exagéré, car en comptant sur le pied de trente deux bonnes dents pour chaque bouche; on en trouvera plus de quatorze mille occupées deux fois, par jour pendant toute l'année. A quoi il faut encore ajouter ce qu'il en coute pour leur déjeuné en chocolat, leurs vêtemens, leur bois, la grande consommation qui se fait en cire pour l'Eglise & les Cellules; la dépense en chandelles & en huile pour

avoit à choisir parmi les peintres il desireroit être Paul Véronese; que dans les autres on reconnoissoit l'art, au lieu que dans les ouvrages de Paul la nature se montroit dans toute sa vérité. Il étoit surtout recommandable par ses grandes ordonnances, par la majesté de ses compositions & le choix de ses sujets; il donnoit à ses têtes autant de grace que de noblesse, les mouvemens de ses figures étoient doux & leurs expressions naturelles. Ses ouvrages sont remarquables par la fraicheur & la beauté du coloris. On lui reproche d'avoir quelquefois négligé le Costume. Il eut pour disciples ses deux fils qui ont marché dignement sur ses traces. Les noces de Cana qu'on voit dans le Réfectoire de St. Georges Majeur du palais de St. Marc à Venise, sont un des plus beaux morceaux qui soient au monde. Ce grand peintre mourut à Venise en 1588 agé de 58 ans

les lampes dans les Dortoirs & la Cuiſine, outre pluſieurs autres articles trop longs à détailler (48). Ce qui coute le moins eſt leur Infirmerie; mais il eſt bon d'obſerver que lorſqu'un de ces Religieux commence à vieillir ou à devenir Valétudinaire, on l'envoie dans une autre Maiſon, & on lui en ſubſtitue un jeune, & robuſte. Je n'ai vu ni leur infirmerie, ni leur cuiſine.

Leur Bibliotheque remplit une très-vaſte

(48) Nous ne pouvons nous empêcher de rappeller ici au Lecteur une réflexion bien ſage du Philoſophe de Ferney. il y a tel couvent au monde, dit-il quelque part, qui jouit de 200000 livres de rente; la raiſon démontre que ſi l'on partageoit ces 200000 livres de rente à 400 bons officiers que l'on mariroit, il y auroit 400 citoyens utiles de recompenſés, 400 filles pourvues, & 3000 ſujets, au moins, de plus dans l'Etat au bout de 10 ans, au lieu de 50 faineants inutiles à tous égards. Ajoutez encore que ces 50 faineants rendus à la ſociété, ſe mariroient, cultiveroient les arts, & peupleroient le Royaume. Voila ce que tout le monde deſire depuis le laboureur juſqu'au Miniſtre; il n'y a que le fanatiſme ſeul qui s'y oppoſe; mais le bon ſens & la raiſon, armés du pouvoir, ne doivent-ils pas écraſer pour jamais la tête de ce monſtre, auſſi mépriſable que cruel, qui déchire également la Religion & la Société.

Nous ajouterons à cela que la politique de la plupart des puiſſances de l'Europe commence enfin à s'éclairer, & nous aſſurons, d'après mille honnêtes gens, qu'on verra avec le plus grand plaiſir l'anéantiſſement ſucceſſif de ces familles immenſes qui conſomment ſans rien produire, & qui ſont moins propres à ſoutenir un état qu'à le dévorer.

ſalle, & une aſſez grande chambre. La ſalle ne contient à ce qu'on m'a aſſuré guere moins de ſoixante & dix mille volumes, & la chambre environ dix mille, parmi ſe trouvent tous les livres Portugais qu'on a pu ramaſſer. Je jetai les yeux ſur la liſte de ceux que contenoit une longue tablette d'in-quarto, à main droite en entrant, & je vis que c'étoient des Livres de Généalogie. Si les Auteurs de ces in-quarto ſe ſont piqués de véracité; aucune nation ne connoit mieux ſes ancêtres que celle-ci. A peine y a-t-il une ſeule famille un peu conſidérable dans le Royaume, qui ne puiſſe ſe vanter d'avoir eu ſon hiſtoriographe, & quelques unes en ont eu pluſieurs. C'eſt de là (diſent les étrangers) que dérive cette noble élévation qui fait que les Portugais témoignent le plus grand dédain à tous les autres peuples, & mépriſent tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être nés chez eux. De là peut-être auſſi (me dis-je en moi-même) la ſource de cette cruelle haine qui s'empara du Duc d'*Aveiro*, & le porta à commettre une de ces actions, qui ne manquent jamais d'occaſionner la perte de ceux qui s'en rendent coupables; ainſi que les hiſtoriens de tous les ſiecles & de tous les peuples du monde nous l'aſſurent. Ce Duc ne pouvoit ſoutenir l'idée d'avoir quelques

pages de ſon livre généalogique ſouillées par qui que ce fut.

Outre ce grand nombre de Livres généalogiques in-quarto, & d'autres formats; il y a dans cette chambre pluſieurs hiſtoires des conquêtes faites par les Portugais dans différentes parties du monde d'outremer. Après ſuivent les Livres de Théologie & de dévotion, qui ne ſont pas en petit nombre, ce qui me prouve la piété & l'habileté des Portugais en fait de théologie. Mais ce qui y abonde à un point ſurprenant, ce ſont les vies des ſaints, mâles, & femelles, étrangers, & regnicoles. On prétend qu'il ſe trouve ſur ces tablettes près de cent volumes de vies de St. Antoine ſeul; chacune rapportant les faits de ce grand ſaint d'une maniere différente, ni Alexandre, ni Auguſte, ni le Roi de Pruſſe n'ont été honorés d'un ſi grand nombre de Biographes que ce bon St. Antoine.

Si j'en crois le pere Bibliothécaire, la Bibliotheque de cette chambre eſt d'une plus grande valeur que celle de la ſalle. Il a en quelque façon raiſon, on peut ſe procurer avec de la peine & de l'argent ceux de la derniere mais il n'en eſt pas de même des autres; parce que les Livres Portugais ſont devenus très-rares depuis le

tremblement de terre. L'incendie qui le ſuivit a détruit pluſieurs bibliotheques publiques & particulieres dans la Capitale, & un Livre Portugais qui a quelque célébrité eſt devenu auſſi cher qu'un beau rubis.

La perte de la Littérature Portugaiſe ne ſera guere regrettée ailleurs qu'en Portugal (49); elle n'a jamais été de mode, &

(49) Le gout particulier des gens de lettres de ce pays eſt en général l'étude de la Philoſophie ſcholaſtique, de la Théologie, de la Médecine, de la Juriſprudence, & de la Poëſie; mais c'eſt d'une maniere bien différente des autres nations ils ſont, en général, ſi eſclaves des opinions des anciens que rien n'eſt capable de vaincre cet aſſerviſſement, Ariſtote, Scot & St. Thomas ſont chez eux des oracles infaillibles, & ſi un Médecin ne juroit par Hippocrate, Galien ou Avicenne, les malades qu'ils expédiroient ne croiroient pas être morts dans les formes. Quant à la Poëſie ils ne ſont eſclaves que de leur imagination ſouvent groteſque, qui les fait preſque toujours tomber dans un pompeux galimathias. Les occaſions dans leſquelles ils brillent c'eſt lorſqu'ils s'attachent à quelque queſtion de logique de métaphyſique ou de théologie; leur imagination pointilleuſe ſe donne carriere, & n'abandonne jamais la queſtion que la matiere ne ſoit épuiſée.

Quand aux ſciences élevées & aux belles lettres, elles y fleuriront difficilement, non ſeulement parce qu'on n'y a point la liberté de la preſſe, mais principalement parce qu'on y eſt ſujet à la cenſure de l'inquiſition. L'ignorance, l'avarice, & l'intérêt des moines réprimeront toujours les efforts du génie, & l'empêcheront de produire des ouvra-

je doute quelle le devienne par la ſuite. On ne connoit que très-peu dans l'étranger les écrivains de ce pays. *Oſſorio* l'hiſtorien Latin eſt fort conſidéré dans le monde littéraire; & *Camoens*, le poëte Epique par delà *Allentejo* & l'Eſtramadoure: leurs ouvrages ſont néanmoins plus loués que lûs. Nos moines Italiens exaltent un de leurs orateurs ſacrés nommé *Vieira* & le mettent de pair avec nôtre *Segneri*. Mais je n'ai pas grande opinion du goût de nos moines en fait d'*éloquence*. J'ai ouvert dans cette Bibliotheque un des volumes du receuil des œuvres de *Vieira*, mes yeux ſont tombés par hazard ſur l'éxorde d'un Sermon, où il fait une pompeuſe énumération des perfections de la figure circulaire, après quoi le *Cicéron Luſitain* (nom que les Portugais donnent à ce prédicateur) continue & dit à ſes auditeurs. *Que ſi le tout puiſſant étoit dans le cas d'apparoitre ſous une forme géométrique, ce ſeroit ſurement ſous la circulaire préférablement à la Triangulaire, à la quarrée, à la pentagonale, à la duo-*

ges qui puiſſent éclairer ce pays d'eſclavage & d'abrutiſſement (*).

(*) *Cette cenſure eſt trop amere: depuis quelques années le Miniſtere de Portugal a enfin ouvert les yeux, & le pouvoir monacal y eſt, dit-on, conſidérablement diminué.*

décagonale, ou à toute autre connue des géometres. Que pouvois-je faire après avoir lu un pareille éxorde? il ne me restoit qu'à remettre promptement le livre à ſa place. Il faut pourtant que les ouvrages de *Vieira* aient quelque mérite puisqu'ils ſont eſtimés de beaucoup de gens; je ſouhaiterois avoir le temps d'examiner en quoi ce mérite conſiſte.

J'avois ouï parler avant mon Voyage de *Mafra* d'une traduction Portugaiſe des opéra de *Métaſtaſe*, & je priai le pere Bibliothécaire de me la montrer; mais il ne l'avoit pas, & n'en avoit eu encore aucune connoiſſance; que penſez-vous de cette traduction? on m'a aſſuré que le traducteur a donné aux héros du Métaſtaſe pluſieurs domeſtiques leurs Maîtres les quittent. Et s'entretiennent avec les ſuivantes & les nourrices des héroïnes. Vous riez! mais que pouvez-vous blâmer dans *Achille* ayant un valet de pied, *Sémiramis* une garde-malade, ou *Déidamie* une cuiſiniere bavarde qui ordonne au petit Negre de porter le chocolat à ſa Maîtreſſe? Si c'eſt là le goût dramatique des Portugais, une traduction des ouvrages de *Goldoni* leur plairoit autant que le texte même plait aux Gondoliers Vénitiens.

Les Portugais ont un Dictionnaire de

leur langue fort eſtimé; l'auteur eſt étranger, c'eſt un Jéſuite François nommé *Bluteau* qui l'a compilé. Il eſt imprimé en huit ou neuf gros volumes in quarto. J'avois envie de l'acheter; mais je le trouvai trop volumineux pour pouvoir m'en charger; d'ailleurs le tremblement de terre l'a rendu trop cher pour ma fortune.

Je feuilletai divers autres Livres Portugais pendant les quatre heures que je paſſai dans cette bibliotheque. Je trouvai dans un ouvrage de Médecine un remede pour le mal des yeux, qui me parut auſſi excellent que ſingulier. *La perſonne ainſi affectée*, dit le Médecin Portugais, *ne doit ni lire ni fixer aucune muraille blanche.* L'honnête Bibliothécaire étoit enchanté de la curioſité que je témoignois pour la Littérature de ſon pays: s'il m'eſt permis de tirer dès conſéquences du peu que j'ai vu pendant que j'ai été dans cette bibliotheque les écrivains Portugais les plus renommés ſont, au plus, comparables à nos *Achillinès*, & *Ciampalès* pour les vers, & à nos Giuglaris, & Teſauros pour la proſe, dont la façon ridicule de penſer, & l'enflure dans les expreſſions ont procuré au dernier ſiecle le nom de *ſo colo cattivo* rélativement à ſa méchante Littérature. Nos empoulés *Colloandres*, *Eroménes*, *Dicamées*, *Coral-*

bes, & autres Livres du même genre, ont l'air d'être traduits du Portugais, malgré cela je ſouhaiterois encore pouvoir donner quelques mois à étudier la Littérature de ce pays.

La grande Bibliotheque de *Mafra*, j'entends celle de la ſalle, auroit pris trop de temps, je n'ai pas eu celui de l'éxaminer. J'en ai pourtant vu aſſez pour me convaincre qu'elle eſt très-belle, outre les meilleurs ouvrages des langues ſavantes, on m'a aſſuré qu'il s'y trouvoit nombre de manuſcripts précieux, ſur-tout Hébreux & Arabes; & comme j'y ai vu pluſieurs moines qui m'ont paru étudier, il eſt vraiſemblable qu'ils ne ſont pas tous ignorans. Mais il faudroit qu'un Voyageur ſéjournât quelque temps dans un pareil lieu pour pouvoir ſe former une juſte idée de ceux qui l'habitent; malheureuſement je ne pus m'arrêter davantage à *Mafra*.

Il eſt temps de prendre congé du Pere Bibliothécaire, & de viſiter le jardin du Couvent. Il eſt paſſablement grand pour avoir été en quelque maniere creuſé dans le rocher vif, & pour avoir été obligé d'y tranſporter la terre de différens endroits. Il y a au milieu un vaſte réſervoir & pluſieurs fontaines. On peut communiquer par quelques portes pratiquées dans les murail-

milles avec le Parc Royal qui eſt pareillement entouré de murs, on aſſure qu'il a quinze ou ſeize mille de tour. Le peu que j'ai vu de ce Parc depuis les fenêtres des cellules, loin d'être embelli par cette verdure, qui fait preſque toute l'année l'ornement de ceux d'Angleterre, m'a paru plutôt un deſert brulé & pierreux, où il y a peu d'arbres & d'autres plantes.

Mais le bâtiment mérite la plus grande attention; peu d'édifices en Europe (à peine y en trouveroit on dix) ont une apparence auſſi majeſtueuſe. Son premier Architecte étoit Allemand, il avoit été élevé à Rome; il faut qu'il ait été doué d'une belle imagination pour avoir formé le plan d'un édifice auſſi vaſte, & pour en avoir diſpoſé les parties d'une maniere auſſi noble, & auſſi convenable qu'il l'a fait.

La premiere pierre en fut poſée en 1717, ſi l'on ne m'a pas trompé; cependant pluſieurs parties de l'intérieur ne ſont pas encore finies: quoique pendant les vingt premieres années ſix mille ouvriers y aient conſtamment travaillé, outre le grand nombre d'artiſtes qu'on a employés à Rome & ailleurs. Ce n'eſt que récemment que le nombre de ces ouvriers a été conſidérablement diminué. Actuellement on n'en emploie que deux cents.

Ce fut un vœu fait par l'Archiducheſſe Epouſe du Roi Jean V. qui occaſionna cette fondation. A ſon approche des côtes de Portugal la premiere terre qu'elle vit fut les hauteurs de *Mafra*, & la premiere grace quelle demanda au Roi ſon époux, fut qu'il lui plut d'y ériger un Temple à la Vierge, & à St. Antoine, à la protection deſquels elle reconnoſſoit être redevable de ſon heureuſe arrivée en Portugal. Sa Majeſté, qui étoit le Prince le plus attaché aux moines qui ait jamais éxiſté, lui accorda volontiers ſa demande. Il ne ſe contenta pas ſeulement de bâtir l'Egliſe il voulut encore y ajouter le palais, le couvent, le jardin, & le parc, pour honorer dignement le morceau de terre qui s'étoit le premier attiré les regards de ſon auguſte épouſe! galanterie aſſez ſinguliere! Comme tout le voiſinage de *Mafra* abonde en immenſes carrieres de beau marbre, & de pierre de taille, la bonne Reine eut la ſatisfaction avant ſa mort, de voir l'édifice très-avancé & décoré de plus de cinquante ſtatues giganteſques.

LETTRE XXX.

Point d'érudition dans l'autre vie. Ignorance des ſavans. Orgues, & ſonnerie, Ornemens moreſques.

Lisbonne 13 Septembre 1760. au ſoir.

APRÈS avoir viſité tout à mon aiſe le Monaſtere royal, le facteur d'orgues du Roi ma ramené dans l'Egliſe pour me montrer l'intérieur d'un des ſix orgues.

Je l'ai examiné avec la plus grande attention; & je me ſuis fait détailler l'uſage de chacune de ſes parties: mais mon ignorance dans cet art eſt telle que je n'oſe me hazarder à vous en donner la moindre deſcription. Que je blâme ma négligence de n'avoir daigné pendant quarante ans m'appliquer un inſtant à m'inſtruire des propriétés des tubes & des ſoufflets, j'aurois, par ce moyen, pu me former une idée de la variété des ſons enchanteurs que l'on peut en tirer! Les études néceſſaires à celui qui veut s'ériger en Ecrivain de Voyages me paroiſſent immenſes.

Bien des gens, venant à réfléchir ſur les occaſions qu'ils ont négligées d'augmenter leurs connoiſſances, ce qu'ils ont mille fois pu faire; ſe ſont imaginés que, s'ils avoient à recommencer leur carriere, ils s'appliqueroient avec le plus grand ſoin, & une conſtance inébranlable à l'étude de toutes les ſciences, & à ſe graver dans la mémoire toutes les découvertes qui ſe ſont faites dans le monde depuis les jours de *Pythagore* & d'*Ariſtote*.

Mais de pareils raiſonneurs n'ont ſelon moi qu'une fauſſe idée des choſes. Quelque longue que ſoit notre vie, & quelque conſtante que ſoit nôtre application, je penſe que c'eſt une des ſages diſpoſitions de la providence d'avoir empêché que nous ignoraſſions dès le commencement tout ce que nous devions apprendre, & le peu que nous étions capable de retenir. S'il en étoit autrement nous ſerions épouvantés, & concevrions du dégout pour les ſciences, & au lieu d'en acquérir quelques unes, je ſuis perſuadé, que nous n'aurions jamais le courage de nous appliquer à aucune.

Il eſt réelement heureux que nous oſions entreprendre de voyager ſur l'océan ſcientifique, avant que de connoître ſon immen-

ſité, autrement le cœur nous manqueroit dès le commencement, nous imiterions l'exemple de cette ſervante pareſſeuſe, qui ayant à balayer la naiſon, à laver ſes écuelles, & ſon diné à préparer, ſe déſeſpéra, courut au grenier, ſe jeta ſur ſon lit, & s'endormit.

Telle eſt la ſuite d'idées que mon ignorance en fait d'orgues a fait naître. Quel mépris cet artiſte n'a-t-il pas du concevoir pour moi, en me trouvant ſi peu inſtruit dans ſa noble ſcience! Le ſujet de conſolation qui me reſte eſt que pluſieurs grands hommes auroient pu partager ce mépris avec moi: combien s'en trouve-t-il, même dans la claſſe des plus célebres, qui ignorent comme moi des choſes beaucoup plus communes que l'art de fabriquer des orgues? Combien le nombre des ſavans des diverſes Univerſités de l'Europe qui mangent du pain deux ou trois fois par jour, & ignorent parfaitement la façon de le faire, n'eſt-il pas conſidérable? Combien n'y a-t-il pas de gens, qui trempent perpétuellement leur plume dans l'écritoire, & qui ne ſauroient certainement pas faire de l'encre? Combien de gens ſe font razer tous les matins, & n'ont jamais penſé à s'informer des ingrédiens qui entrent dans la compoſition d'une ſavonette?

Je me rappelle une aventure à ce ſujet, que je crois valoir la peine d'être racontée. Trois beaux eſprits Anglois, Wash, Wycherley & Pope, ſe promenant enſemble dans les champs, eurent une diſpute au ſujet d'un tuyau d'herbe qu'un d'eux ramaſſa par hazard. Voila un beau tuyau de froment, dit l'un de ces Meſſieurs; je n'en ai jamais vu de plus beau! Ce n'eſt point du froment; dit le ſecond, je crois que c'eſt du ſeigle, Bon! n'êtes vous pas honteux dit le troiſieme de votre ignorance; ce n'eſt ni froment, ni ſeigle, ſûr comme j'éxiſte, c'eſt de l'avoine. Au moment où ils alloient ſe fâcher. *Miller* le Botaniſte vint à paſſer. Ils s'en remirent à ſa déciſion, & il décida qu'ils avoient tous trois tort.

La plus grande partie de ceux que nous nommons ſavans, ignorent les choſes les plus ordinaires, il y a tel philoſophe qui pourroit apprendre du dernier des hommes beaucoup plus qu'il ne s'imagine. Jé dois par conſéquent me conſoler de ce qu'un facteur d'orgues m'a pris pour un ſot. Il ne ſe trompoit pas tout à fait, quant à mes connoiſſances dans ſon art.

Le nom de cet homme eſt *Eugéne Nicolas Egan*, il eſt Irlandois. A peine a-t-il quatre pieds de haut: mais tout eſt vie

chez lui? Il ne doit le poſte qu'il occupe à *Mafra* ni au hazard, ni à la protection; mais uniquement à ſon habileté. Le Roi avoit fait venir huit fameux facteurs d'orgues d'Italie, d'Allemagne, & d'autres pays, & avoit ordonné que celui des huit dont l'orgue ſeroit le meilleur, obtiendroit cette place, vous vous doutez bien que chacun fit tous ſes efforts pour l'emporter ſur ſes rivaux: mais l'immortel virtuoſe *Caffarelle* conjointement avec le célebre compoſiteur *David Perez* ayant été nommés pour prononcer ſur la bonté de leurs inſtrumens, décidérent unanimement en faveur du petit *Egan*, de ſorte qu'il obtint le poſte. Les honoraires n'en ſont pas auſſi conſidérables qu'il l'avoit d'abord eſpéré: mais que ſont des honoraires pour un artiſte? Il a triomphé de ſes rivaux, & les a vu abandonner honteuſement le Portugal.

Après m'avoir montré ſon orgue, avoir joué aſſez long-temps, & touché pluſieurs fois un deſſus, qui eſt de ſon invention, il m'a mené voir le meilleur ami qu'il eut à *Mafra*, qui eſt celui qui ſonne les cloches du monaſtere Royal.

J'eſpere que vous ne rirez pas lorſque je vous dirai que j'ai eu l'honneur de rendre viſite au *ſonneur de cloches* de S. M. qui eſt auſſi grand-homme qu'aucun de ceux

qui ſe ſont jamais mêlés de toucher les cordes d'une cloche ; & auſſi célebre dans ſon genre que *Platon* l'a été dans le ſien. Outre qu'il ſait tirer de ſes cloches les ſons qu'il lui plait, il les retient dans la plus grande ſubordination, & il joue par leur moyen des airs ſi variés & ſi agréables que toute la Cour en eſt enchantée. Mais il s'eſt aſſuré le titre de grand-homme & de génie profond par deux inſtruments de ſon invention, l'un compoſé de nombre de petits morceaux de bois, l'autre de pluſieurs morceaux de briques. Il poſe ces petits morceaux qu'il arrange à ſa façon ſur une table : il prend enſuite deux petits maillets & frappe deſſus. Vous ne ſauriez vous imaginer la douceur des ſons que contiennent le bois & la brique ! Il joue ſur l'un & ſur l'autre les plus belles ouvertures d'Handel, & les morceaux les plus difficiles de *Scarlatti*. Mr. *Egan* qui lui même a ajouté un nouveau deſſus à l'orgue, & qui en conſéquence eſt juge compétent de ces matieres, aime & honore cet homme, quoique ſimple ſonneur de cloches, & n'eſt point jaloux de ſes talens : peut-être parce qu'ils n'entrent point en concurrence avec les ſiens.

Le Soleil commençoit à baiſſer lorſque j'ai pris congé de ces deux hommes extraordinai-

dinaires. J'ai donné la main au ſonneur de cloches, & n'ai pû m'empêcher d'embraſſer le joli Nain.

Le chemin entre *Mafra* & *Cintra* eſt encore tel qu'il étoit après le déluge lorſque les eaux ſe retirerent, je ſuis deſcendu vingt fois de ma chaiſe craignant qu'elle ne renverſât. J'ai remarqué aux deux côtés du chemin pluſieurs blocs de pierre, & pluſieurs colomnes de marbre qui avoient été tirées des carrieres qui en ſont très-proches. Il étoit nuit lorſque je ſuis arrivé à *Cintra*, mon Negre m'a conduit à l'*Auberge Angloiſe*: on lui donne ce nom parce qu'elle eſt généralement occupée par une Société de négocians Anglois, qui s'y rendent de *Lisbonne*, ſoit pour s'y recréer, ou pour y acheter des Oranges & des Citrons. Lorſque ces négocians s'y trouvent, on leur donne les meilleures chambres; ce n'eſt pas ſans une bonne raiſon; puiſqu'ils les ont meublées à leurs propres frais.

Comme elle s'eſt trouvée pleine lors de mon arrivée, & qu'il étoit trop tard pour ſe procurer un autre logement; j'ai été obligé d'aller coucher dans une maiſon voiſine ſur le morceau de toile dont j'ai précédemment parlé. Mais à mon retour du

Couvent de Liége, les négocians étoient partis, & j'ai eu un très-bon lit.

Il eſt, à préſent, temps de vous dire, qu'avant le tremblement de terre, *Cintra* étoit bien digne d'être viſité. Il y avoit une Maiſon Royale actuellement preſque détruite. On prétend qu'elle ſervoit il y a pluſieurs ſiecles, de Maiſon de plaiſance aux Rois Maures qui arracherent le *Portugal* & l'*Eſpagne* des mains des *Vandales*; qui avoient eux-mêmes arraché ces deux Royaumes de celles des *Romains*. Maureſque, ou non, je conçois par ſes ruines, ainſi que par ce qui en reſte debout, que c'étoit autrefois fois un vaſte Palais. On voit encore trois de ſes ſalles. Le plafond de chacune eſt diviſé en petits compartimens dans leſquels on a peint des animaux: mais chaque plafond n'a qu'un ſeul animal; de ſorte que l'un ne contient qu'une quantité de *Cignes*, l'autre que des *Sangliers*, & le troiſieme que des *Pies* (50).

(50) Quels détails, bon Dieu! Quel eſt le lecteur, à l'eſprit duquel cette page, & tant d'autres ne rappelle ces vers, bien faits pour ſervir de regle & de frein à tout narrateur.

Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet,

Ce goût de décoration m'a paru bien fantaſque, ſurtout quand j'ai eu remarqué que les Cignes, les Sangliers & les Pies étoient tous parfaitement ſemblables, & qu'ils étoient tous dans une même poſture. Chaque Cigne a une chaine d'or autour du col: chaque Sanglier porte ſur le dos un écuſſon, & chaque Pie à les mots *per ben* écrits à l'un de ſes côtés; ces mots précédés de celui de *Piga* forment une alluſion à une pointe *Moreſque* que j'ai déja oubliée.

Les murs des trois ſalles ſont incruſtés de petits morceaux quarrés de marbre de deux différentes couleurs diſpoſés en échiquier, il en eſt de même des parquets. Il y a au rés de chauſſée une petite chambre d'où avant le tremblement de terre on faiſoit jaillir de l'eau de pluſieurs petits conduits cachés dans les murs, en touchant un reſſort, & voila à peu près tout ce qui

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
Il me promene après de terraſſe en terraſſe,
Ici s'offre un Perron, là regne un corridor,
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or
Il compte des *plafonds* les ronds & les ovales
Ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont qu'aſtragales,
Je ſaute vingt feuillets pour en trouver la fin
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance ſtérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile, &c.

reſte de cet édifice, on eſt occupé à le rebâtir, le Roi veut qu'on lui rende ſa premiere forme : cette idée eſt louable, la poſtérité pourra décider du gout de l'Architecture Moreſque.

Des fenêtres de la ſalle où l'on a peint les ſangliers on a une très-belle vue; mais je ſuis fatigué de belles vues, & je ne veux plus vous en décrire aucune, ſi vous êtes curieux de vues, montez au ſommet des clochers.

Le Monaſtere Royal de *Mafra* n'a pas été fort endommagé par le tremblement de terre. Les moines m'ont fait obſerver, que les petits membres ronds au deſſus des plintes des deux grandes colomnes qui ſont aux côtés de la porte de l'Egliſe, ont été fendus, & en partie briſés; c'eſt là preſque tout le dommage que l'édifice a ſouffert, malgré les ſecouſſes qui furent ſi violentes, que quelques Réligieux furent jetés ſur le viſage au moment où ils s'agenouilloient au chœur, & pluſieurs perſonnes qui ſe trouvoient dans l'Egliſe trebucherent les unes contre les autres. Si l'édifice avoit ſeulement penché un pouce ou deux de plus, il ſeroit vraiſemblablement tombé tout à la fois, & les auroit tous écraſés au même inſtant.

Il eſt temps de prendre congé de *Cin-*

tra, du beau terrein ſur lequel il eſt ſitué, des débris des ſalles Moreſques, ainſi que des hautes montagnes du voiſinage, où nombre d'Anglois & de Portugais ont de jolies maiſons de campagne. On m'a dit qu'aſſez près de là, il y a un morceau de terre qui a près d'une lieue de longueur & un mille de largeur entiérement planté d'orangers & de Citroniers, dont les fleurs dans leur ſaiſon parfument une grande étendue de pays. On le nomme la vallée de *Coltarès* & on le compare au Jardin d'*Eden*. Vraiſemblablement ſi je l'avois vu je n'aurois pas manqué de le comparer au territoire de St. *Remo* ſur la côte de Ligurie.

En avançant de *Cintra* vers Lisbonne j'ai reconnu quelques autres parties de l'aqueduc, qui traverſe la vallée d'*Alcantara*. J'ai vu auſſi pluſieurs *Quintas*, (Maiſons de Campagnes appartenantes à des Seigneurs, & à des Gentilshommes Portugais:) généralement parlant, le pays que j'ai parcouru dans ce petit Voyage eſt pierreux & ſtérile.

LETTRE XXXI.

Gens auxquels la parole eſt interdite. Voleurs point aſſaſſins. Concuſſions de l'Orient à l'Occident. Baraques. Noirs, & leur poſtérité. Juifs, leur méchanceté; Bruit des rues.

Lisbonne 18 *Septembre* 1760.

Mes recherches dans ce pays ne ſe ſont pas uniquement bornées aux uſages, aux mœurs, aux palais & aux Couvents. J'ai fait mon poſſible pour raſſembler des informations véridiques au ſujet des différens événemens qui ont dernierement attiré les yeux de toute l'Europe ſur ce Royaume, & vous ne manqueriez pas d'admirer mon induſtrie ſi je vous rendois compte de mes efforts pour découvrir le véritable motif de la conduite criminelle du Duc d'*Aveiro*, de l'expulſion des Jéſuites, de l'éxil des freres naturels du Roi; de la dureté du traitement inoui qu'a eſſuié le Cardinal *Acciajoli*, & de l'éxaltation de *Don Baſtien Joſeph de Carvalho* au plus haut degré du pouvoir.

Ces ſujets méritent certainement quelques recherches, ſurtout vû le ſoin qu'on a pris de les couvrir d'un voile fort épais, qui ne laiſſera pas d'offuſquer les hiſtoriens à venir; mes peines ont été aſſez mal récompenſées. Ce gouvernement à défendu à qui que ce ſoit de s'entretenir de pareilles matieres; & cela ſous les peines les plus ſéveres; un ſi grand nombre de ceux qui ont tranſgreſſé ces défenſes a déja été jeté dans des cachots pour ce ſujet, que les pauvres malheureux Portugais ſont tranſis de frayeur toutes les fois qu'ils entendent certains noms: il n'eſt pas du tout facile d'engager quelqu'un du pays à dire ſon ſentiment ſur la moindre choſe ayant trait à la politique, quoique le penchant à décider, & l'empreſſement à parler ſoient deux des principaux ingrédients qui entrent dans la compoſition du caractere Portugais. Quand au peu de particularités que j'ai pu glâner de mes entretiens avec les étrangers, elles ſont ſi pleines d'incertitudes de contradictions, & de partialités évidentes, qu'il vaut mieux les réſerver pour le tête-à-tête que de les inſérer dans mes lettres.

Mais je ne ſaurois quitter ce pays, ſans dire encore quelque choſe des Jéſuites: vous avez droit d'éxiger d'un frere qui vous écrit de Portugal qu'il vous en diſe

ſon ſentiment, ainſi que de la maniere dont ce gouvernement s'eſt conduit, à leur égard.

Comme vous êtes bien inſtruits de ma façon de penſer à différens égards, vous vous imaginerez peut-être, que j'approuve ces procédures, & que je regarde ces prétendus *Compagnons de Jéſus* comme une bande de traitres, toujours prêts à poignarder les Souverains & à bouleverſer les Empires, comme ils ſont regardés par un nombre conſidérable de gens dans toute l'Europe. Quelle que puiſſe être néanmoins l'opinion des autres, je n'ai jamais pu me réſoudre à leur faire l'honneur de les croire poſſeſſeurs de cette fermeté d'âme néceſſaire pour ſe hazarder à commettre de ces actions grandes & hardies. Je les ai ſouvent obſervés dans leur corps collectif comme formant un ordre; j'ai encore été intimément lié avec un grand nombre de ſes membres; & je les ai toujours trouvés (ainſi que tous les autres moines) ſi puſillanimes que j'ai été convaincu qu'un particulier d'un courage ordinaire pourroit ſeul en chaſſer une douzaine juſqu'au bout du monde avec un ſimple bâton. Leur genre de vie, les éloignant de toute eſpece de danger, énerve leur eſprit, & au lieu de leur inſpirer le déſir du péril, & de l'intre-

pidité; ne fait que leur communiquer une certaine débonnaireté femelle & une certaine ſoumiſſion, avec un caractere mêlangé de diſſimulation & d'hypocriſie. Il n'y en avoit pas un ſeul, parmi le grand nombre de ceux que j'ai connus, qui n'eût, plus ou moins, quelque choſe de ce portrait.

Oûtre les idées que j'ai conçues de cet ordre, qui ſont le réſultat de pluſieurs années de réflexions & d'obſervations. J'ai encore lu une bonne partie des Livres que l'on a récemment publiés contre ſes membres en vue de les faire tous paſſer pour des conjurés, des traitres & des Régicides par principe & par ſyſtême: mais ces livres pour la plupart ſont écrits de mauvaiſe foi. Loin d'avoir été convaincu par les raiſons qu'on y allégue: je ne crois pas même que les Jéſuites aient eu la moindre part à l'attentat de d'*Aveïro*: il m'eſt facile d'en rendre raiſon d'une maniere ſimple, ſans avoir recours à des conſpirations compliquées & merveilleuſes. Il n'eſt pas non plus poſſible de concevoir qu'un corps nombreux compoſé de gens d'un caractere tel que je les connois, adroits, prudents, & timides, eût voulu prendre part à une conſpiration, dont le chef étoit fier, imprudent, & furieux, enfin tel que d'*Aveïro*, & compoſée d'hommes & de femmes de

différens âges & conditions; laquelle, quand même elle auroit réuſſi, les auroit tout au plus laiſſés préciſement où ils étoient.

Mais ſuppoſons pour un moment, que quelques-uns (ou pluſieurs ſi vous voulez,) euſſent trempé dans ce complot. Quelle difficulté y auroit-il eu à punir ce petit (ou ce grand) nombre après une procédure point ſecrete ni myſtérieuſe; mais en forme, & publique qui auroit eu pour témoin la nation entiere? Juſqu'à préſent aucun Jéſuite n'a été exécuté pour ce ſujet, mais tous ont été tranſportés hors du Royaume, & en ont été bannis pour toujours, ſans aucune diſtinction de l'innocent & du coupable; je ne ſaurois reconcilier avec mes idées de juſtice & d'équité une ſentence qui les traite tous de même. Il eſt vrai que le vieux *Malagrida*, & deux ou trois autres (dont aucun n'étoit Portugais, mais tous Italiens, ce qui mérite d'être remarqué) ont été arrêtés & détenus en priſon. Il y a près de deux ans qu'ils ſont à l'Inquiſition (51). Mais l'Inquiſi-

(51) Longtemps après cette lettre écrite, le pauvre Malagrida a été brulé comme hérétique, chargé outre pluſieurs choſes d'avoir écrit, pendant ſa détention à l'Inquiſition, que la Vierge Marie parloit Latin lorſqu'elle étoit encore dans le ventre de Ste. Anne. Je ne ſais ce que ſont

tion a-t-elle rien à voir ſur les régicides, ſi le gouvernement eſt perſuadé qu'ils ſoient des régicides. Pourquoi n'ont-ils pas été pendus avec le Duc d'*Aveïro* & les autres conjurés? le pouvoir, auquel il étoit facile de bannir un millier d'individus, avoit certainement celui d'en faire pendre une ou deux douzaines & même davantage. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Qui a pu l'en empêcher? Le Pape? Le peuple? Quelque puiſſance étrangere? Non. Le monde entier auroit applaudi au châtiment infligé à des Régicides avérés. Pourquoi a-t-on eu recours à des écrivains mercénaires, & pris tant de peines pour noircir l'ordre entier, lorſque ſes membres coupables ſe trouvoient à la portée du glaive de la Juſtice vengereſſe. A quoi bon tant d'efforts au dehors pour faire croire que cet ordre eſt un com-

devenus ſes complices. Les Portugais ne ſe ſont-ils pas conduits comme des Cannibales? Un certain Platel, dont ces lettres font mention, connu autrefois ſous le nom de Pere Norbert s'eſt fait l'apologiſte de cette inique ſentence; & à eu l'impudence d'avancer dans une mauſſade brochure que les Ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande avoient aſſiſté au ſupplice de l'imbécille Malagrida, & avoient paru applaudir à ſa condamnation (*).

(*) *Il faut avouer que cette Note de l'Auteur, ou du Traducteur, eſt curieuſe, & qu'elle ne ſera pas de miſe chez bien des gens.*

poſé de ſcélérats, tandis que dans le pays il n'eſt permis à perſonne d'en parler ni en mal ni en bien? pourquoi inſinuer que chaque Jéſuite eſt un inſigne coquin, toujours prêt au premier ſigne de ſon Général, de ſon Recteur ou de ſon Préfet, à devenir traitre, conjuré, Régicide; cette aſſertion ne ſauroit trouver de créance que chez des enthouſiaſtes, & que chez les perſonnes qui haïſſent ſans ſavoir pourquoi, & dont le nombre eſt plus grand qu'on ne s'imagine; elle ne ſauroit jamais en mériter de ceux qui penſent raiſonnablement, qui connoiſſent l'intérieur du cœur humain, & les différentes paſſions dont il eſt agité; encore moins de ceux qui ont obſervé l'impoſſibilité qu'il y a, à réſoudre un grand nombre d'individus à penſer & à agir comme s'ils ne compoſoient qu'une ſeule tête.

Voici donc ce que je penſe de la Société, je la crois nuiſible au bien générale, non que les membres ſoient traitres & régicides par ſyſtême, mais parce qu'ils accumulent ſans ceſſe des richeſſes dont ils n'ont aucun beſoin: leur entretien n'en éxige que peu, vivant en communauté, ſe nourriſſant ſimplement, s'habillant ſimplement, & ſe logeant ſimplement. Quel beſoin ont-ils de piller leurs voiſins par leur trafic, & par leur banque, & d'entaſſer

tréſors ſur tréſors? eux dont la vie eſt très-ſimple, & qui ne peuvent en adopter une différente ſans pêcher contre leur Inſtitut? Pourquoi ſont-ils continuellement à l'affût des héritages (ou preſque toujours) au préjudice des héritiers légitimes? Que veulent-ils faire de ces tréſors? ou s'ils ont quelque bonne raiſon (ce qui eſt inconcevable) pour agir de cette maniere, qui les empêche de la déclarer publiquement?

S'il faut abſolument que cet ordre ſoit anéanti, cette avarice ne peut manquer de juſtifier ſa ſuppreſſion. Mais au lieu de ſuivre la route qu'on a priſe, & de les qualifier de *Voleurs*, titre qu'on peut leur donner avec juſtice; puiſque la paſſion de s'approprier le bien d'autrui eſt le vice dominant de la ſociété, pourquoi ſe donner tant de peine, & employer les preſſes de *Luques*, de *Véniſe*, de *Lugano* & d'autres lieux pour les décrier comme des *Aſſaſſins:* cet eſprit, en conſidérant la nature des choſes, ne ſauroit jamais être celui d'un corps nombreux (52).

(52) Pour peu qu'on examine impartialement les différents manifeſtes contre la Société de Jéſus; on ſera convaincu qu'elle tendoit à s'approprier la monarchie univerſelle. Ce plan étoit ſi bien concerté que trois ans plus tard quelques Princes d'Europe euſſent été les victimes de ce coup funeſte, s'ils ne l'euſſent heureuſement préve-

Outre la paſſion de *Voler* la ſociété a encore celle de dominer: cette derniere auroit pu fournir une nouvelle accuſation à ſa charge: elle eſt un de ſes caracteres diſtinctifs, & avérés, qui l'a rendue depuis long-temps odieuſe à tous les gens ſenſés, & honnêtes. Quel beſoin a-t-elle de crédit & d'autorité dans les Etats où elle eſt établie, & même dans ceux où elle n'a aucun établiſſement; c'eſt-à-dire, dans ces pays, que nous qualifions, peut-être avec trop de fiel, & de mauvaiſe foi d'héréti-

nu. Ces tréſors entaſſés & dont l'Auteur feint de ne pas deviner le motif, ces brigues ſecrettes, cette tyrannie des conſciences, cette envie de dominer, ces liaiſons ſourdes & ténébreuſes dans le ſecret des familles, cette morale que la ſeule prévention peut pallier, enfin tous les moyens mis en uſage par la Société, prouvent aſſez quel étoit ſon but. Ce n'eſt pas que nous ſoyons aſſez injuſtes pour croire que tous les individus qui compoſoient la Société fuſſent initiés dans le myſtere. Non ſans doute, il étoit renfermé dans la tête des puiſſans de l'ordre, qui ſe ſervoient de leurs compagnons ſubalternes, comme un général d'armée fait mouvoir le corps des bas officiers, ſans être obligé de leur confier ſa marche & ſes deſſeins. Nous ne dirons rien de l'affaire de Portugal dont l'Auteur parle; les gens inſtruits ſçauront bien à quoi s'en tenir, & le détail ſeroit trop long pour ceux qui ne le ſont pas. Nous ferons ſeulement remarquer qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que la Société n'auroit jamais tant entaſſé de tréſors, comme l'Auteur l'avoue, s'ils n'avoient pas dû ſervir à quelque choſe.

ques? Comment peut-on accorder quelque part le crédit & l'autorité avec la profeſſion que font ſes membres de vivre, de s'habiller, & de ſe loger pauvrement, comme je l'ai dit ci-deſſus, & de ſuivre les traces de *celui* dont eux-mêmes ſe nomment les compagnons? pourquoi évitent-ils ſoigneuſement les maiſons des pauvres, ou des réligieux devroient être continuellement occupés à les ſoulager & à les conſoler? Qu'ont ils à faire dans les Palais des Grands, où ils cherchent éternellement à s'introduire? Qu'ont-ils à faire dans les Cours des Princes, où ils tâchent ſans ceſſe de gagner du terrein? Mon indignation n'a fait qu'augmenter en les y voyant, ſouriant, faiſant des courbettes, pariant à l'oreille, carreſſant, cabalant & intriguant avec plus d'empreſſement que le plus vil courtiſan.

Mais ſur ces matieres & ſur d'autres, nous en raiſonnerons enſemble plus à nôtre aiſe par la ſuite. *Ragionerem più adagio inſieme poi*, comme l'Evangéliſte dit à Aſtolfes. En attendant, comme le temps de mon départ s'approche, j'ai employé la journée d'hier & celle d'aujourd'hui à viſiter de nouveau, à pied, les ruines de cette Capitale, & ces nombreux amas d'habitations, qui ont été bâties pour fournir un abri aux

malheureux que le tremblement de terre a privé de leurs maiſons (53).

J'ai

(53) Lisbonne eſt bâtie comme l'ancienne Rome ſur de petites Collines, il n'eſt pas poſſible d'imaginer un plus bel aſpect que celui de cette vue ſur la Riviere, mais à meſure qu'on approche du rivage, on ne peut s'empêcher de déplorer les ravages que les tremblements de terre y ont faits. Il ne faut pas croire que la plus grande partie de cette belle Ville ait été renverſée le jour même de ce funeſte événement. Le tremblement de terre de 1757 ne détruiſit pas ſeulement un quart des maiſons, mais l'allarme & l'épouvante s'étoient ſi fort répandues parmi les habitans, que la plûpart abbattirent le deſſus des maiſons pour n'en être pas écraſés: en conſidérant le temps qui s'eſt écoulé depuis ce déſaſtre, il paroit qu'on s'eſt très-peu preſſé de rebâtir les maiſons; il n'y a que la douane, l'arſénal le théâtre & quelqu'autres bâtimens qui aient été relevés. Tout le monde convient que le feu fit encore plus de ravages que le tremblement: dans la premiere conſternation, des milliers d'habitans, ſe crurent malheureuſement plus en ſureté dans les égliſes & laiſſerent leurs maiſons en proie aux flammes: le plomb fondu qui couloit de toutes parts, & les toits des maiſons qui enfonçoient les planchers ou qui renverſoient les murailles, ont enſéveli pluſieurs milliers d'hommes. On ne peut ſe repréſenter cette ſcene d'horreur & de confuſion ſans frémir. Les ſecouſſes de la terre paſſées, le feu continua d'agir encore pluſieurs ſemaines, & l'on croit que cela ſeul préſerva Lisbonne de la peſte que l'on craignoit beaucoup par la quantité des cadavres dont l'air étoit infecté. On ne ſait pas au juſte le nombre de ceux qui périrent; on conjecture ſeulement qu'il peut monter

J'ai déja taché de vous donner une foible idée de ces ruines; mais je dois encore vous recommander d'obſerver lorſque vous lirez ma deſcription, qu'il n'y a point d'expreſſions capables de peindre une ſcene auſſi terrible que celle qu'elles préſentent à la vue.

En comparant la ſituation topographique de ces ruines (tant dans la Ville que dans la Campagne) avec une bonne Carte du Portugal, il paroît que le choc le plus violent de ce mémorable tremblement de terre s'eſt réuni en une ligne étroite dans la di-

ter à vingt-cinq mille hommes. Vers les dix heures du matin, le ciel étoit fort ſerein & du plus bel azur: on s'attendoit à un des plus beaux jours du monde, & un quart-d'heure après tout fut dans la conſternation, le trouble & l'horreur.

Ce funeſte événement produiſit divers effets parmi les commercans. Ceux qui étoient ſur le point de faire banqueroute, ayant perdu leurs livres & leurs régiſtres, ſe trouverent tout à coup débaraſſés de leurs dettes: d'autres qui avoient toutes leurs richeſſes dans leurs papiers ſe virent en un moment réduits à l'indigence.

Les calamités dont le Portugal, & ſurtout Lisbonne, ont été affligés depuis quelques années, n'ont point d'exemple dans l'hiſtoire. Tremblements de terre, incendies, famines, conjurations, empoiſonnemens, exécutions, deſtruction d'un ordre célebre & dangereux, enfin invaſion dans le royaume de la part d'une nation puiſſante, ennemie naturelle du Portugal; on trouvera difficilement tant de malheurs accumulés à la fois dans l'hiſtoire d'aucune autre nation.

rection de l'eſt à l'oueſt, & que ſa furie, s'eſt ſurtout déploiée ſur les édifices qui ſe ſont trouvés ſitués le long de cette ligne: de ſorte que ce n'eſt point la ſolidité de ſes murs qui a ſauvé le grand Batiment de *Mafra* d'une totale deſtruction; mais ſa ſituation un peu éloignée des lieux ou la ſecouſſe a eu le plus de force. S'il en avoit été autrement, il n'auroit jamais pu ſe dérober à la violence qui a renverſé la pente pierreuſe de la montagne élevée qui eſt dans le voiſinage de *Cintra*, & a détaché & fait rouler dans la plaine voiſine pluſieurs maſſes de ſes rochers.

Lorſque la furie du tremblement de terre ſe fut appaiſée, & que le trouble eut en quelque maniere ceſſé, les habitans de Lisbonne ſe haterent d'élever autour des hauteurs voiſines des habitations momentanées qui puſſent les préſerver de rigueurs du mauvais temps qui ſuceéda immédiatement à cet horrible fleau, ils ont par la ſuite & progreſſivement conſtruit pluſieurs petits villages compoſés de cabânes, & de petites maiſons, quelques-unes de bois & d'autres de briques, qui ſont aſſez agréables à la vue, étant dans un ordre régulier, & blanchies en dehors, ainſi qu'on le pratique généralement pour toutes les maiſons en Portugal.

Ils nomment ces petites maiſons & ces Cabânes *Baraques:* nom qui me paroît fort convenable: ce mot ayant été reçu dans toutes les langues de l'Europe & ſignifiant chez toutes les nations, *une très-petite habitation.*

En traverſant ces parties de la Ville qui n'ont pas été détruites, je n'ai pu m'empêcher de remarquer la malpropreté des rues (54). L'odeur abominable, & les immenſes amas d'ordures qui la cauſent, rendent quantité de ces rues impratiquables. On m'a aſſuré qu'il y avoit des peines très-ſéveres pour ceux qui jetoient des Saletes de leurs fenêtres dans la rue; mais que ſignifient les loix lorſque perſonne en place ne s'embaraſſe de les faire éxécuter?

Une des choſes les plus ſurprenantes pour un étranger, qui parcourt cette Ville, c'eſt ce grand nombre de Negres qu'il rencontre à chaque pas.

(54) *Quoiqu'en diſe l'Auteur de ces lettres* les Rues de Lisbonne ſont propres & bien entretenues & beaucoup mieux que celles de Madrid; mais les montées & deſcentes continuelles les rendent déſagréables. Preſque toutes les maiſons ont des jalouſies. Quoique le froid ſoit quelquefois très-piquant à Lisbonne, on fait très-rarement du feu dans les cheminées. On y ſupplée par des manteaux qu'on ne quitte pas même dans la chambre, & quelquefois par des braſiers.

Pluſieurs de ces malheureux ont vu le jour en Afrique, & pluſieurs ſont nés de parens Africains, ſoit en Portugal même, ou dans les Colonies Portugaiſes d'outre-mer. Il n'arrive aucun vaiſſeau de ces régions ſans en apporter peu ou beaucoup des deux ſexes, lorſqu'ils y ſont une fois, on leur permet de ſe marier non ſeulement entr'eux; mais auſſi avec ceux d'une couleur différente. Ces mariages bigarrés ont rempli le pays de différentes races de monstres humains, un noir & une blanche produiſent un mulâtre, un mulâtre ſe joint enſuite à une noire ou à une blanche, & ils engendrent deux autres créatures nommées l'une & l'autre *métiſs*. Enſuite les *métiſs blancs* ſe joignent aux *métiſs noirs*, ou avec de véritables noirs, ou véritables blancs ou des mulâtres, & tous produiſent des races ſi variées & ſi nombreuſes qu'il devient très-difficile & même impoſſible de les diſtinguer par des noms particuliers; quoiqu'elles ſoient toutes différenciées par leurs différentes teintes.

On peut encore ajouter à tous ces mêlanges ſinguliers, les Juifs, le Portugal en fourmille; pluſieurs feignent d'être chrétiens, & ſe marient fréquemment avec les diverſes races indifféremment tant blanches que d'autre couleur. Vous concevrez aiſément,

que cela doit peu contribuer à illuſtrer ces généalogies qui font une ſi belle figure ſur les Tablettes de la bibliotheque de *Mafra*.

La race originale eſt ſi dépravée, que nommer quelqu'un *à blanco* : c'eſt-à-dire un véritable blanc, c'eſt lui donner un titre d'honneur, de ſorte que lorſqu'un portugais dit qu'il eſt *à blanco*, cela ne veut pas dire qu'il eſt blanc véritable, qui eſt la ſignification réelle de ce mot ; mais qu'il eſt honnête homme, homme d'honneur, homme de bonne famille, un homme de conſéquence & d'importance.

Ces étranges combinaiſons ont peuplé cette ville de figures ſi ſingulieres que le voyageur a ſouvent peine à croire que Lisbonne ſoit en Europe ; & l'on peut raiſonnablement prédire, que dans un petit nombre de ſiecles il ne reſtera pas ici une ſeule goûte de ſang portugais qui ſoit ſans alliage ; mais il ſe trouvera mêlé avec celui des Juifs & des negres ; malgré les efforts de leur ſacré Tribunal de l'Inquiſition.

Pour éviter l'un de ces deux maux (auxquels une juridiction féculiére pourroit remédier) l'Inquiſition eſt toujours attentive à découvrir les juifs, & lorſquelle parvient à en connoître quelqu'un, vous ſavez com-

me elle les traite. Dites à un Inquiſiteur que vous êtes juif parce qu'il à plu à Dieu que cela fut ainſi, & que vous ne vous croiez pas en droit de défaire ce que Dieu a fait, le bon pere vous fera jeter au feu & brûler comme un fagot.

Mais comme un mal en enfante un autre, la vigilance des Inquiſiteurs pour découvrir les Juifs fait que ceux-ci redoublent de leurs côtés leurs précautions, & (ce qui complette le mal) augmente la ſuperſtition & perpétue l'hypocriſie. Delà il arrive que nombre de perſonnes des deux ſexes, de tout âge, & de toutes conditions, ne paroiſſent dans les rues que munis de longs roſaires qu'ils tiennent entre les doigts & le pouce, marmottant des *paters* & des *aves*, afin de paſſer pour Chrétiens s'ils ſont Juifs, & de ne pas paſſer pour Juifs s'ils ſont Chrétiens.

On ne ſauroit concevoir comment les Juifs peuvent s'aſtreindre à vivre dans cette crainte continuelle. Il y a une opiniatreté inconcevable, qui je qualifierois preſque de méchanceté, chez ces gens à défier les Loix de Portugal, qui juſtifieroit preſque la fureur de l'Inquiſition. Vous feriez, ſans doute irrité, & votre colere iroit juſqu'à jeter par la fênetre l'impudent qui préten-

droit reſter dans votre maiſon malgré vous.

Dans mes longues promenades d'hier & d'aujourd'hui, j'ai viſité pluſieurs bouriques d'artiſtes & j'ai été ſurpris de voir quelles ſont occupées en grande partie par des étrangers. Ce qui donneroit une idée peu avantageuſe de l'induſtrie des gens du pays: ce ne ſera pas l'affoiblir en vous diſant que les toiles, les étoffes de laine, & preſque tout ce qui ſe fabrique au métier, vient du dehors, quoique les Portugais aïent chez eux la majeure partie des matieres premieres. Il en eſt de même à l'égard de toutes ſortes d'ouvrages d'acier, de cuivre à l'exception des uſtenciles dont les pauvres font uſage, qui n'exigent pas beaucoup de façon. Croiriez vous bien qu'ils tirent juſqu'à leurs ſouliers d'Angleterre & de France? on m'a aſſuré que le petit nombre de ceux qui en veulent avoir de faits exprès pour eux, ſont obligés de s'addreſſer aux Cordonniers étrangers répandus dans les différens quartiers de la ville, & d'en payer un prix exorbitant. Les tailleurs ſont auſſi preſque tous étrangers, du moins ceux qui ont quelque vogue; quand aux barbiers & aux perruquiers François ce pays-ci en fourmille auſſi bien que l'angleterre. Il n'y a jamais eu de ſculpteurs, de graveurs & d'architectes un peu habiles.

Quant aux peintres on n'en ſauroit citer qu'on ſeul nommé *Alonzo Sanchez Cœllo*, Diſciple de notre *grand Raphaël*, & honoré de la faveur de Philippe II. qui l'appelloit ordinairement *Le ſecond Titien.* Ce Monarque l'employa pour *l'Eſcurial*, qu'il embellit par ſes tableaux: ſon nom eſt plus connu des Italiens que des Portugais.

Je dois encore vous dire qu'ayant cherché à me procurer un plan de cette ville pour pouvoir m'en aider dans mes excurſions; on m'aſſura qu'on n'avoit jamais penſé à en faire lever, cependant conſidérant ſon étendue, & le grand abord d'étrangers, on croiroit que l'eſpoir du profit auroit pu tenter quelqu'un à l'entreprendre.

La ſcene que préſente la vue de tant d'objets de curioſité répandus ſi abondamment dans cette Capitale & dans ſes environs ne ſauroit manquer de donner beaucoup de ſatisfaction; mais ſi mes yeux ſont ſatisfaits, mes oreilles ne le ſont pas, elles paient cherement, cette ſatisfaction & ſont expoſées à un tourment tout particulier à ce pays; j'ai été obligé de l'endurer pendant tout le temps que j'ai réſidé ici à l'exception des jours de fête.

Ce tourment eſt occaſionné par le bruit que font les roues des charettes. Je ne ſais ſi la puanteur des rues les plus ſâles n'eſt

n'eſt pas plus ſupportable à l'odorat, que ce bruit aigu & percant ne l'eſt aux oreilles. Les roues des charettes de ce pays ſont compoſées de deux planches clouées enſemble, & groſſiérement taillées en figure circulaire, on pourroit ſi l'on vouloit remédier à ce bruit déſagréable; il ſuffiroit pour cela que les chartiers graiſſaſſent leurs eſſieux; mais ils prétendent qu'alors le diable feroit du mal à leurs bœufs, & que le bruit le fait fuir. Avez vous jamais oui une meilleure raiſon pour épargner la graiſſe? *Cervantes* dans ſon *Don Quichotte*, fait mention de la façon de penſer de ſes compatriotes au ſujet du bruit que font les roues de charrettes „ *de cuyo chirrio aſpero y continuado ſe dize che huyen los lobos y los oſſos. Dont le bruit perçant, & âpre fait à ce qu'on aſſure fuir les loups & les ours.* Si ce ſentiment des Eſpagnols n'eſt pas confirmé par l'expérience, la probabilité au moins le rend excuſable; les Portugais ſe promettent encore beaucoup plus qu'eux du charivari de leurs roues de charrettes.

Ces remarques ainſi que pluſieurs autres ne m'ont pas juſqu'à préſent donné une grande idée du bon ſens de cette nation, & comme je ne m'étois muni d'aucunes lettres de recommandation qui m'auroient

procuré le moyen de me produire dans les premieres maiſons, ou j'aurois peut-être trouvé à me dedommager du peu de ſatisfaction que j'ai eu à examiner les mœurs du peuple, j'ai pris le parti de ne reſter pas plus long-temps ici, & j'eſpere qu'il n'y aura plus qu'une de mes lettres dattée de cette métropole.

Je finirai cette-ci par l'exclamation d'un Italien de mes amis à ſon arrivée dans ce pays après une pareille abſence que la mienne de ſa patrie. *Quanti preti! Quanti frati! Quanti Muli!* (54)

LETTRE XXXII.

Dialogue important. Parade d'érudition, maniere d'enſeigner des Jeſuites.

Lisbonne 16 *Septembre* 1760.

Je quitte Lisbonne demain. On m'a délivré mes paſſeports, & je viens de ſigner le marché avec les *Caleſſeiros* (55), qui doivent me tranſporter à Madrid en quinze

(55) Quelle quantité de Prêtres! Quelle quantité de Moines! Quelle quantité de Mules.

(56) Voituriers.

jours. Je prends Baptiſte avec moi. J'ai fait mes viſites d'adieu à l'ambaſſadeur d'Angleterre, aux Réligieuſes Angloiſes, aux Capucins Génois, & à quelques autres perſonnes, mes malles ſont faites, de ſorte que je coucherai la nuit prochaine de l'autre côté du Tage. Voici ma derniere lettre de Lisbonne.

Je vous ai déja fait entrevoir, que j'avois peu d'idée de la littérature portugaiſe, quelques petites obſervations que j'ai eu occaſion de faire ce matin à ce ſujet n'ont pas contribué à m'en donner une meilleure opinion; mais avant que je vous faſſe part de ces obſervations, permettez que je vous donne la tràduction d'un *Dialogue* tiré d'un Livre Portugais.

De qui Don Joſeph eſt-il fils?

Il eſt fils du Roi Don Jean V & de la Reine Marie Anne d'Autriche.

En quelle année eſt il né.

En l'année 1714.

Quel jour?

Le ſixieme de Juin.

Quand, & par qui a-t-il été baptiſé?

Le 29 Août de la même année par le Cardinal d'Acunha.

Qui a-t-il épouſé?

N'étant encore que Prince du Bréſil, il a

épouſé la très-ſéreniſſime Infante d'Eſpagne Dona Mariana Victoria.

Qui fut celui qui négotia ce mariage?

Antoine Guedes de Perciva, lorſqu'il étoit Envoyé à la Cour de Madrid.

Qui fut celui qui fut chargé d'aller demander ſolemnellement la très-ſereniſſime, Dame Infante?

Don Rodrigue Eanès de Sa, Marquis d'Abrantes.

Quel jour cette princeſſe arriva-t-elle en Portugal?

Le 19 Janvier 1729.

Quel jour fit-elle ſon entrée à Lisbonne?

Le 12 Février de la même année.

Dans quel tems le Roi Joſeph premier a-t-il commencé à regner?

Le dernier jour du mois de Juillet de l'année 1750.

Quand a-t-il été proclamé?

Le 7 Septembre de la même année.

Combien a t il d'enfans?

Il a quatre filles, qui ſont la Princeſſe de Brézil Dona Marie Françoiſe Iſabelle, l'Infante Dona Marie Anne Françoiſe, l'infante Dona Marie Françoiſe Dorothée, & l'Infante Dona Marie Françoiſe Benedicte.

Ce beau Dialogue termine un livre portugais imprimé en 1750. Intitulé *Inſtrucaa de*

principiantes: c'eſt-à-dire *Inſtruction pour les commençans, ou nouvelle Méthode qu'on doit ſuivre pour enſeigner les premiers élémens des ſciences, à l'uſage des écoles* &c."

Ce Livre a été compoſé par les Profeſſeurs des Ecoles Royales, connues ſous le nom *das Eſcolas de Noſſa ſenhora das Neceſſidades*, c'eſt-à-dire *les Ecoles de nôtre Dame des néceſſités.* Ecoles (ou Ecole) auxquelles les peres Portugais qui veulent donner une bonne éducation à leurs enfans doivent les envoyer; puiſqu'on ne permet ici aucune autre Ecole publique ou particuliere.

Peu après mon arrivée à Lisbonne, je demandai s'il y avoit une Univerſité, l'on me répondit que ces Ecoles en tenoient lieu: je ſouhaitai de faire connoiſſance avec leurs profeſſeurs. J'envoyai (à l'addreſſe du chef des Ecoles) une grande feuille d'anciens caracteres Grecs raſſemblés, & diſpoſez méthodiquement par un ſavant Anglois nommé *Morton*, & publiés à Londres peu avant mon départ.

Cette feuille étoit accompagnée d'une lettre auſſi polie que j'avois pu; ce préſent fut agréable ſi j'en dois croire deux de ces profeſſeurs qui me firent viſite trois jours après, pour me faire des remerciemens tant en leur nom, qu'au nom de leurs collegues.

Vous vous doutez bien que je les reçus avec une civilité reſpectueuſe ; mes invitations réitérées les engagerent à reſter à diner avec moi. Pendant la meilleure partie de l'après midi ils jaſerent avec une volubilité de langue, laquelle (autant que j'ai pu le remarquer) eſt naturelle aux Portugais. Je m'apperçus qu'ils cherchoient tous deux à paſſer près de moi pour très-ſavans, & à me donner, la plus haute opinion de leurs écoles, de leur patrie, & de leurs perſonnes. Leur ſavoir me parut cependant aſſez mince & la maniere de s'exprimer beaucoup trop pompeuſe. Leurs diſcours furent abondamment ſemés de ces ſentences latines qui ſont dans la bouche de tous les écoliers, & les noms de *Tullius*, & de *Virgile* ornerent un trop grand nombre de leurs phraſes. Ils avoient quelque foible idée de la littérature françoiſe, les noms de Moliere & de Boileau étoient parvenus juſqu'à eux ; mais quand à l'Italienne & à l'Angloiſe aucun d'eux n'en ſavoit plus que mon Negre. La feuille d'Alphabets Grecs, que je leur avois envoyée eſt expoſée, m'ont-ils dit, dans l'une de leurs Ecoles ; mais ils m'avouerent qu'aucun d'eux ne s'appliquoit à cette langue.

Ma patience alloit être à bout lorſqu'ils me quitterent : fermement perſuadés à ce

que j'imagine, qu'ils m'avoient étonné par la variété de leurs connoiſſances, & la facilité de leur élocution. Ayant appris que ces deux Meſſieurs étoient deux des premiers Profeſſeurs *das Neceſſidades*, je trouvai moyen de leur rendre leur viſite dans un moment où j'étois ſûr de ne pas les trouver au logis, & ne penſai plus à eux. Cependant ce matin ils ſont vénus me voir une ſeconde fois, dans le deſſein de me rémercier de nouveau, m'ont-ils dit, de mon préſent, qui avoit été éxaminé par leurs collégues, qui l'avoient trouvé *huna Valeroza compoſicao* (*une noble compoſition*) & comme ils s'étoient apperçus de l'envie que je témoignois d'être inſtruit de tout ce qui étoit rélatif à leurs écoles, ils me prierent d'accepter le Livre, duquel j'ai extrait le dialogue qui eſt au commencement de cette lettre, m'aſſurant que c'étoit l'une des *compoſicaos* les plus élégantes & les plus ſavantes de leur langue.

Ils ne furent pas plutôt ſortis, que je me mis à le lire. Il eſt diviſé en deux parties preſque égales. La premiere contient un inſipide abrégé de leur Hiſtoire, depuis le Comte *Don Henry de Bourgogne* (qui vivoit dans le onzieme ſiecle) juſqu'au préſent regne incluſivement. La ſeconde par-

tie ne contient autre choſe que ce même abrégé mis en Dialogues dont je vous ai traduit le dernier. Le ſtile de ces Dialogues eſt ſimple, parce qu'il n'a pas été poſſible d'en employer un autre. Mais quand à celui de l'hiſtoire (ou de l'abrégé) il éxiſte peu d'ouvrages où l'on trouve autant d'idées fantaſques, & de penſées outrées & puériles que dans celui-ci.

Je m'étois imaginé en liſant le titre de ce Livre que c'étoit une eſpece d'Etrennes pour les enfans; j'ai vu cependant par la préface, qu'on le met entre les mains des jeunes gens qui aiant fini leurs humanités montent en Rhétorique. J'avoue que je n'ai pas aſſez de compréhenſion pour concevoir comment il peut contribuer à faire de bons Rhétoriciens de ces jeunes gens; & ſi vous reliſez ma fidele traduction du Dialogue, vous conviendrez avec moi, que pareilles bagatelles devoient être enſeignées par les nourrices, & point du tout dans une Ecole Royale de Rhétorique. Les enfans de Kelly, qui ſont les écoliers du plus jeune des deux profeſſeurs qui m'ont fait viſite, m'ont dit, que ce Livre ainſi que les autres qu'on leur donne s'apprend par cœur dans chaque école, car telle eſt la méthode; & les écoliers qui né-

gligent de s'y conformer en n'apprenant pas leurs leçons ou les récitant mal, ſont ſurs d'être châtiés.

Ce qu'il me reſte encore à obſerver à ce ſujet, c'eſt que *as Eſcolas das Neceſſidades* ſont un Couvent de St. Philippe, & par conſéquent que les Profeſſeurs ſont des moines de St. Philippe. Les Jéſuites étoient ci-devant en poſſeſſion du privilege excluſif d'enſeigner la jeuneſſe de Lisbonne, mais peu après leur expulſion cet honneur fut conféré par le gouvernement à l'ordre de St. Philippe, & je ſuis bien ſurpris ſi les pauvres enfans ne ſont pas tombés de Carybde en Sylla.

C'eſt un fait poſitif, que les Jéſuites ont fait tous leurs efforts en Italie pour anéantir toute la Littérature. Avant l'Inſtitution de leur ordre nous avions un ſi grand nombre d'hommes célebres, & verſés dans les différentes ſciences depuis le Dante (56) juſqu'à Galilée (57), que peu, pour ne pas dire aucune nation moderne ne ſauroit en citer autant, mais dès que les Jéſuites ſe furent emparés de nos écoles ſous prétexte d'enſeigner nos enfans *gratis*, nous n'eumes preſque plus parmi nous d'hiſto-

(57) Le Dante né en 1265.
(58) Galilée mourut en 1642.

riens, de politiques, de philoſophes & de poëtes. Les Jéſuites commencerent par d'écrier la langue grecque, & à nous perſuader qu'elle étoit inutile. Alors au moyen de leurs volumineuſes grammaires latines, ils rendirent l'étude de cette langue très-difficile & preſqu'impoſſible m'étant pas aiſé d'apprendre une choſe inconnue par le moyen d'une autre également inconnue. Ils corrompirent juſqu'à nôtre langage, & furent cauſe qu'il regna dans nos ouvrages de toute eſpece une ſi grande abondance de pointes & d'équivoques, que pendant la durée de leur regne c'eſt-à-dire pendant le dernier ſiecle, nous avons mérité les plaiſanteries des nations voiſines, que nous avions autrefois étonnées, & dont nous nous étions attiré l'admiration.

Il eſt heureux pour nous que les Jéſuites n'aient jamais été admis dans l'Univerſité de Piſe, & qu'on ne leur ait pas même permis d'enſeigner dans les moindres écoles de la Toſcane, de ſorte qu'il a été du moins au pouvoir des Toſcans, des Diſciples & des imitateurs de Galilée, de nous ſauver de la barbarie, & de rendre aux ſciences en Italie leur pureté & leur premiere ſplendeur. *Rinaldini*, *Aggiunti*, les deux *Del Buonos*, *Viviani*, *Bellini*, *Torricelli*, *Redi*, & pluſieurs autres nous ont

en quelque maniere délivré de nos mauvais inſtituteurs, mauvais relativement à nous, quoiqu'ils ne le fuſſent pas pour leurs confreres; & qu'ils s'inſtruiſiſſent mutuellement avec zele, & fuſſent preſque les ſeuls ſavans de tout le païs.

Ici il ne ſera pas hors de propos de ſe rappeller, que parmi nos Princes Italiens, ce fut nôtre glorieux Roi Victor Amédée qui découvrit le premier le deſſein ſecret des Jéſuites (58) & qui le premier eut le courage de les dépouiller dans tous ſes Etats du privilege excluſif qu'ils s'y étoient arrogés de nous enſeigner. Et c'eſt originairement à lui que la plus grande partie de l'Italie eſt redevable du bonheur de n'avoir que peu de Jéſuites pour Inſtituteurs.

En Portugal on auroit pu mieux faire que de leur ſubſtituer les moines de St. Philippe, s'ils reſſemblent ainſi que j'en ſuis perſuadé par l'ignorance à ceux d'Italie. Mais il faut eſpérer que ces Réverends peres n'auront été chargés que pour un temps de cette importante fonction, juſqu'à ce que les troubles préſens ſoient un peu appaiſés. On m'a aſſuré, que le Miniſtere ſe propoſoit d'établir un meilleur or-

(58) *Le deſſein des Jéſuites.* L'Auteur convient donc qu'ils en avoient un, & quel pouvoit-il être, ſinon celui que nous avons expoſé. Note 52.

dre dans les écoles publiques, & qu'un nombre conſidérable d'hommes véritablement inſtruits devoient être appellés des pays étrangers; on a même ajouté, gens qui prétendoient le bien ſavoir, que le vieux *Facciolati* le philologue, le pere *Friſi*, le Mathématicien, & quelques autres des plus célebres de Padoue, de Milan, & d'autres Villes d'Italie étoient attendus à tout moment dans ce pays; que l'on doit fonder une nouvelle Univerſité dans cette Capitale, dans laquelle pluſieurs Profeſſeurs de Coimbre ſeront incorporés, & que cette ancienne Univerſité demeurera ſupprimée.

Il ne m'a pas été poſſible de m'aſſurer ſi ces bruits étoient fondés. Le jour approche, peut-être, où les Portugais ſe tireront de leur ignorance & de leur ſuperſtition; & ſe mettront au niveau des autres nations Catholiques.

LETTRE XXXIII.

Puces, rats, & autres commodites. Amour dans un endroit, liberté dans l'autre. Dévotion ici, & dévotion là.

Aldeagallega; 17 *Septembre* 1760.

Le pauvre Voyageur a quitté aujourd'hui Lisbonne, dans l'après midi afin de s'avancer vers ſa patrie.

Le Tage, qui n'a pas trois mille de large à ſon embouchure, en a neuf à l'endroit où je l'ai paſſé; mais le vent m'a été ſi favorable qu'en trois heures de temps je l'ai traverſé à la Voile dans une chaloupe ouverte.

Me voici actuellement dans la meilleure Auberge (en langue du pays *Eſtallage*) *d'Aldeagallega*. Mon appartement n'eſt autre choſe qu'une grande chambre garnie tout autour de belles & larges toiles d'araignée, & meublée d'une Natte fort étroite qui eſt deſtinée à me ſervir de lit & où je pourrai m'étendre tout à mon aiſe lorsqu'il me prendra envie de me coucher. De vitres cette chambre n'en a point; au lieu

de carreaux elle a des volets ſi pleins de fentes, & de trous que tous les enfans d'Ecole peuvent y paſſer à leur aiſe. Quant au lit, aux tables, aux chaiſes, aux tableaux & aux autres meubles en uſage parmi les chrétiens & les Mahométans, on n'en rencontre aucuns: & je compte qu'une multitude de rats paſſeront cette nuit au travers des différentes ouvertures des planches qui forment le plancher, pour me regarder, & peut-être me dévorer; car *l'Eſtallageiro* n'a rien à manger ni pour eux, ni pour moi.

Tel eſt le logement que j'ai pour cette nuit; mais quoi que le riſque d'être mangé des rats ſoit peut-être plus imaginaire que réel, il eſt cependant très-probable que je n'échapperai pas avec toute ma peau de la fureur des puces, qui rodent dans cette chambre diſperſées en eſcadrons nombreux; & qui paroiſſent s'impatienter de ce que je tarde ſi long-temps a éteindre la lumiere, n'attendant que ce moment pour m'aſſaillir, & me dévorer.

Je ne coucherai pourtant point ſur la Natte, Baptiſte, qui a beaucoup voyagé dans tout ce pays, m'a achepté un grand ſac, qui doit me tenir lieu de lit pendant tout le temps que je traverſerai le Portugal, & il vient dans l'inſtant de me dire,

qu'il a trouvé assez de paille séche pour le remplir; desorte qu'il est sûr que je passerai une bonne nuit dessus, à l'aide des draps, & de la couverture dont il s'est pareillement pourvu. Quant aux vivres, nous avons apporté avec nous de la volaille, des jambons, des saucisses, des pâtés, des gâteaux & du fromage; ainsi aucun de nous n'aura l'horrible destinée qu'eut *Jugurtha* après qu'il fut tombé entre les mains des impitoyables Romains.

A présent, vous souveraines du Parnasse, en récompense de mes longs services passés pour lesquels vous ne m'avez jamais rien donné, je vous supplie d'obtenir d'Apollon vôtre pere qu'il ait la complaisance de ramener de bonne heure le jour dans ces régions, pour que je puisse bientôt découvrir la route qui éloigne les Voyageurs du très-méchant Cabaret *d'Aldeagallega*.

POSTSCRIPT.

Le soupé étant fini, & ayant une grande répugnance à me coucher sur le sac de paille, j'ai été faire une tour de promenade. L'air est tout à fait calme & serein, & la Lune brille dans tout son éclat. Comme je m'avançois à pas lents, & profondément enséveli dans mes réflexions. Je me suis

trouvé ſur les bords du Tage, qui n'eſt qu'à une portée de piſtolet de l'Auberge. J'y ai rencontré nombre de couples qui paroiſſoient heureux; quelques uns étoient aſſis, d'autres alloient & venoient, tous ſe parloient bas, tous s'embraſſoient, tous s'entretenoient, & jouiſſoient de la fraicheur de la ſoirée.

Bonnes gens! me ſuis-je dit en moi-même. J'ignore l'eſpece de ſoupé qu'ils ont eu, probablement leurs lits ne valent pas mieux que celui que Baptiſte m'a procuré! malgré cela ils ſont heureux. Pourquoi les Anglois étourdiſſent-ils les étrangers de leur liberté? N'eſt-ce pas être libre que de ſe promener le long de la riviere à *Aldeagallega*; & d'y dire tout ce qu'on penſe à une jolie femme, ſans penſer ni à la politique, ni au miniſtere, ni aux factions?

Heureux habitans *d'Aldeagallega!* continuez ſur le même ton, & ne vous inquiétez jamais de la maniere dont on dépenſe l'argent de la nation!

J'avois déja obſervé que les Portugais étoient de leur naturel plus portés à la galanterie que les Anglois, & j'attendois l'occaſion de vous le dire. Les habitans *chacun avec ſa chacune* viennent de la faire naître: toutes les nations qui habitent des climats chauds en agiſſent de même. Les gens

gens nés dans un climat froid ont à peine une foible notion des effets d'une température chaude. Dans les régions ſeptentrionales on a beſoin de quantité d'habillemens, & de beaucoup de bois pour paſſer la vie avec quelque douceur, & là où l'habillement & le bois ſont très-néceſſaires, ce n'eſt qu'avec beaucoup de ſouci & de temps qu'on peut ſe les procurer. Le cas eſt un peu différent dans les pays où on a beſoin de moins de choſes. Voilà la véritable raiſon pour laquelle on trouve en Angleterre des gens qui ont à peine été amoureux une fois en leur vie : pendant mon ſéjour de dix ans dans cette Ile j'y ai rencontré nombre de libertins, à peine y ai-je trouvé une ſeule perſonne qui fût véritablement amoureuſe. En Portugal tout le monde l'eſt depuis le jour de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort. *Camoens* a eu par conſéquent raiſon lorſqu'il a dit.

Venus bella
Affeycoada a gente Luſitana.

La charmante Vénus aime les Portugais.

L'Amour eſt la paſſion dominante ſur les bords du *Tage*, comme la *liberté* eſt celle qui domine ſur ceux de la *Tamiſe*.

Il y a pluſieurs autres différences frap-

pantes entre les Portugais & les Anglois; mais celle entr'autres qui m'a paru la plus remarquable, c'eſt leur maniere d'être dévots, lorſque par dévotion nous entendons les démonſtrations extérieures de religion indépendantes de ſon eſprit. Voyez les Anglois à l'Egliſe ils y ſont débout ou aſſis d'un air compoſé & recueilli : chantent leurs pſeaumes & leurs cantiques d'un ton égal ; il ne s'en trouve pas un ſeul ſur cent en qui l'on remarque la moindre choſe qui dénote un enthouſiaſte, à l'exception d'un petit nombre des ſectaires connus ſous les noms de *Méthodiſtes*, & de *Quakers*, que l'on pourroit nommer à juſte titre la partie Luſitaine de la Nation Britannique.

Les Portugais au contraire lorſqu'ils ſont à l'Egliſe, ſont dévots au ſuprême degré. Ils y ſont preſque toujours à genoux, ont les yeux fixés conſtamment au Ciel; tiennent leurs mains jointes, chantent à haute voix, ou proferent des prieres jaculatoires avec beaucoup de zele, & ſe frappent ſouvent la poitrine. Sortez de leurs Egliſes, & contemplez leurs maiſons. Vous verrez pluſieurs croix peintes ſur les murs extérieurs, ou une Madone, ou un St. François, ou un St. Antoine. Voyez y entrer un de leurs moines, les femmes, les

hommes, les enfans ſe levent ſur le champ, courent à lui, & baiſent humblement ſa main, ou le bord de ſon vêtement, ou le chapelet pendant à ſa Ceinture. Tous les ſoirs on les voit raſſemblés s'agenouiller autour d'un grand crucifix planté au milieu d'une rue, chantant à plein gozier des litanies. Aucun d'eux n'oſeroit mourir ſans s'acquiter de pluſieurs cérémonies préparatoires, ce qui n'eſt pas de même en Angleterre; & lorſqu'ils ſont morts, on les enterre revêtus d'un habit qu'il faut acheter d'un Franciscain ou d'un Dominicain, de la ſainteté duquel le défunt avoit une grande idée. Je me rappelle un impudent Franciscain Portugais que je rencontrai une fois dans une chaloupe en deſcendant le Po, qui regardoit les Italiens comme étant preſque tous hérétiques. Ce qui lui avoit inſpiré cette idée étoit que perſonne ne vouloit lui rien donner de ſon habit, qu'il n'auroit eu aucune peine à placer pour quarante ou cinquante Ecus en Portugal.

Comment pouvoir exprimer la dévotion des Portugais pour la Vierge Marie? Les Italiens Méridionaux en font à peine autant de cas que les Portugais; les Anglois ne penſent jamais à elle. Vous croirez aiſément que ceux qui font peu de cas de la Vierge, en font très-peu des ſaints, ce qui

n'eſt pas de même en Italie ou en Portugal. Les portugais les réverent cependant beaucoup plus que nous; vous auriez ſurtout peine à concevoir les idées ſublimes qu'ils ſe ſont formées de St. Antoine! Les douze Apôtres enſemble n'ont pas la centieme partie des prieres qu'on lui adreſſe. St. Antoine étoit leur compatriote, & en cette qualité, ils ſont perſuadés, qu'il s'intéreſſe plus à eux qu'aucun Apôtre ou qu'aucun autre Saint. Mais qu'ont ils à faire à St. François, qui étoit notre compatriote, & qui, à ce que je crois, ne fut jamais de ſa vie en Portugal? Cependant ils le mettent de niveau avec St. Antoine, & même un degré plus haut à en juger par leurs *François* & par leurs *Françoiſes*, qui ſont beaucoup plus nombreux dans leur pays que les *Antoines* & les *Antoinetes*. Vous aurez une preuve du foible des Portugais, d'abord pour Notre-Dame, enſuite pour St. François ſi vous prenez la peine de relire le Dialogue du Livres des moines de St. Philippe. Vous y verrez que les quatre filles du Roi ont été baptiſées ſous le nom de *Marie Françoiſe*.

Mais la grande dévotion des Portugais n'eſt point incompatabile avec leur amour pour le ſexe, ou leur goût pour la danſe, qui eſt encore une de leurs paſſions favo-

rites. Dès qu'ils ont fini de chanter leurs litanies du ſoir devant leurs crucifix des rues, ou à leurs fenêtres ou balcons, ſi vous faites un tour dans la ville, vous en verrez dans les maiſons & dans les boutiques un grand nombre danſant gaiement au ſon d'une ou de deux guitares, tandis que quelqu'un de la compagnie, ou les muſiciens eux-mêmes s'accompagnent en chantant. Ce ne ſont point des menuets ou de nos autres danſes graves. Les leurs ſont d'une eſpece moins inſipide moins froide, & moins reſſemblantes à celles des François. Elles ſont principalement compoſées de ſauts, & de bonds, de poſtures gracieuſes, & de chûtes agréables, ils frappent fréquemment & vivement la terre du talon, de maniere à faire naitre la joie, & à inſpirer des deſirs.

C'eſt ainſi que les Portugais paſſent leur vie, dans un cercle continuel de dévotion & de plaiſir. Ils ne ſont ni gourmands ni ivrognes, quoique leur pays leur fourniſſe aſſez de quoi faire bonne chere, & quantité de vin. Leur bœuf & leur veau ne ſont généralement pas auſſi bons qu'en Angleterre, & que dans les parties Occidentales & ſeptentrionales de l'Italie; mais leurs cochons, leurs moutons, & leurs agneaux ſont excellents: il en eſt de même

de leurs poulets, de leurs canards, de leur coq-d'indes, & de leur gibier. Quant au poiſſon, la poiſſonnerie de Lisbonne eſt peut-être la plus abondante de toute l'Europe, & celle où on trouve le plus de différentes ſortes de poiſſons: rien de plus exquis que leurs fruits & leurs légumes. Le petit peuple goute rarement de la viande; mais les gens aiſés ont une fort bonne table, & des cuiſiniers François. Il doit néanmoins en couter beaucoup pour tenir maiſon à Lisbonne à en juger parce que l'on paie à l'auberge: mon ordinaire chez *Kelly*, qui n'étoit certainement pas magnifique me coutoit plus d'une guinée par jour. J'ignore la maniere dont vivent les grands Seigneurs dans cette Capitale n'en ayant vu aucun. Parce que j'ai pu remarquer des gens d'un rang inférieur il m'a paru qu'ils faiſoient cas d'une bonne maiſon; lorſqu'ils n'en avoient pas ils s'accommodoient tout auſſi bien d'une *baraque*. Quand aux meubles, ils ſont peu difficiles ſur cet article, un matelas bien dur dans un coin, une natte, ou leurs vétemens même leur tiennent lieu du meilleur lit; ce qui fait qu'ils ont généralement l'air mal-propres. Il n'eſt preſque rien qu'on puiſſe imaginer qui ne leur tienne lieu de vivres, ils ſe contentent fort

bien d'eau pour appaiſer leur ſoif, il eſt vrai que celle qu'on boit à Lisbonne eſt excellente.

Les Portugais s'inquietent peu du lendemain, ce triſte lendemain & l'amour de la liberté roulent continuellement dans la tête des Anglois. Les Portugais ſont en général robuſtes, vifs, & de longue vie, ſi l'on en juge par la quantité de vieillards qu'on rencontre dans leur Capitale. Savoir ſi la maſſe de bonheur eſt plus grande en Portugal, qu'en Angleterre, c'eſt ce que je n'ai ni le temps, ni la faculté de calculer; ce que je ſais c'eſt que les Portugais ne paroiſſent point occupés du déſir de changer de pays, ou de la crainte de la miſere.

On ne ſauroit aſſez ſe lamenter ſur la deſtruction de leur Capitale; lorſque les Portugais parloient de cette ville, ils avoient coutume de dire: *Quem nao ha viſto Lisboa, nao ha viſto cos a boa: Celui qui n'a pas vu Lisbonne n'a rien vu de bon.* Preſque toutes les nations ont au moins un proverbe national de cette eſpece. *Quien no ha viſto Sevilla, no ha viſto maravillia. Celui qui n'a pas vu Seville, n'a pas vu de merveille. Qui n'a point vu Verſailles, n'a vu rien qui vaille.* Je pourrois vous en citer pluſieurs autres de ce genre pour

peu que j'en euſſe envie. Celui des Napolitains eſt le plus énergique de tous quoiqu'il ne ſoit pas rimé „*Vedi Napoli e* „ *po mori. Voyez Naples, & puis mour-* „ *rez.*

Il eſt temps de finir *mon poſtcript.* Je vais me coucher ſur mon ſac, ou paillaſſe & narguer les rats & les puces.

Fin du Premier Tome.

C 27250